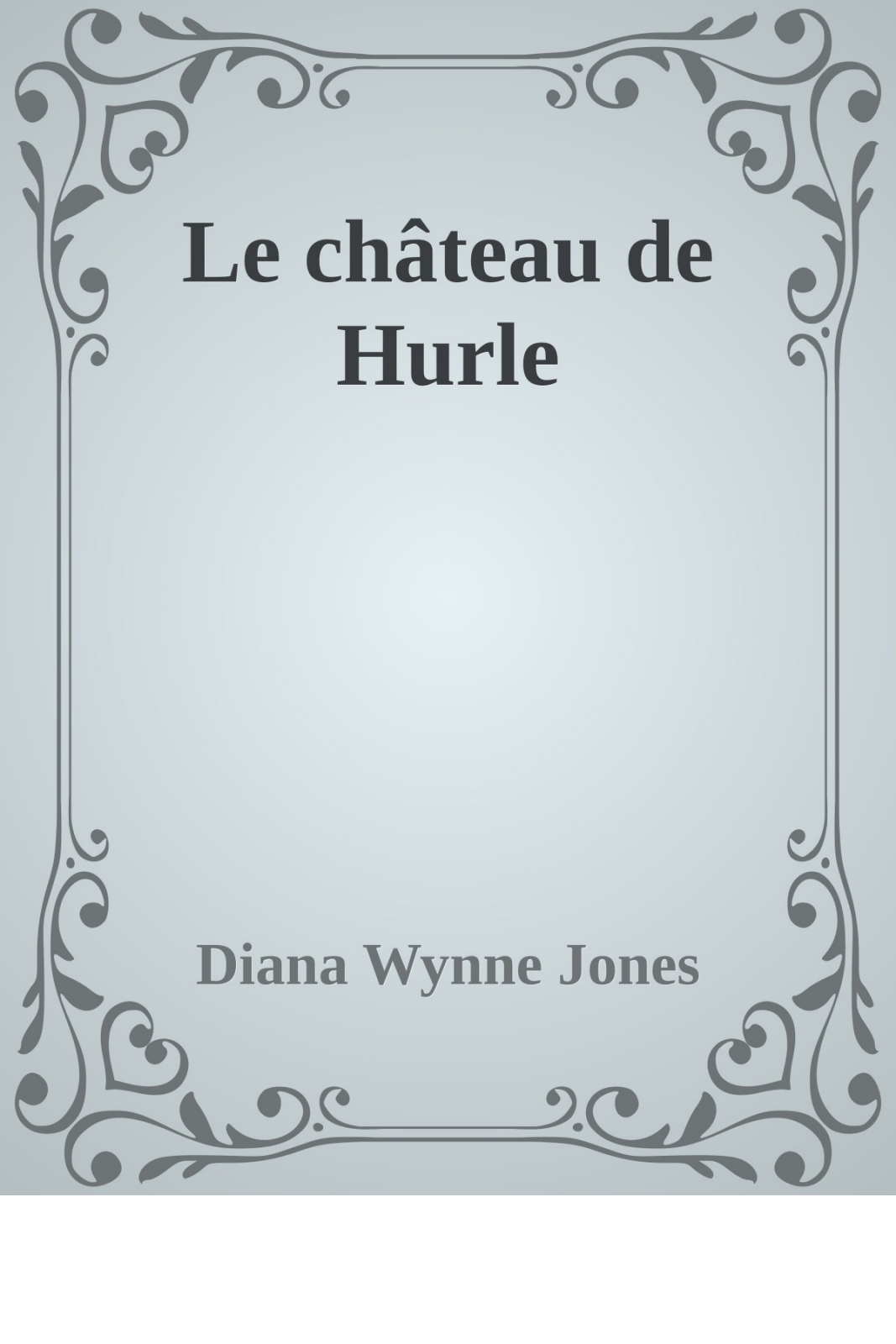


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

Le château de Hurle

Diana Wynne Jones

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Diana Wynne Jones

Le château de Hurle

POCKET jeunesse

Je dédie ce volume à Stephen.

*L'idée de ce livre m'a été suggérée
par un garçon dont je visitais l'école.
Il m'a demandé d'écrire un roman qui s'intitulerait :*

*Le château qui bouge.
J'ai noté son nom, mais je l'ai tellement bien rangé
que j'ai été incapable de le retrouver par la suite.
Je voudrais lui dire un grand merci.*

1. Où Sophie parle aux chapeaux

Dans le pays d'Ingary, où des choses étonnantes comme les bottes de sept lieues et les capes d'invisibilité existent bel et bien, c'est une véritable calamité que d'être l'aîné de trois enfants ; chacun sait que vous serez le premier à échouer, si d'aventure vous décidiez d'aller chercher fortune.

Sophie Chapelier était l'aînée de trois filles. Elle n'avait même pas la chance d'avoir pour père un pauvre bûcheron, ce qui aurait pu lui laisser quelque espoir de réussite. Ses parents étaient des commerçants aisés qui tenaient une boutique de chapeaux pour dames dans la ville prospère de Halle-Neuve. Hélas, sa mère mourut quand Sophie avait deux ans, et sa sœur Lettie un an ; leur père épousa sa plus jeune vendeuse, une ravissante blonde du nom de Fanny, laquelle donna bientôt naissance à la troisième des filles, Martha. Cela aurait dû faire des laiderons de Sophie et Lettie, mais il n'en fut rien. Les fillettes grandirent toutes les trois en beauté, même si on s'accordait à dire que Lettie était la plus jolie. En outre, Fanny traita les trois petites avec la même gentillesse, sans favoriser spécialement Martha.

M. Chapelier était très fier de ses trois filles. Il les avait envoyées dans la meilleure école de la ville, où Sophie se montrait la plus studieuse. Elle lisait beaucoup et comprit très vite que son avenir avait peu de chances d'être excitant, puisqu'elle était l'aînée. Comme sa belle-mère était accaparée en permanence par la chapellerie, il lui revenait la tâche de veiller sur ses cadettes. Ces deux-là se disputaient tant et plus, poussant des cris et se tirant les cheveux, car Lettie ne se résignait nullement à devoir réussir moins bien que sa benjamine.

– C'est pas juste ! clamait-elle. Pourquoi Martha aurait-elle l'avantage simplement parce qu'elle est née la dernière ? Si c'est comme ça, moi j'épouserai un prince !

À quoi Martha rétorquait inmanquablement qu'elle serait un jour plus riche que tout le monde sans avoir à épouser qui que ce soit.

Il fallait alors que Sophie les sépare à la force du poignet puis recouse leurs vêtements. Heureusement, elle était très adroite aux travaux d'aiguille. Et bientôt, elle entreprit de confectionner des robes pour ses petites sœurs. Par exemple, à l'occasion de la Fête de Mai précédant le vrai début de cette histoire, elle réalisa pour Lettie un ensemble vieux rose dont Fanny déclara qu'il paraissait sortir de la boutique la plus chère de Magnecour.

C'est à peu près à cette époque qu'on recommença à parler de la sorcière du Désert. On racontait qu'elle en voulait à la vie de la fille

du roi et que ce dernier avait envoyé dans le Désert son magicien personnel l'enchanteur Suliman, négociant avec elle. Mais il semblait que l'enchanteur n'avait pas réussi à mener sa mission à bien et qu'en plus la sorcière l'avait fait périr.

Par conséquent, lorsque après quelques mois apparut soudain sur les hauteurs de Halle-Neuve un grand château noir soufflant de sombres nuages de fumée par quatre tourelles grêles, tout le monde fut persuadé que la sorcière avait quitté le Désert pour revenir terroriser le pays, comme elle l'avait fait cinquante ans plus tôt. Les habitants vécurent dès lors dans la peur, personne n'osa plus sortir seul la nuit. Le plus effrayant, c'était que le château ne restait pas en place. Tantôt il faisait une grande tache noire sur les coteaux du nord-est, tantôt il se dressait à l'est au-dessus des rochers, ou encore venait se poser dans la bruyère au pied des collines, à quelques pas de la dernière ferme au nord. On le voyait parfois se déplacer, exhalant par ses tourelles des panaches de fumée gris sale.

Chacun avait la conviction qu'un jour ou l'autre le château descendrait s'installer dans la vallée, et le maire envisagea même d'envoyer chercher de l'aide auprès du roi.

Le château, néanmoins, continua de vagabonder aux alentours des collines, et on apprit qu'il n'appartenait pas à la sorcière mais au magicien Hurle. Ce magicien n'était guère une personne recommandable. Il avait la réputation de collectionner les jeunes filles. Certains disaient qu'il aspirait leur âme, d'autres qu'il dévorait leur cœur. Bref, aucune jeune fille n'était en sécurité s'il la surprenait non accompagnée. Sophie, Lettie et Martha, ainsi que toutes les autres demoiselles de Halle-Neuve, reçurent la consigne de ne jamais sortir seules, ce qui les contraria énormément.

Elles eurent pourtant bientôt d'autres sujets d'accablement. Leur père mourut subitement, l'année même où Sophie fut en âge de quitter l'école pour de bon. Il apparut alors qu'en définitive M. Chapelier était un peu trop fier de ses filles. Le montant de leur scolarité avait criblé de dettes la boutique de chapeaux. Après les funérailles, Fanny réunit les filles dans le petit salon de leur maison, contiguë au magasin, pour leur exposer la situation.

– Vous allez devoir quitter l'école toutes les trois, dit-elle. J'ai tourné et retourné les chiffres dans tous les sens : la seule façon de continuer à faire marcher la boutique tout en subvenant à vos besoins est de vous mettre en apprentissage quelque part. Ce serait peu pratique de vous garder toutes à la boutique et d'ailleurs nous n'en avons pas les moyens. Aussi voici ce que j'ai décidé. D'abord Lettie...

Lettie leva les yeux. Elle resplendissait de beauté et de santé, que son chagrin et ses vêtements noirs ne parvenaient pas à dissimuler.

– Je veux continuer à apprendre, dit-elle.

– C'est ce que tu vas faire, mon petit, répondit Fanny. Je me suis arrangée avec-Savarin, le pâtissier de la place des Halles. Cette maison est réputée pour être aux petits soins avec ses apprentis ; tu y seras sûrement très bien, et tu apprendras en même temps un métier fort utile. Mme Savarin est une bonne cliente et une amie, elle a accepté de te faire une petite place chez eux pour me rendre service.

Lettie eut un rire forcé qui trahissait son manque d'enthousiasme.

– Eh bien, je... merci beaucoup, dit-elle. C'est une chance que j'aime bien cuisiner, non ?

Fanny eut l'air soulagée. Lettie pouvait parfois se montrer intraitable.

– Martha, à présent, poursuivit-elle. Je sais que tu es trop jeune pour t'en aller travailler, ma chérie, alors j'ai pensé à un apprentissage en douceur, plus long et plus calme, quelque chose qui te sera toujours utile quoi que tu décides de faire par la suite. Tu connais ma vieille camarade d'école Annabel Bonnafé ?

Martha, blonde et menue, fixa sur sa mère ses immenses yeux gris avec une expression presque aussi volontaire que celle de Lettie.

– Tu veux dire cette dame qui parle tellement ? Est-ce qu'elle n'est pas sorcière ?

– Si, avec une maison ravissante et des clients partout dans la vallée du Méandre, répondit Fanny avec empressement. Elle n'est pas méchante, Martha. Elle t'apprendra tout ce qu'elle sait et te présentera certainement aux gens importants qu'elle connaît à Magnecour. Quand tu la quitteras, tu seras armée pour t'établir dans la vie.

– Elle est plutôt gentille, concéda Martha. C'est d'accord.

Sophie, qui écoutait attentivement, se dit que Fanny avait tout organisé exactement comme il fallait. En tant que cadette, Lettie était peu portée à se fatiguer outre mesure ; Fanny l'avait donc placée là où elle aurait toutes chances de rencontrer un bel apprenti avec lequel elle vivrait heureuse toute sa vie. Martha, qui rêvait d'un destin fracassant, aurait l'appui de riches amis et de la sorcellerie pour faire fortune. Quant à son propre sort, Sophie n'avait aucun doute sur ce qu'il serait. Ce fut sans surprise qu'elle entendit Fanny expliquer :

– Et toi, ma chère Sophie, étant donné que tu es l'aînée, il semble tout à fait juste que tu me succèdes à la boutique quand je me retirerai. C'est pourquoi j'ai décidé de te former moi-même, pour te permettre d'apprendre le métier. Qu'est-ce que tu en dis ?

Sophie pouvait difficilement se permettre autre chose que de remercier chaleureusement sa belle-mère.

– Très bien, alors tout est arrangé ! conclut celle-ci.

Le lendemain, Sophie aida Martha à boucler sa malle, et le surlendemain matin le groupe la regarda partir. Elle paraissait toute petite dans la charrette du voiturier, bien droite et très inquiète. Pour

atteindre les Hauts de Méandre, où habitait Mme Bonnafé, il fallait franchir les collines où se dressait le château vagabond du magicien Hurlé. Martha avait quelque raison de se sentir terrifiée.

– Tout va bien se passer, déclara Lettie.

Pour sa part, elle refusa qu'on l'aide à faire ses bagages. Quand la charrette fut hors de vue, elle fourra tous ses effets dans une taie d'oreiller et donna une pièce au valet des voisins pour les transporter en brouette jusque chez Savarin, place des Halles. Puis elle se mit en route, marcha derrière la brouette avec beaucoup plus d'entrain que ne l'aurait imaginé Sophie, comme si elle secouait de ses semelles la poussière de la chapellerie.

Le jeune valet revint avec un mot qu'avait griffonné Lettie, disant qu'elle avait rangé ses affaires dans le dortoir des filles et qu'on semblait bien s'amuser chez Savarin. Une semaine plus tard, le voiturier apporta une lettre de Martha. Elle était bien arrivée, disait-elle, Mme Bonnafé était gentille et mettait du miel partout. Elle entretenait des ruches.

Sophie n'eut pas d'autres nouvelles de ses sœurs pendant un moment. Elle-même avait commencé son apprentissage le jour de leur départ.

À vrai dire, elle connaissait déjà bien le métier de modiste. Depuis qu'elle était toute petite, elle courait partout dans l'immense atelier installé de l'autre côté de la cour. On y mouillait les tissus avant de les mouler sur des formes à chapeaux, puis on leur ajoutait des fleurs, des fruits, toutes sortes de garnitures confectionnées sur place à l'aide de cire et de soie. Les ouvrières de l'atelier ne lui étaient pas inconnues. La plupart étaient déjà là quand son père était jeune garçon. Elle connaissait bien Bessie, la seule vendeuse qui restait encore à la boutique, mais aussi les clientes et le charretier qui apportait de la campagne la paille qui serait tressée à l'atelier. Elle avait déjà rencontré les autres fournisseurs et savait comment traiter le feutre pour les chapeaux d'hiver. En fait, Fanny n'avait pas grand-chose à lui apprendre, sauf peut-être la meilleure façon de manoeuvrer une cliente.

– Il faut les amener progressivement à l'article qui convient, expliqua Fanny. Tu leur montres d'abord quelques modèles qui ne conviennent pas parfaitement ; elles feront la différence dès qu'elles coifferont le chapeau qui leur va.

En réalité, Sophie ne vendit guère de chapeaux. Elle passa une journée d'observation à l'atelier, suivie d'une autre où elle accompagna sa belle-mère chez des drapiers et des négociants en soieries ; après quoi, Fanny la préposa à la finition des chapeaux. Assise dans une petite alcôve au fond de la boutique, Sophie cousait des roses aux bonnets et des voilettes aux capotes de velours ; elle

posait des ganses de soie et disposait avec art des fruits de cire et des rubans. La jeune fille avait des doigts de fée et elle aimait bien ce travail, mais elle se sentait seule et assez mélancolique. Les modistes de l'atelier étaient un peu trop âgées, et du reste elles la tenaient à l'écart, pensant qu'elle hériterait un jour de l'affaire. Quant à Bessie, elle ne parlait que du fermier qu'elle allait épouser durant la première semaine de mai.

Le plus intéressant, c'était les conversations des clientes. Personne ne peut acheter de chapeau sans babiller. De l'alcôve où elle cousait, Sophie apprenait que le maire ne mangeait jamais de légumes verts, que le château du magicien Hurle avait repris la route des falaises. « ... mais cet homme, ma chère, c'est à ne pas croire ce qu'il... » Les clientes se mettaient toujours à chuchoter dès qu'il était question du magicien, mais Sophie réussit à comprendre qu'il avait encore enlevé une fille dans la vallée le mois précédent. « Barbe-Bleue », murmuraient les clientes, avant de retrouver leur voix pour dire que la nouvelle coiffure de Jane Farrier était une vraie honte. Cette fille-là n'attirerait jamais personne, même pas le magicien Hurle, encore moins un homme respectable. Suivait un bref chuchotement apeuré concernant la sorcière du Désert. Sophie commençait à penser que le magicien et la sorcière iraient bien ensemble.

– Ils semblent faits l'un pour l'autre, fit-elle remarquer au chapeau qu'elle était occupée à garnir. Quelqu'un devrait arranger un mariage.

Vers la fin du mois, tous les commérages tournèrent soudain autour de Lettie. D'après ce qui se disait dans la boutique, la pâtisserie Savarin ne désemplissait pas. Du matin au soir, des foules de messieurs achetaient des quantités de gâteaux en demandant à être servis par Lettie. Elle avait reçu dix propositions de mariage, émanant par ordre de qualité du fils du maire au jeune balayeur des rues, et les avait toutes refusées, disant qu'elle était trop jeune pour se décider.

– Je trouve que c'est très raisonnable de sa part, commenta Sophie à l'usage d'un bonnet dont elle plissait la soie couleur feuille morte.

Fanny parut enchantée de ces nouvelles, et il vint à l'esprit de sa belle-fille que l'absence de Lettie l'arrangeait, d'une certaine façon.

– Lettie ne serait pas bien vue par la clientèle, expliqua-t-elle au bonnet de soie plissé en lamelles de champignon. Même toi, affreux galurin, tu serais éblouissant sur sa tête. Dès qu'elles posent les yeux sur Lettie, les autres femmes sombrent dans le désespoir.

Sophie parlait de plus en plus souvent aux chapeaux à mesure que les semaines passaient, puisqu'elle n'avait quasiment personne d'autre à qui se confier. Fanny était absente la plus grande partie de la journée pour la bonne marche de ses affaires, tandis que Bessie passait son temps à servir les clientes et à raconter à tout un chacun les détails de sa future noce. Chaque fois qu'elle terminait un couvre-chef,

Sophie le posait sur un porte-chapeau où il avait vaguement l'air d'une tête sans corps, et décrivait à chacun de ses modèles l'allure de la personne qu'il allait accompagner non sans le flatter un peu, puisqu'il faut flatter la clientèle.

– Tu as le charme du mystère, annonça-t-elle à une charlotte qui cachait sa malice sous une grande voilette.

Et, à une large capeline crème ourlée de roses :

– Tu vas faire un mariage d'argent, c'est certain !

À une paille vert pomme piquée d'une plume frisée, elle dit qu'elle avait la jeunesse d'une feuille de printemps. Elle trouvait à ses cloches roses la séduction des fossettes, et de l'esprit à ses capotes à bride de velours. Au bonnet couleur feuille morte plissé en lamelles de champignon, elle déclara :

– Tu as un cœur d'or. Une dame de la haute société va tomber amoureuse de toi au premier coup d'œil.

C'est qu'elle plaignait un peu ce pauvre bonnet, tarabiscoté et sans grâce.

Le lendemain, Jane Farrier entra dans la boutique et acheta le bonnet. Depuis son alcôve, Sophie remarqua sa coiffure plutôt saugrenue, comme si elle s'était pris les cheveux dans un moule à gaufres. C'était bien dommage qu'elle ait choisi ce bonnet, mais tout le monde achetait force chapeaux ces temps-ci. À cause des efforts de vente de Fanny peut-être, ou de l'arrivée du printemps. En tout cas, le commerce des chapeaux connaissait une véritable embellie. Fanny commença à dire d'un air vaguement coupable qu'elle n'aurait sans doute pas dû se presser tellement de placer Martha et Lettie. Au train où allaient les choses, elles auraient pu se débrouiller.

La boutique connut une telle affluence au cours du mois d'avril que Sophie dut revêtir une sage robe grise et prêter main-forte à la vente. Pour répondre à la demande, elle devait se hâter de garnir quelques chapeaux entre chaque cliente ; tous les soirs, elle emportait les modèles à finir à maison et travaillait sous l'abat-jour jusque tard dans la nuit pour avoir des couvre-chefs à vendre le lendemain. Les pailles vert pomme comme celle qu'avait achetée l'épouse du maire étaient très recherchées, ainsi que les cloches roses. Et, la semaine qui précéda la Fête de Mai, quelqu'un demanda un bonnet plissé en lamelles de champignon comme celui qu'arborait Jane Farrier le jour où elle était partie avec le comte de Catterack.

Cette nuit-là, penchée sur son ouvrage, Sophie s'avoua pourtant que sa vie manquait d'animation. Au lieu de parler aux chapeaux, elle les essaya uns après les autres en se regardant dans le miroir. C'était une erreur. La stricte robe grise n'allait pas à Sophie, surtout pas avec ses yeux, rougis à force de coudre ; et la nuance cuivrée de ses cheveux blonds ne s'accommodait pas du rose ni du vert pomme.

Quant au bonnet plissé en lamelles de champignon, il lui donnait une mine lugubre.

– On dirait une vieille fille ! soupira-t-elle.

Elle ne prétendait pas s'enfuir avec un comte, comme Jane Farrier, et ne rêvait nullement que la moitié de la ville la demande en mariage, comme Lettie. Elle voulait faire quelque chose de plus intéressant que de garnir des chapeaux, quoi, elle ne le savait pas exactement. Elle se promit que le lendemain, elle trouverait le temps d'aller voir Lettie.

Le lendemain, pourtant, elle n'y alla pas. Soit qu'elle n'en trouvât pas le temps, ou l'énergie, soit que la distance jusqu'à la place des Halles lui semblât infranchissable ou qu'elle se souvînt qu'en y allant seule, elle s'exposait à rencontrer le magicien Hurlé ; toujours est-il qu'il lui parut chaque jour plus difficile d'aller voir sa sœur. C'était vraiment incompréhensible. Sophie s'était toujours crue presque aussi volontaire que Lettie, et voilà qu'elle découvrait que pour se décider à agir, il fallait qu'elle y soit acculée.

– C'est absurde ! s'émut-elle. La place des Halles est à deux rues d'ici. Si j'y vais en courant...

Et elle se jura de se rendre chez Savarin le jour de la Fête de Mai, quand la boutique serait fermée.

Entre-temps, une nouvelle rumeur courut dans le magasin. Le roi s'était querellé avec son propre frère, le prince Justin, qui était parti en exil. Nul ne connaissait précisément le sujet de leur querelle, mais le prince avait traversé Halle-Neuve sous un déguisement deux mois auparavant, et personne ne l'avait remarqué. Le comte de Catterack, mandaté par le roi, était à la recherche du prince quand il avait rencontré Jane Farrier. Sophie écouta l'histoire avec une certaine tristesse. Il arrivait des choses intéressantes dans la vie de tous les jours, mais toujours à d'autres qu'elle.

Vint le jour de la Fête de Mai. Dès l'aube, les réjouissances emplirent les rues. Fanny était sortie de bonne heure. Sophie avait encore un ou deux chapeaux à finir, mais elle chantait en travaillant. Après tout, Lettie travaillait aussi. La pâtisserie Savarin était ouverte jusqu'à minuit les jours de fête.

– Je vais m'offrir un de leurs gâteaux à la crème, décida-t-elle. Je n'en ai pas mangé depuis des siècles.

Elle regarda passer devant la vitrine de la chapellerie la foule des promeneurs en costumes de toutes les couleurs, les vendeurs de souvenirs, les passants montés sur des échasses, et se sentit gagnée par l'excitation générale.

Mais quand elle mit enfin un châle gris sur sa robe grise pour sortir, son excitation tomba d'un coup. Tout cela l'accablait. Il y avait trop de monde, d'agitation, de rires et de cris, trop de bruit et de bousculade.

Après tous ces mois passés recluse, à coudre sans bouger, Sophie se sentait comme une petite vieille à demi impotente. Elle s'enveloppa plus étroitement de son châle et rasa les murs des maisons pour tenter d'éviter les coups de pied et de coude. Soudain, une salve de détonations éclata au-dessus des têtes, et Sophie faillit s'évanouir. Elle vit le château du magicien Hurle perché sur la plus proche colline, si près qu'il paraissait posé sur les toits de la ville. Des flammes bleues jaillissaient de ses quatre tourelles, en boules de feu qui explosaient haut dans le ciel de façon effrayante. Apparemment, la célébration de la Fête de Mai offensait le magicien, à moins qu'il n'essaie d'y prendre part à sa manière. Terrifiée, Sophie aurait volontiers regagné la maison, mais elle se trouvait alors à mi-chemin de chez Savarin. Elle se mit à courir.

– Qu'est-ce qui m'a fait croire que je voulais une vie d'aventures ? se demanda-t-elle. J'en serais morte de peur ! Sans doute est-ce parce que je suis l'aînée...

Quand elle atteignit la place des Halles, cela devint encore pire, autant que ce fut possible. Presque toutes les auberges de la ville donnaient sur la place. Des grappes de jeunes gens éméchés y faisaient les cent pas, avec des effets de capes et de manches, en laissant cliquer les talons de chaussures à boucles qu'ils n'auraient jamais portées un jour ordinaire. Ils s'interpellaient entre eux et accostaient les filles qui flânaient par deux, attendant qu'on les aborde. Tout cela était parfaitement normal le jour de la Fête de Mai, mais Sophie en fut épouvantée. Quand un jeune homme portant un éblouissant costume bleu et argent la repéra et voulut l'aborder, elle se blottit dans le renfoncement d'une boutique pour tenter de se cacher.

Le jeune homme parut très surpris.

– Ne vous inquiétez pas, petite souris grise, dit-il en riant, avec un rien de compassion, je voulais seulement vous offrir un verre. Pas besoin de vous affoler comme ça.

L'invitation mit Sophie dans un grand embarras. Il faut dire qu'il avait belle allure, un visage osseux aux traits bien dessinés un peu vieux tout de même, avec ses vingt ans largement passés et des cheveux blonds savamment coiffés. Ses manches en entonnoir étaient plus longues que toutes celles de la place, entièrement festonnées et brodées d'incrustations d'argent.

– Oh ! non, non merci, s'il vous plaît, monsieur, balbutia Sophie. Je... je suis en route pour aller voir ma sœur.

– Qu'à cela ne tienne, sourit le distingué jeune homme. Je ne saurais empêcher une jolie dame d'aller voir sa sœur. Vous semblez si effrayée, voulez-vous que je vous accompagne ?

Il le proposa avec une gentillesse qui acheva d'embarrasser Sophie.

– Non... Non merci, monsieur, parvint-elle à articuler avant de

s'enfuir.

Le jeune homme était même parfumé. Des effluves de jacinthe escortèrent Sophie dans sa course. Quel homme raffiné ! se dit-elle en se frayant un chemin entre les tables, toutes occupées, de la terrasse de Savarin.

L'intérieur du magasin était aussi bondé et bruyant que la place. Dans le bataillon des vendeuses, Sophie repéra Lettie à l'attroupement de jeunes gens, manifestement des fils de fermiers, accoudés au comptoir pour lui lancer des remarques à tue-tête. Plus jolie que jamais, un peu amincie peut-être, Lettie emballait les gâteaux aussi vite que possible dans des sacs en papier qu'elle fermait prestement d'une torsion. Puis elle se penchait vers le destinataire du sac et annonçait le prix avec un sourire. Dans le brouhaha, Sophie dut jouer des coudes pour s'approcher du comptoir.

Lettie l'aperçut et, après un instant de saisissement, un grand sourire illumina ses yeux.

– Je peux te parler ? s'époumona Sophie. Ailleurs qu'ici !

– Attends une minute ! répondit Lettie sur le même registre.

Elle se tourna vers sa voisine et lui chuchota quelque chose. La vendeuse acquiesça en souriant et vint prendre la place de Lettie.

– C'est moi qui vais m'occuper de vous, annonça-t-elle à l'attroupement. À qui le tour ?

– Mais c'est à Lettie que je veux parler ! hurla l'un des fils de fermiers.

– Voyez avec Carrie, dit Lettie. Moi je veux bavarder avec ma sœur.

Personne ne se dérangea pour autant. Sophie fut rejetée jusqu'au bout du comptoir d'où Lettie lui faisait signe. Elle passa de l'autre côté et Lettie lui prit le poignet pour l'emmener derrière la boutique, dans une réserve remplie d'étagères où s'alignaient des rangées de gâteaux. Elle apporta deux tabourets puis, sur l'une des claies de bois, choisit un gâteau à la crème qu'elle tendit à sa sœur.

– Mange, dit-elle, je crois que tu en as besoin.

Sophie se laissa tomber sur le tabouret. Une délicieuse odeur de pâtisserie lui chatouillait le nez. Elle avait un peu envie de pleurer.

– Oh Lettie ! soupira-t-elle. Si tu savais comme je suis heureuse de te voir !

– Moi aussi, dit Lettie, et je suis contente que tu sois assise. Parce que tu sais, je ne suis pas Lettie. Je suis Martha.

2. Où Sophie est contrainte d'aller chercher fortune

– Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Sophie, les yeux exorbités.

La jeune personne assise sur le tabouret en face d'elle ressemblait trait pour trait à Lettie. Elle portait l'habituelle robe bleue de Lettie, un bleu ravissant qui lui allait à merveille. Elle avait les cheveux sombres de Lettie et ses yeux bleus.

– Je suis Martha, dit la petite. Qui as-tu surpris un jour à découper les pantalons de soie de Lettie, tu te rappelles ? Moi je n'ai jamais raconté ça à Lettie. Et toi ?

– Moi non plus, dit Sophie abasourdie.

Maintenant, elle reconnaissait peu à peu Martha. Sous l'aspect de Lettie, c'était la façon de Martha de pencher la tête, et de joindre les mains autour des genoux en se tournant les pouces.

– J'appréhendais ta visite, dit Martha, parce que je devais te dire la vérité. Maintenant je suis soulagée. Promets-moi que tu ne le raconteras à personne. Je sais que tu ne diras rien si tu me donnes ta parole. Tu es trop honnête pour ça.

– Je te le promets. Mais explique-moi.

– Lettie et moi on s'est arrangées, dit Martha en jouant avec ses pouces. Lettie voulait apprendre la sorcellerie, moi je ne voulais pas. Elle est intelligente et elle veut un avenir digne de son intelligence, mais va le faire admettre à maman ! Elle est tellement jalouse de Lettie qu'elle ne lui reconnaîtra même pas un brin de cervelle !

Sophie ne pouvait pas croire cela de Fanny, mais elle laissa passer.

– Et toi alors, qu'est-ce qui...

– Mange ton gâteau, dit Martha, il est fameux. Moi, oui, je peux être intelligente aussi. Au bout de deux semaines chez Mme Bonnafé, j'ai trouvé le sortilège qu'il nous fallait – je me levais la nuit pour lire ses grimoires en secret. Ensuite j'ai demandé la permission de rendre visite à ma famille et Mme Bonnafé a dit oui. C'est un amour, tu sais, elle a cru que j'avais le mal du pays. J'ai pris le sort et je suis venue ici, et Lettie est retournée chez la dame à ma place. Le plus difficile a été la première semaine, parce que je ne savais rien de ce que j'étais censée savoir. Affreux. Et puis j'ai découvert que les gens m'aimaient bien, c'est ce qui se passe généralement quand toi tu les apprécies. Après, tout a marché pour le mieux. Comme Mme Bonnafé n'a pas renvoyé Lettie, je suppose qu'elle a su se débrouiller aussi.

Sophie se mit à dévorer le gâteau sans réellement le savourer.

– Mais qu'est-ce qui t'a poussée à agir ainsi ?

Martha se balançait sur son tabouret en souriant de toutes les dents de Lettie. Ses pouces décrivaient une petite spirale très gaie.

– Je veux me marier et avoir dix enfants.

– Tu es trop jeune ! s'écria Sophie.

– Un peu trop, c'est vrai. Mais tu remarqueras que je m'y prends tôt pour penser aux dix enfants. Ça me donne le temps d'attendre et de vérifier si l'homme que je veux m'aime pour moi-même. Le sortilège va se dissiper petit à petit, tu comprends ; je vais ressembler de plus en plus à ce que je suis.

Sophie était tellement stupéfaite qu'elle termina son gâteau sans savoir de quoi il se composait.

– Mais pourquoi dix enfants ?

– Parce que c'est le nombre que je veux.

– Je ne m'en suis jamais doutée !

– Je n'allais pas m'étendre là-dessus alors que tu mettais tant d'ardeur à soutenir les projets de maman pour ma fortune future, dit Martha. Tu croyais qu'elle le voulait vraiment, et moi aussi, jusqu'à la mort de papa. À ce moment-là, j'ai compris qu'elle cherchait simplement à se débarrasser de nous en mettant Lettie là où elle rencontrerait une quantité d'hommes et se marierait rapidement, et en m'envoyant aussi loin que possible ! J'étais tellement furieuse que je me suis dit : « Pourquoi pas ? » Et puis j'en ai parlé avec Lettie. Elle était aussi enragée que moi. Nous avons organisé l'échange et ça va mieux maintenant, mais on se fait toutes les deux du souci pour toi. Tu es bien trop jolie et intelligente pour rester coincée dans cette boutique toute ta vie. Nous en avons parlé, sans trouver de solution.

– Mais tout va bien, je t'assure, se défendit Sophie. C'est un peu monotone, voilà tout.

– Comment ça, tout va bien ? s'écria Martha. Si tout va si bien, pourquoi as-tu mis des mois à venir, et pourquoi dans cette affreuse robe grise sous un châle gris, avec cet air d'avoir peur de tout, même de moi ? Qu'est-ce que maman t'a fait ?

– Rien, dit Sophie, mal à l'aise. Nous avons eu beaucoup de travail. Tu ne devrais pas parler de Fanny comme ça, Martha. C'est ta mère.

– Oui, et je lui ressemble assez pour la comprendre, rétorqua Martha. Voilà pourquoi elle m'a envoyée si loin, ou a essayé en tout cas. Maman sait que tu ne seras jamais désagréable avec personne. Elle sait comme tu es consciencieuse. Elle connaît aussi ta conviction d'échouer simplement parce que tu es l'aînée. Elle t'a manœuvrée à la perfection pour te faire travailler comme une esclave. Je parie qu'elle ne te donne pas un sou.

– Je suis encore apprentie, objecta Sophie.

– Moi aussi, mais je touche un salaire. Les Savarin savent bien que je le vaux. La chapellerie fait des affaires en or en ce moment, grâce à

toi ! C'est toi qui as fait ce chapeau vert qui donne à la femme du maire l'air d'une adorable écolière, non ?

– *La paille vert pomme. Je l'ai garnie, oui.*

– Et le bonnet que portait Jane Farrier quand elle a rencontré ce comte ? Tu as le génie du chapeau et des robes, et maman le sait ! Tu as scellé ton destin le jour où tu as inventé cet ensemble rose pour Lettie, à la dernière Fête de Mai. Et maintenant tu fais rentrer l'argent dans la boutique pendant qu'elle se balade partout...

– Elle s'occupe des achats, dit Sophie.

– Des achats ! cria Martha, dont les pouces s'emballèrent. C'est l'affaire d'une demi-matinée, Sophie, pas plus. Je l'ai vue, et j'ai entendu les conversations. Elle loue un équipage et s'en va dans un costume neuf acheté avec ton argent visiter tous les manoirs de la vallée ! On raconte qu'elle a le projet d'en acquérir un magnifique et d'y mener grand train. Et toi dans tout ça ?

– Heu... Fanny a le droit de prendre un peu de plaisir après tout le mal qu'elle a eu à nous élever, dit Sophie. Je suppose que j'hériterai de la boutique.

– Quel destin ! s'exclama Martha. Écoute...

Juste à ce moment deux rayonnages vides furent tirés à l'autre bout de la réserve. Une tête apparut derrière.

– Je savais bien que j'avais entendu ta voix, Lettie, roucoula l'apprenti avec un large sourire de séducteur. Tu peux leur dire que la nouvelle fournée va monter.

Sa tête bouclée, poudrée de farine, disparut. Sophie trouva le jeune gars sympathique. Elle mourait d'envie de demander à Martha si c'était lui qu'elle aimait, mais elle n'en eut pas le temps. Martha se leva d'un bond sans cesser de parler.

– Il faut que je demande aux filles de transporter la fournée dans la boutique, dit-elle. Donne-moi un coup de main.

Elle poussa l'étagère et Sophie l'aida à lui faire franchir le seuil du magasin bondé d'une foule bruyante.

– Tu dois absolument faire quelque chose pour toi, Sophie, haleta Martha en plein effort. Lettie se demande ce qui va se passer quand nous ne serons plus dans les parages pour te rappeler à un minimum d'amour-propre. Elle n'arrête pas de le dire et elle a raison de s'inquiéter.

Dans la boutique, Mme Savarin saisit l'étagère dans ses bras puissants en rugissant des ordres.

Une rangée de vendeuses se précipita à la suite de Martha pour aller chercher le reste. Sophie cria un au revoir et se glissa dans la cohue. Ce n'était pas le moment d'accaparer davantage sa sœur. Et puis elle voulait être seule pour réfléchir. Elle courut à la maison. À présent, des feux d'artifice éclataient près de la rivière, dans le champ

où s'était installée la foire. Ils faisaient concurrence aux pétarades bleues du château de Hurlé. Sophie se sentit plus impuissante que jamais.

Elle réfléchit tant et plus durant la semaine suivante, sans grand résultat. Toutes ses réflexions la laissèrent mécontente et lui embrouillèrent les idées. Rien ne paraissait plus conforme à ce qu'elle croyait auparavant. Lettie et Martha la mésestimaient. Elle s'était trompée sur leur compte depuis des années. Mais elle ne parvenait pas à se convaincre que Fanny était la personne que décrivait Martha.

Les occasions de réfléchir ne manquaient pas : Bessie étant partie se marier, comme prévu, Sophie se trouvait le plus souvent seule à la boutique. Fanny s'absentait beaucoup, en balade ou pas, et les ventes marquaient le pas après la Fête de Mai. Au bout de trois jours, Sophie trouva le courage de demander à Fanny s'il n'était pas possible qu'elle la rétribue.

– Mais bien sûr, ma chérie ! s'écria Fanny avec enthousiasme en se coiffant devant le miroir d'une capeline bordée de roses, avec tout cet ouvrage que tu abats ! Nous verrons ça ce soir, dès que j'aurai fait les comptes.

Sur quoi elle sortit et ne réapparut pas avant la fermeture du magasin. Sophie emporta les chapeaux qu'elle comptait terminer à la maison.

La réaction de Fanny fit d'abord honte à Sophie qui regretta d'avoir écouté Martha ; mais comme il ne fut plus question de salaire, ni le soir même ni le reste de la semaine, elle commença à croire que Martha avait raison.

– Peut-être que je suis exploitée finalement, glissa-t-elle à un canotier qu'elle garnissait de soie rouge et d'un bouquet de cerises en cire, mais il faut bien que quelqu'un fasse ce travail, sinon il n'y aura pas de chapeaux à vendre.

Elle acheva la finition et passa à un modèle noir et blanc, assez austère et très stylisé. Une autre pensée lui vint.

– Qu'est-ce que ça peut faire s'il n'y a pas de chapeaux à vendre ? questionna-t-elle, jetant un coup d'œil circulaire sur la ronde des modèles. Qu'est-ce que vous m'apportez de bon, vous tous ? Rien du tout, j'en ai peur.

Elle était à deux doigts de quitter la maison pour aller chercher fortune, quand elle se rappela qu'elle était l'aînée. Cela ne servirait à rien. Elle reprit le chapeau en soupirant.

Le lendemain matin, seule dans la boutique, elle était toujours d'humeur aussi morose. Une jeune femme au visage ingrat entra en trombe. Elle faisait tourner au bout de ses rubans le bonnet plissé en lamelles de champignon.

– Regardez-moi ça ! glapit la jeune cliente. Vous m'avez dit que

Jane Farrier portait le même quand elle a rencontré le comte, et vous avez menti ! Il ne m'est rien arrivé du tout, à moi !

– Ce n'est pas surprenant, répliqua Sophie un peu impulsivement. Si vous êtes assez sotte pour porter ce bonnet avec une figure comme la vôtre, c'est que vous n'avez pas de discernement. Vous ne reconnaîtriez pas le roi s'il venait vous solliciter, en admettant qu'il ne soit pas paralysé d'horreur à votre vue.

La cliente lui lança un regard meurtrier. Elle lui jeta le bonnet à la tête et sortit comme un ouragan de la boutique. Sophie enfonça méthodiquement le chapeau dans la corbeille. Elle respirait fort. Perdre son calme signifiait perdre une cliente, telle était la règle. Elle venait de le vérifier. Mais il était troublant de constater à quel point elle avait pris plaisir à l'expérience.

Sophie n'eut pas le loisir de reprendre ses esprits. Un roulement retentit sur le pavé, accompagné d'un bruit de sabots. Un attelage obscurcit la fenêtre. La clochette du magasin tinta et la porte s'ouvrit sur la cliente la plus magnifique que Sophie eût jamais vue. Elle portait une étole de martre sur une majestueuse robe noire étincelante de diamants. Le regard de Sophie se porta immédiatement sur son immense chapeau orné de plumes d'autruche qui reflétaient les feux roses, verts et bleus des diamants tout en restant du plus beau noir. Un chapeau de riche, assurément. Le visage de la dame avait une beauté très composée. Ses cheveux châains lui donnaient l'air jeune, mais... Les yeux de Sophie tombèrent sur le jeune homme qui suivait la dame ; la physionomie assez insignifiante, les cheveux roux, très bien habillé, il était pâle, visiblement perturbé, et regardait Sophie avec une expression d'effroi presque implorante qui la laissa perplexe. Il était nettement plus jeune que la dame.

– Mademoiselle Chapelier ? demanda la dame d'une voix musicale mais autoritaire.

– C'est moi, dit Sophie.

Le malaise du jeune homme parut s'accentuer. La dame était peut-être sa mère.

– On m'a dit que vous vendiez des chapeaux divins, dit la dame. Montrez-les-moi.

Compte tenu de son humeur, Sophie préféra ne rien répliquer. Elle se mit en devoir de sortir des chapeaux dont aucun ne convenait à la classe de cette cliente. Elle sentait que l'homme suivait tous ses gestes et cela l'embarrassait. Plus vite cette dame s'apercevrait que ces chapeaux n'étaient pas pour elle, plus vite cet étrange couple s'en irait.

Elle suivit donc le conseil de Fanny et exhiba en premier lieu le couvre-chef le moins approprié.

La dame écarta tous les modèles systématiquement.

– Fossettes, dit-elle à la vue de la cloche rose ; jeunesse, à celle de la paille vert pomme ; et, à celle de la charlotte tout en voiles, les charmes du mystère. Tout cela est vraiment très convenu. Vous n'avez rien d'autre ?

Sophie montra le chapeau stylisé noir et blanc, le seul qui pouvait intéresser quelque peu cette cliente.

La dame le considéra d'un œil méprisant.

– Celui-ci n'avantagera personne ! Vous me faites perdre mon temps, mademoiselle.

– Pour la seule raison que vous avez demandé à voir des chapeaux, répliqua Sophie. Nous ne sommes qu'une petite boutique dans une petite ville, madame. Je me demande pourquoi... (Dans le dos de la dame, le jeune homme parut manquer d'air. Il sembla vouloir l'avertir d'un danger.)... vous avez pris la peine d'entrer ici ? termina Sophie, qui ne saisissait pas ce qui se passait.

– Je prends toujours la peine de m'occuper de ceux qui se dressent contre la sorcière du Désert, répondit noblement la dame. J'ai entendu parler de vous, mademoiselle Chapelier ; je me moque de votre attitude comme de votre concurrence, mais je suis venue pour vous arrêter. Voilà qui est fait.

Elle eut un grand geste de la main vers le visage de Sophie.

– Vous voulez dire que vous êtes la sorcière du Désert ? s'enquit Sophie, d'une voix que la stupeur et l'effroi rendaient étrangement chevrotante.

– C'est exact, dit la dame. Et que ceci vous dissuade de vous mêler de ce qui m'appartient.

– Je... je ne crois pas avoir rien fait de tel, bégaya Sophie d'une voix cassée. Il doit y avoir erreur.

L'homme la fixait maintenant d'un regard complètement horrifié, mais elle ne comprenait pas pourquoi.

– Il n'y a pas d'erreur, mademoiselle Chapelier, dit la sorcière. Venez, Gaston. (Elle se dirigea théâtralement vers la porte, que l'homme ouvrit avec humilité devant elle.) Au fait, vous ne pourrez dire à personne que vous êtes ensorcelée ! lança-t-elle avant de franchir le seuil.

La sonnette de la porte résonna, aussi lugubre qu'un glas. Sophie porta les mains à son visage, cherchant ce que l'homme contemplait si fixement. Sa peau sèche était plissée de rides. Elle regarda ses mains, ridées aussi, et décharnées, avec des veines saillantes et des jointures noueuses. Elle remonta sa jupe grise sur ses genoux, vit des chevilles maigres et goutteuses, des chaussures toutes déformées. Les jambes étaient celles d'une personne d'environ quatre-vingt-dix ans, et elles paraissaient bien réelles.

Elle alla vers le miroir et s'aperçut qu'elle boitillait. Elle y vit une

figure qui resta calme, parce qu'elle s'attendait à son image. C'était celle d'une vieille femme émaciée, à l'épiderme tanné, flétri, aux fines mèches blanches, aux yeux jaunâtres, larmoyants, qui la dévisageaient d'un regard atterré.

– Ne te laisse pas abattre, vieille chose, dit Sophie à cette figure. Tu as l'air en bonne santé, et d'ailleurs tu ressembles beaucoup à ce que tu es vraiment.

Elle considéra sa situation en toute sérénité. Curieux comme elle avait pris de la distance. Elle se sentait placide et n'éprouvait même pas de colère envers la sorcière du Désert.

« Naturellement, il faudra que j'aille la trouver dès que j'en aurai l'occasion, se promit-elle ; en attendant, si Lettie et Martha parviennent à supporter chacune d'être l'autre, je supporterai bien d'être ainsi. Mais je ne peux pas rester ici, Fanny en aurait une attaque. Voyons. Cette robe grise est parfaite. Il faut simplement que j'emporte mon châle et quelques provisions. »

Elle clopina jusqu'à la porte et accrocha à la poignée le panonceau fermé. Ses articulations craquaient quand elle se déplaçait. Elle marchait courbée, d'un pas lent. Mais, elle fut soulagée de le constater, elle était une vieille femme robuste. Elle ne se sentait ni faible ni malade, juste un peu raide. Son châle drapé sur la tête et les épaules, à la façon des vieilles femmes, elle traîna la jambe à travers la maison pour récolter quelques pièces de monnaie, un morceau de pain et de fromage. Puis elle sortit sans oublier de placer soigneusement la clef dans sa cachette habituelle et s'éloigna en claudiquant dans la rue, tout étonnée de son propre calme.

Dirait-elle au revoir à Martha ? Elle hésitait. L'idée que sa benjamine ne la reconnaîtrait pas l'en dissuada. Il valait mieux partir, tout simplement. Elle écrirait plutôt à chacune de ses sœurs quand elle saurait où elle allait. Pour le moment elle traversa le champ où s'était tenue la foire, franchit le pont, puis emprunta un chemin qui s'enfonçait dans la campagne. C'était une belle journée de printemps. Sophie découvrit que sa condition de petite vieille ne l'empêchait nullement de savourer l'odeur de l'aubépine des haies. Son dos commençait à lui faire mal. Elle claudiquait avec énergie, mais il lui manquait un bâton. Une baguette sèche ferait l'affaire. Au passage, elle examina les haies pour en trouver une.

Évidemment, sa vision n'était plus aussi bonne. Elle crut voir un peu plus loin le bâton qu'il lui fallait, mais s'aperçut en se penchant péniblement dessus que c'était la perche d'un vieil épouvantail abandonné là. Elle redressa l'objet. Il avait un gros navet flétri en guise de figure. Sophie eut un élan de sympathie pour lui. Au lieu de le mettre en pièces pour récupérer le bâton, elle le planta entre deux rameaux de la haie, fièrement campé au-dessus de l'aubépine, les

lambeaux de ses manches flottant sur la haie.

– Et voilà, dit-elle d'une voix usée avec un petit rire, une sorte de gloussement fêlé qui la surprit elle-même. Nous ne sommes pas grand-chose, tous autant que nous sommes, pas vrai, mon ami ? Peut-être que tu retrouveras ton champ si je te laisse là, bien en vue des gens !

Elle se remit en chemin, mais une pensée l'arrêta. Elle se retourna.

– Vois-tu, si je n'étais pas vouée à l'échec du fait de ma position d'aînée dans la famille, dit-elle à l'épouvantail, tu pourrais t'animer et me proposer de m'aider à trouver fortune. Mais enfin, je te souhaite tout de même bonne chance.

Elle gloussa encore en reprenant sa route. Elle était sans doute un peu folle, comme le sont souvent les vieilles femmes.

Elle trouva un bâton une heure plus tard environ, quand elle s'assit sur un talus pour se reposer et se restaurer de pain et de fromage. Il y avait du bruit dans la haie, derrière elle : des petits cris étranglés suivis de halètements qui faisaient trembler les pétales des aubépines. Sophie rampa sur ses genoux cagneux pour scruter l'intérieur de la haie. Derrière les feuilles et les fleurs, au milieu des rameaux épineux, elle découvrit un chien gris tout efflanqué. Il était complètement coincé par un solide bâton, emmêlé, à se demander comment, dans une corde nouée autour de son cou. Le bâton s'était calé entre deux branches et le chien pouvait à peine bouger. Il roula des yeux affolés à la vue de Sophie.

Jeune, Sophie avait peur de tous les chiens sans exception. Maintenant qu'elle était vieille, la double rangée de crocs blancs dans la gueule béante de l'animal ne la rassurait pas davantage, mais elle se raisonna.

– Vu leur état actuel, ce n'est vraiment pas la peine que je m'inquiète pour mes mollets, décida-t-elle.

Et elle chercha ses ciseaux dans sa poche à couture. Écartant les branchages, elle entreprit de trancher la corde à l'encolure du chien avec les lames de l'instrument.

Le chien était comme fou, il se déroba en grondant. Mais Sophie persévéra bravement.

– Allons, mon vieux, dit-elle de sa voix toute cassée, si tu ne me laisses pas couper cette corde, tu vas mourir de faim ou d'épuisement. En fait, je pense que quelqu'un a voulu t'étrangler. Cela explique sans doute pourquoi tu es si farouche.

La corde était étroitement nouée autour du cou de l'animal et méchamment entortillée autour du bâton. Il fallut beaucoup de coups de ciseaux avant qu'elle cède enfin. Le chien réussit à s'extraire de dessous le bâton.

– Veux-tu du pain avec du fromage ? lui demanda Sophie.

Pour toute réponse, le chien lui montra les dents en grondant puis

se fraya un passage de l'autre côté de la haie et fila, la queue entre les pattes.

– Tu pourrais me remercier ! l'interpella Sophie, qui frictionnait ses bras égratignés. Mais tu m'as fait un cadeau sans le vouloir.

Elle s'empara du bâton qui avait retenu l'animal prisonnier de l'aubépine. C'était une vraie canne à bout de métal, en parfait état. Sophie termina le pain et le fromage et se remit en route. Le chemin devenant de plus en plus escarpé, le bâton lui fut d'un grand secours. Sans compter qu'elle pouvait lui parler. Elle martelait le sol avec enthousiasme en tenant des discours à son bâton. Après tout, les vieilles personnes parlent souvent toutes seules.

– Cela nous fait donc deux rencontres inattendues, résuma-t-elle, et dans les deux cas pas la moindre marque de reconnaissance par la magie. Enfin, tu es un bâton solide, je ne me plains pas. Mais je suis sûre que je vais faire une troisième rencontre, magique ou pas. En fait, je l'espère de toutes mes forces. Je me demande ce que ce sera.

La troisième rencontre se produisit vers la fin de l'après-midi, quand Sophie eut bien avancé dans son ascension des collines. Un paysan descendait le chemin en sifflotant. Un berger qui rentrait chez lui après être allé soigner ses moutons, jugea Sophie. Le gaillard était vigoureux et jeune, il n'avait pas plus de quarante ans.

– Bonté divine ! se dit Sophie entre ses dents. Ce matin encore, je l'aurais trouvé vieux. C'est fou ce qu'on peut changer d'avis !

En voyant Sophie marmotter, le berger s'écarta prudemment.

– Bonsoir, la mère ! la héla-t-il avec bienveillance. Vous allez loin comme ça ?

– La mère ? s'étonna Sophie. Je ne suis pas votre mère, jeune homme !

– Façon de parler, dit le berger qui se faufilait subrepticement le long de la haie opposée. Ce n'est pas par indiscrétion que je vous demande ça, c'est que je vous vois monter dans les collines à la tombée du jour. Vous ne comptez pas redescendre vers les Hauts de Méandre avant la nuit, j'espère ?

Sophie ne s'était pas posé la question. Elle s'arrêta pour réfléchir.

– Ça n'a pas d'importance, marmonna-t-elle, surtout pour elle-même. On ne peut pas être tatillon quand on s'en va chercher fortune.

– C'est votre cas, la mère ? interrogea le berger, sur ses gardes mais visiblement soulagé d'avoir contourné Sophie en longeant la haie. Alors je vous souhaite bonne chance, la mère, pourvu que votre fortune n'ait pas de rapport avec le troupeau des jeteurs de sort.

Et il poursuivit sa descente à toutes jambes.

Sophie le regarda détalé, indignée.

– Il m'a prise pour une sorcière ! dit-elle à son bâton.

Elle aurait pu épouvanter le berger en lui criant des malédictions,

mais elle rejeta cette idée un peu cruelle et poursuivit plutôt son ascension en marmonnant. Bientôt, la végétation des haies disparut des talus, les prés se changèrent en plateaux couverts de bruyère, entrecoupés de raidillons à l'herbe jaune et rêche. Sophie continuait sans faiblir, bien que ses vieux pieds nouveaux, son dos et ses genoux fussent à présent douloureux. Trop fatiguée même pour bredouiller, elle s'acharna, le souffle court, jusqu'au moment où le soleil fut très bas. Et tout à coup il devint évident qu'elle ne ferait pas un pas de plus.

Elle s'effondra sur une grosse pierre au bord du chemin. Que faire maintenant ?

– La seule fortune dont je suis encore capable de rêver, c'est un fauteuil confortable ! haleta-t-elle.

La pierre se dressait sur une sorte de promontoire qui offrait un point de vue magnifique sur la contrée qu'avait traversée Sophie. La vallée tout entière se déroulait à ses pieds dans le soleil couchant, paysage de prairies coupées de haies et de murets ; elle voyait au loin les méandres du fleuve, puis, sur l'autre rive, de superbes manoirs émergeant çà et là de bouquets d'arbres, jusqu'à la ligne bleue des montagnes à l'horizon. Droit au-dessous d'elle, c'était Halle-Neuve. Elle avait une vue plongeante sur ses rues familières. La place des Halles, la pâtisserie Savarin... Elle aurait pu lancer un caillou dans les cheminées de la chapellerie.

– C'est fou ce que c'est près ! s'écria Sophie consternée. Tout ce trajet pour me retrouver juste au-dessus du toit de ma maison !

La température avait fraîchi à mesure que le soleil déclinait. Un vent pinçant se mit à souffler. Où qu'elle se tournât sur la pierre, Sophie ne pouvait l'éviter. A présent, passer la nuit dans les collines ne lui paraissait plus sans importance. Elle se surprit à penser de plus en plus précisément à un fauteuil confortable au coin d'un bon feu, mais aussi à l'obscurité et aux bêtes sauvages. Mais si elle retournait à Halle-Neuve, elle n'y parviendrait qu'au milieu de la nuit. Il valait mieux continuer. Elle se releva avec un gros soupir. Ses articulations craquaient. Elle avait mal partout, c'était affreux.

– Je n'avais jamais imaginé que les gens âgés devaient supporter tant de misères ! se plaignit Sophie en peinant dans la côte. Au moins, je ne pense pas que les loups me mangeront, je suis bien trop racornie et coriace. C'est déjà un réconfort.

La nuit arrivait vite maintenant. La lande de bruyères prenait des teintes gris bleuâtre. Le vent se renforçait. Sa respiration heurtée, ses jointures bruyantes empêchèrent d'abord Sophie de s'apercevoir qu'elle n'était pas seule à souffler et craquer de toutes parts. Au bout d'un moment cependant, elle leva ses yeux troubles.

Le château du magicien Hurlé ! Il avançait vers elle en

bringuebalant sur la lande, avec force grondements. Des nuages de fumée noire s'élevaient derrière ses créneaux obscurs. Il était très laid, ce château, bizarrement proportionné, très haut et grêle, et en même temps massif ; en un mot, absolument sinistre. Appuyée sur sa canne, Sophie l'observa sans crainte particulière. Elle se demandait plutôt comment il pouvait bouger. Mais ce qui lui occupait surtout l'esprit, c'était la pensée que toute cette fumée indiquait forcément qu'un grand feu brûlait quelque part derrière ces hautes murailles noires.

– Et pourquoi pas ? dit-elle à son bâton. De toute façon, il y a peu de chances que le magicien Hurle veuille de mon âme pour sa collection. Il ne s'intéresse qu'à celle des jeunes filles.

Le bâton levé, elle l'agita d'un geste impérieux en direction du château et cria d'une voix aiguë :

– Arrêtez !

Le château obtempéra. Il s'arrêta laborieusement à grand fracas, en ahanant et cahotant. Il était à cinquante pas. Sophie entreprit de claudiquer jusqu'à lui, assez satisfaite de son autorité.

3. Où Sophie entre dans un château et conclut un marché

Une monumentale porte noire s'ouvrait dans la muraille sombre. Sophie se dirigea vers elle de toute la vitesse de ses vieilles jambes. De près, le château était encore plus laid, beaucoup trop haut pour son assise et d'allure biscornue. Dans la mesure où l'obscurité grandissante permettait de le dire, la bâtisse était constituée de gigantesques blocs, noirs comme le charbon. En s'approchant, Sophie perçut le souffle glacé qui en émanait, mais cela ne suffit pas à la décourager : au lieu d'avoir peur, elle pensa au fauteuil devant la cheminée et tendit avidement la main vers la porte.

Mais il lui fut impossible de l'atteindre ! C'était comme si un mur invisible arrêta sa main à quelques centimètres du battant. Sophie frappa à ce mur d'un index impatient. Comme cela ne donnait aucun résultat, elle tapa avec son bâton. Même tenu à bout de bras, le bâton rencontrait toujours la barrière invisible. Apparemment, elle protégeait la porte de haut en bas, jusqu'au seuil d'où dépassaient quelques brins de bruyère.

– Ouvrez ! piailla Sophie.

Cela n'eut aucun effet sur le mur.

– Très bien, dit-elle. Je vais trouver la porte de service.

Elle se dirigea vers l'angle gauche du château, le plus proche, posé légèrement en contrebas. Mais il lui fut impossible de tourner le coin. Dès qu'elle parvenait à la hauteur des pierres d'angle, noires et irrégulières, le mur invisible l'arrêta encore. Énervée, Sophie proféra un mot appris de Martha, que ni les vieilles dames ni les jeunes filles ne sont censées connaître ; puis elle remonta vaille que vaille, en tournant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, vers l'angle droit du château. Il n'y avait pas de barrière de ce côté-là. Elle tourna le coin et boitilla impétueusement vers l'autre porte monumentale ouvrant sur cette façade du bâtiment.

Un nouvel obstacle invisible l'arrêta.

Sophie toisa le vantail d'un regard mauvais.

– C'est ce qui s'appelle être inhospitalier ! lui lança-t-elle.

Depuis les créneaux, un nuage de fumée noire vint envelopper Sophie qui fut prise d'une quinte de toux. La colère l'envahit alors. Comment ? Elle était vieille et fragile, transie de froid, endolorie et à bout de forces, et à la nuit tombée le château se postait là pour lui souffler de la fumée à la figure ?

– J'en parlerai à Hurlé ! promit-elle avant de se diriger d'un pas

intraitable vers l'angle suivant.

Elle ne rencontra pas de barrière en abordant le château par là. (Il fallait évidemment le contourner dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.) Mais, sur un pan de mur en retrait, elle aperçut une troisième porte, beaucoup plus petite et discrète.

– Ah ! Voici enfin la porte de service !

Le château s'ébranla de nouveau comme Sophie atteignait la porte. Le sol tremblait, les murailles craquaient et frémissaient, et la porte fit mine de s'éloigner latéralement.

– Non, non ! Ne faites pas ça ! s'égosilla Sophie.

Elle courut après la porte et lui asséna un grand coup de bâton en lui criant de s'ouvrir.

La porte s'ouvrit brusquement vers l'intérieur sans cesser de s'éloigner. Furieuse et claudicante, Sophie réussit à poser un pied sur le seuil. Elle sautilla, se hissa tant bien que mal en travers, se rétablit d'un coup de reins tandis que le château prenait de la vitesse sur le sol accidenté de la colline. Les énormes blocs noirs qui encadraient la porte tressautaient et grinçaient effroyablement. Avec tous ces à-coups, il n'était pas étonnant que l'édifice eût un air de guingois. C'était même un miracle qu'il ne tombât pas en morceaux.

– Quelle façon stupide de traiter un bâtiment ! haleta Sophie en se jetant à l'intérieur.

Elle dut lâcher son bâton et se retenir à la porte grande ouverte pour ne pas être éjectée purement et simplement.

Quand elle eut quelque peu repris haleine, elle s'aperçut qu'une autre personne tenait également la porte, à l'autre bout du battant. Un garçon plus grand qu'elle d'une tête, mais qui n'était encore qu'un enfant, à peine plus âgé que Martha. Et qui semblait vouloir refermer sur Sophie la porte de cette pièce au plafond bas, chauffée et éclairée, pour la renvoyer dans la nuit !

– Tu n'aurais quand même pas l'impudence de me fermer cette porte au nez, mon garçon ? lui lança-t-elle.

– Non, mais c'est que vous tenez la porte ouverte, protesta le garçon. Que voulez-vous ?

Sophie tendit le cou vers ce qu'elle pouvait apercevoir de l'endroit, derrière le dos du garçon. Des poutres, pendaient une quantité de choses qui pouvaient servir en magie : chapelets d'oignons, bouquets d'herbes sèches et de racines bizarres. Elle entrevit aussi des objets liés sans aucun doute à la sorcellerie : grimoires recouverts de cuir, cornues, et un crâne humain bruni par le temps, riant de toutes ses dents. À l'autre extrémité de la pièce, un feu assez réduit, beaucoup plus modeste que ne le laissaient penser les torrents de fumée extérieure brûlait dans une cheminée – mais de toute évidence, ce local faisait partie des coulisses du château. Le plus important, aux

yeux de Sophie, c'était que ce feu avait atteint le stade des braises où de petites flammes bleues dansaient sur les bûches ; et face à lui, au plus fort de la chaleur, il y avait un fauteuil bas garni d'un coussin.

Sophie écarta le garçon et se précipita vers ce fauteuil.

– Aaah ! La voici, ma fortune ! soupira-t-elle en s'y laissant choir avec délice.

C'était le paradis, ce feu qui réchauffait ses articulations douloureuses, ce dossier qui soutenait son dos ! Pour la renvoyer à présent, il faudrait avoir recours à un tour de magie particulièrement radical, et même violent.

Le garçon referma la porte. Ramassant le bâton de Sophie, il le posa contre son fauteuil, fort civilement. Sophie constata que depuis l'intérieur de la pièce rien n'indiquait que le château naviguait à travers les collines : pas le moindre grondement, pas même l'écho d'un frémissement. Étrange, vraiment.

– Mon garçon, tu devrais dire au magicien Hurle que ce château va tomber en morceaux sous ses yeux s'il continue à bringuebaler comme ça.

– Le château a reçu un sort pour tenir le coup, répondit le garçon. Et le magicien est absent pour le moment.

Ça, c'était une bonne nouvelle.

– Quand va-t-il revenir ? s'enquit Sophie, avec un rien d'anxiété.

– Sans doute pas avant demain, dit le garçon. D'ici là, je peux peut-être vous aider ? Je suis son apprenti, Michael.

Hurle ne rentrerait pas. Meilleure nouvelle encore.

– Ma foi, je crois qu'il est le seul à pouvoir m'aider, décréta Sophie d'un ton définitif. (C'était probablement la vérité.) Je vais l'attendre, si ça ne te dérange pas.

Il était clair que cela dérangeait le garçon, qui tournait autour d'elle, ne sachant visiblement que faire. Pour bien lui montrer qu'elle n'avait aucunement l'intention de se laisser éconduire par un simple apprenti, Sophie ferma les yeux et fit mine de s'endormir.

– Dis-lui que je m'appelle Sophie, murmura-t-elle. La *vieille* Sophie, ajouta-t-elle par mesure de sécurité.

– Mais vous risquez d'attendre toute la nuit, objecta Michael.

Comme c'était exactement ce que voulait Sophie, elle feignit de ne pas entendre. De fait, elle dut s'assoupir très vite, sa longue marche l'ayant épuisée. Au bout d'un moment, Michael renonça. Il retourna à son travail sur l'établi qu'éclairait une lampe.

Sophie songea nébuleusement qu'elle aurait donc un abri pour la nuit, même si c'était sous un mauvais prétexte. Hurle étant un personnage très malfaisant, ce n'était que justice de forcer un peu sa porte. Elle comptait d'ailleurs prendre le large avant son retour, pour ne pas s'exposer à ses protestations.

Derrière ses paupières mi-closes, elle risqua un regard vers l'apprenti. Il était plutôt surprenant de trouver en ce lieu un garçon si gentil et si bien élevé. Elle était entrée ici de façon tout à fait cavalière, il fallait le reconnaître, et Michael ne s'en était pas plaint. Peut-être Hurle le maintenait-il dans un état de servilité abjecte ? Pourtant Michael n'avait pas l'air servile. C'était un grand garçon brun au visage ouvert, sympathique, très correctement vêtu. À vrai dire, si elle ne l'avait pas vu en ce moment même verser goutte à goutte la liqueur verte d'une cornue sur la poudre noire d'une coupelle de verre, Sophie l'aurait pris pour le fils d'un fermier prospère. Étrange, vraiment.

Mais quoi, il fallait bien s'attendre à rencontrer des bizarreries dans l'antre d'un magicien, se dit-elle. En tout cas cet endroit, cuisine ou atelier, était merveilleusement tranquille et douillet. Sophie ne tarda pas à s'endormir pour de bon.

Quand un éclair jaillit du côté de l'établi, accompagné d'une détonation sourde et suivi d'un juron vite réprimé, elle continua de ronfler. Elle ne réagit pas non plus quand Michael, suçant ses doigts brûlés, rangea le sortilège pour la nuit et sortit du pain et du fromage du placard. Et pas davantage quand il fit tomber son bâton sur le sol en allant mettre une bûche au feu, ni quand il dit à ce dernier, devant la bouche ouverte de la visiteuse endormie :

– Elle a toutes ses dents. Ce n'est pas la sorcière du Désert, au moins ?

– Je ne l'aurais pas laissée entrer si c'était le cas, répondit le feu.

Michael haussa les épaules. Il ramassa le bâton de Sophie avec son imperturbable civilité et alla se coucher quelque part à l'étage au-dessus.

Au milieu de la nuit Sophie fut réveillée par des ronflements. Elle se dressa d'un bond, passablement agacée de constater que c'était elle qui ronflait. Elle avait l'impression de s'être assoupie une fraction de seconde auparavant, mais durant cette fraction de seconde, Michael avait disparu en emportant la lampe. Sans doute un apprenti magicien apprenait-il à faire ce genre de chose dès la première semaine. Et il avait laissé le feu couvrir, émettant des craquements et des sifflements tout à fait irritants. Un courant d'air froid passa dans le dos de Sophie. Elle se rappela qu'elle avait trouvé refuge dans le château d'un magicien, et se souvint en particulier, avec une fâcheuse précision, de la présence d'un crâne humain quelque part derrière elle, sur un établi.

Frissonnante, elle tourna son cou ankylosé pour apercevoir quelque chose, et ne vit que ténèbres.

– Si on faisait un peu plus de lumière ? proposa-t-elle.

Chose surprenante, son filet de voix cassée ne soulevait aucun écho

sous les voûtes du château, et s'entendait à peine plus que le grésillement du feu.

Un panier de bûches était rangé à côté du foyer. Dépliant son bras dont le coude craqua, elle souleva une bûche et la posa dans le feu. Une gerbe d'étincelles s'élança dans la cheminée. Sophie ajouta encore une bûche puis se renfonça dans son fauteuil, non sans un coup d'œil nerveux derrière elle. La lueur mauve des flammes dansait sur la surface du crâne, d'un brun poli. La pièce était de proportions modestes, finalement. Elle y était seule en compagnie de cet objet.

– Lui a les deux pieds dans la tombe, tandis que moi je n'en ai qu'un, se consola-t-elle.

Elle se retourna vers le feu d'où s'élevaient maintenant des flammes bleues et vertes.

– Il doit y avoir du sel dans ce bois, murmura Sophie.

Elle s'installa plus commodément, les pieds sur le pare-feu, la tête calée contre une oreille du fauteuil. Tout en contemplant rêveusement le feu, elle se mit à songer aux tâches qui l'attendaient le lendemain matin. Mais elle était distraite de ses pensées par un visage qu'elle entrevoyait dans les flammes.

– Une longue figure bleue, murmura-t-elle, très longue et maigre, avec un long nez bleu. Et ces torsades vertes tout autour, ce sont ses cheveux, c'est évident... Et si je ne parlais pas avant le retour de Hurlé ? Les magiciens savent annuler un sortilège, je suppose. Cette flambée violette, là, c'est la bouche vous avez des dents féroces, mon ami. Deux touffes vertes en guise de sourcils...

Curieusement, les seules flammes orange de ce feu étaient sous les sourcils verts, juste à la place des yeux, et au milieu luisait une étincelle violette, comme la pupille d'un œil. Sophie n'eut aucune peine à imaginer que ces yeux la regardaient.

– D'un autre côté, expliqua-t-elle aux prunelles orange, si le sort était annulé, j'aurais le cœur dévoré avant même d'avoir tourné les talons.

– Vous ne voulez pas qu'on vous dévore le cœur ? demanda le feu.

Oui, c'était bien le feu qui parlait. Sophie voyait ses lèvres violettes remuer au rythme des mots. La voix était presque aussi enrôlée que la sienne, avec le crépitement et les geignements du bois qui brûle.

– Bien sûr que non, répondit Sophie. Qui êtes-vous ?

– Un démon du feu, reprit la bouche violette. Je suis lié à cet âtre par contrat ajouta-t-elle d'un ton moins crépitant que plaintif. Je ne peux pas le quitter. Et vous, qui êtes-vous ? s'enquit la voix, de nouveau pétillante. Je vois que vous êtes sous l'effet d'un sortilège.

Cette remarque tira Sophie de son état nébuleux.

– Vous le voyez ! s'exclama-t-elle. Vous pourriez dissiper ce sortilège ?

Silence pétaradant. Les yeux orange dans la face d'un bleu mouvant dévisageaient Sophie.

– C'est un sortilège puissant, constata enfin le démon. J'ai idée que c'est l'œuvre de la sorcière du Désert.

– En effet, dit Sophie.

– Mais c'est plus compliqué encore. Je distingue deux niveaux. Et, bien entendu, vous ne pouvez en parler à personne qui ne soit déjà au courant.

Il observa Sophie un moment en silence.

– Il faut que j'étudie votre cas, conclut-il.

– Cela va prendre longtemps ? interrogea Sophie.

– Un certain temps, j'imagine, dit le démon. Et si nous faisons un marché, vous et moi ? ajouta-t-il plus doucement, dans un frémissement persuasif. Je romps votre enchantement si vous acceptez de rompre le contrat qui me lie.

Sophie examina avec méfiance la maigre figure bleue de son interlocuteur. Il avait formulé sa proposition avec une expression de ruse manifeste. Et toutes les lectures qu'elle avait faites démontraient le danger extrême de passer un marché avec un démon. Celui-ci semblait d'ailleurs particulièrement maléfique, avec ses longues dents violettes.

– Êtes-vous certain d'être tout à fait honnête ? demanda-t-elle.

– Pas entièrement, reconnut l'esprit du feu. Mais vous, souhaitez-vous garder cette apparence jusqu'à votre mort ? Ce sortilège a dû raccourcir votre vie d'une soixantaine d'années, autant que je puisse en juger.

Jusqu'alors, Sophie avait tenté d'éluder cette perspective fort désagréable dont l'évocation venait à présent bouleverser ses plans.

– Ce contrat qui vous lie, reprit-elle, vous l'avez passé avec le magicien Hurle, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, dit le démon dont la voix retrouva un accent plaintif. Rivé à ce foyer, sans pouvoir m'en éloigner de plus d'un pas, il faut que je maintienne le château en état de marche, que je produise tous les tours de magie qui tiennent les gens à l'écart, que j'exécute tout ce qui passe par la tête de Hurle. C'est un être sans cœur, vous savez.

Sophie savait pertinemment à quoi s'en tenir au sujet du magicien Hurle. Mais ce diabolin n'était sans doute pas plus recommandable.

– Vous n'avez rien obtenu en échange de ce contrat ? demanda-t-elle.

– Si, tout de même, sinon je ne l'aurais pas conclu, admit tristement le démon. Mais je ne l'aurais jamais fait si j'avais su comment il me traiterait. Je suis exploité.

Malgré sa méfiance, Sophie ressentit un élan de sympathie pour le prisonnier. Elle se revit faisant des chapeaux pendant que Fanny

partait en balade.

– Très bien, dit-elle. Quels sont les termes du contrat ? De quelle façon puis-je le rompre ?

Un ardent sourire violet fendit la face bleue.

– Vous êtes d'accord ?

– Oui, si vous acceptez de briser le sortilège dont je suis victime, acquiesça Sophie avec le sentiment de prononcer des paroles fatidiques.

– Marché conclu ! cria le démon dont la longue figure tressaillait de jubilation dans la cheminée. Je lèverai le sort qu'on vous a jeté dès l'instant où vous aurez rompu mon contrat !

– Alors dites-moi comment faire.

Les yeux orange lui lancèrent un regard brillant avant de se détourner.

– Je ne peux pas vous le dévoiler. Le contrat stipule que ni le magicien ni moi ne pouvons révéler sa principale clause.

Sophie comprit qu'elle avait été jouée. Elle s'appêta à lui répliquer que, dans ces conditions, il pouvait bien rester prisonnier des flammes jusqu'à la fin des siècles.

Mais le démon devina ce qu'elle allait dire.

– Pas si vite ! crépita-t-il. En observant et en écoutant attentivement, vous pourrez découvrir cette clause. Essayez, je vous en conjure. À la longue, ce contrat nous est néfaste à l'un comme à l'autre. Et je suis quelque'un de parole, croyez-moi.

Il bondissait d'une bûche à l'autre, très agité. Une fois de plus, sa véhémence toucha Sophie, qui résistait encore, pourtant.

– Mais s'il faut que j'observe et que j'écoute, cela signifie que je dois rester dans ce château !

– Un mois tout au plus. N'oubliez pas que moi aussi je dois étudier votre sortilège, plaïda le démon.

– Mais sous quel prétexte rester ?

– Nous allons y réfléchir. Hurler n'est pas bon à grand-chose, si vous voulez tout savoir. La vérité, siffla-t-il fielleusement, c'est qu'en général il est trop préoccupé de lui-même pour voir plus loin que le bout de son nez. Nous n'aurons pas trop de mal à le rouler – le temps que vous accepterez de rester.

– D'accord, dit Sophie, je reste. Trouvez-moi un prétexte.

Sophie se cala confortablement dans le fauteuil tandis que le démon réfléchissait. Il le faisait tout haut, dans un pétilllement continu, un murmure qui rappelait à Sophie sa propre façon de s'entretenir avec son bâton pendant sa longue marche. Ces réflexions s'accompagnaient d'une flambée si allègre que sous sa bonne chaleur la visiteuse ne tarda pas à somnoler. Elle eut l'impression que son hôte faisait quelques suggestions ; elle se rappela, mais assez vaguement,

avoir dit non de la tête au projet de se faire passer pour une grand-tante perdue de vue depuis une éternité, et autres élucubrations tout aussi farfelues. Le démon finit par chanter une berceuse très douce, dans une langue que Sophie ne connaissait pas ou plutôt croyait ne pas connaître, jusqu'au moment où elle l'entendit prononcer distinctement le mot « casserole » à plusieurs reprises. C'était une chanson qui portait au sommeil, et d'ailleurs elle s'endormit profondément, avec le sentiment indéfinissable qu'on l'ensorcelait, en plus de la berner. Mais cela ne la tracassait pas outre mesure, puisqu'elle serait bientôt délivrée de son sortilège...

4. Où Sophie découvre plusieurs étrangetés

Quand elle s'éveilla, la lumière du jour entra à flots dans la pièce. Comme elle ne se rappelait la présence d'aucune fenêtre dans les murs du château, elle crut d'abord s'être endormie sur ses chapeaux. Son départ de la maison, elle l'avait rêvé, voilà tout. Le feu n'était plus que braises rougeoyantes et cendres. Le démon du feu n'existait évidemment que dans son rêve. Mais au premier mouvement qu'elle esquissa, elle s'aperçut que tout n'était pas imputable au rêve. Par exemple les craquements de bois sec de ses articulations.

– Ouille ! J'ai mal partout !

Sa voix était faible et fêlée. Elle porta ses mains noueuses à son visage et sentit des rides.

La veille, elle devait être en état de choc. Mais ce matin, elle éprouvait de la colère contre la sorcière du Désert, une colère énorme, colossale.

– Ah ! fulmina-t-elle, on n'a pas idée de faire irruption dans les magasins pour faire vieillir les gens d'un seul coup ! Je ne sais pas ce que je serais capable de lui faire, à cette sorcière !

La colère la mit debout dans un concert de craquements et de grincements. Sophie boitilla jusqu'à la fenêtre, qui ouvrait au-dessus de l'établi. À sa stupéfaction, celle-ci donnait sur un port, avec une rue en pente, non pavée, bordée de petites mesures, et des mâts dépassant des toits. Au-delà, Sophie vit miroiter quelque chose. La mer ! Elle n'avait encore jamais vu la mer...

– Où suis-je donc ? demanda-t-elle au crâne posé sur le banc. Je n'attends pas que tu me répondes, mon ami, ajouta-t-elle précipitamment en se souvenant qu'elle était dans le château d'un magicien.

Elle jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce, plutôt petite, avec de grosses poutres noires au plafond. À la lumière du jour, elle lui apparut d'une saleté repoussante. Les dalles du sol étaient grasses et maculées de taches, la cendre débordait de Pâtre, les toiles d'araignées pendaient des poutres. Le crâne était recouvert d'une couche de poussière. Sophie l'essuya machinalement en se penchant vers l'évier, à côté de l'établi. Elle frémit à la vue du dépôt rose et gris qui en tapissait les parois, de la bave blanchâtre qui s'égouttait de la pompe. Manifestement Hurle se souciait peu des conditions d'hygiène déplorables dans lesquelles vivaient ses gens.

L'accès au reste du château devait se faire par l'une des quatre

portes noirâtres, assez basses, que comptait le local. Sophie ouvrit la première. Elle donnait sur une grande salle de bains. C'était une salle de bains comme on n'en voit normalement que dans les palais, avec un luxe tel que des toilettes, un cabinet de douche, une immense baignoire avec des pieds griffus, un miroir sur chaque mur. Malheureusement c'était encore plus sale que l'autre pièce. Sophie tressaillit en voyant les toilettes, grimaça devant la couleur de la baignoire, recula de dégoût à la vue de l'algue verdâtre prospérant dans la douche ; elle n'eut aucun mal à éviter son image rabougrie dans les différents miroirs, dont le verre était enduit de coulures indéfinissables, provenant sans aucun doute des fioles entassées sur la vaste étagère fixée au-dessus de la baignoire, pêle-mêle avec des boîtes, des tubes, des centaines de paquets bruns et de sachets de papier en piteux état. Sur l'étiquette du plus gros flacon était gribouillé à la hâte pouvoir séchant à moins que ce ne fût poudre séchante. Sophie préleva un paquet au hasard. Le mot peau était griffonné dessus. Elle le remit précipitamment en place. La même main avait griffonné yeux sur une autre fiole. Un tube portait la mention pour putréfier.

– Ma foi, ça a l'air de marcher, murmura Sophie avec un regard effaré vers le lavabo.

Elle tourna un bouton vert-de-gris qui devait à l'origine être en cuivre et l'eau jaillit dans la cuvette, entraînant un peu de matière putréfiée. Elle se lava les mains et la figure sans toucher au lavabo, mais n'eut pas le courage de recourir au pouvoir séchant et préféra se sécher avec sa jupe. Puis elle passa à la porte suivante.

Celle-ci ouvrait sur un escalier de bois délabré qui semblait mener à une sorte de grenier. Entendant quelqu'un remuer là-haut, Sophie referma vite la porte, puis boitilla jusqu'à la suivante, qui donnait sur une cour sombre, coincée entre des murailles de brique. Elle était envahie par de gros tas de bûches ainsi que par des amas hétéroclites de ferraille, roues, seaux, morceaux de tôle et rouleaux de fil de fer, empilés dans le plus grand désordre jusqu'en haut des murs. Sophie referma également cette porte en proie à la plus grande perplexité. Rien de tout cela ne ressemblait à l'idée qu'elle se faisait d'un château. D'ailleurs il n'y avait rien au-dessus des murs de brique. Pas de château, seulement le ciel. Cette partie, supposa Sophie, devait être celle que le mur invisible l'avait empêchée d'atteindre la nuit précédente.

La quatrième porte n'était que celle d'un placard où des balais servaient de porte-manteaux à deux belles capes de velours couvertes de poussière. C'était par la dernière porte, non loin de la fenêtre, qu'elle était entrée la veille. Elle alla l'entrouvrir avec précaution.

Sophie s'attarda un moment à contempler le paysage des collines

qui défilait lentement, la bruyère qui glissait sous le seuil. Le vent soufflait dans ses fines mèches de cheveux blancs. Elle écouta grincer et gronder les énormes moellons noirs du château en mouvement. Puis elle referma la porte et se posta à la fenêtre. Et elle revit l'image du port de mer. Ce n'était pas une image de papier. Juste en face, une femme avait ouvert sa porte et balayait la poussière dans la rue. En arrière de sa maison, une voile grisâtre montait allègrement sur un mât, par à-coups qui dérangeaient les mouettes dans leurs évolutions maritimes.

– Je ne comprends pas, dit Sophie au crâne.

Et comme le feu était mourant, elle dégagea un peu de cendre et l'alimenta en bois.

De courtes flammes vertes s'enroulèrent entre les bûches puis montèrent d'un seul élan pour composer un long visage bleu aux cheveux verts.

– Bonjour ! dit le démon du feu. N'oubliez pas que nous avons fait un marché.

Elle n'avait donc pas rêvé. Sophie se laissait rarement aller à pleurer, mais ce matin-là, elle resta un long moment dans le fauteuil, à contempler fixement l'image du feu brouillée par ses larmes. Tellement perdue qu'elle n'entendit pas Michael arriver, et ne s'avisa de sa présence qu'en le voyant auprès d'elle. Il semblait partagé entre l'embarras et l'exaspération.

– Vous êtes encore là, dit-il. Quelque chose ne va pas ?

Sophie renifla.

– Je suis vieille, commença-t-elle.

Mais elle ne put prononcer un mot de plus. Exactement comme l'avait voulu la sorcière, et deviné le démon du feu.

– Eh bien, dit Michael d'un ton enjoué, cela nous arrive à tous d'être vieux, un jour ou l'autre. Aimerez-vous un petit déjeuner ?

En cette occasion, Sophie vérifia la robustesse de sa santé de vieille femme. La veille, elle s'était contentée pour déjeuner d'un morceau de pain accompagné de fromage. Et, ce matin, elle avait une faim de loup.

– Oui ! s'écria-t-elle, et elle se leva d'un bond pour suivre Michael jusqu'au placard, où elle lorgna par-dessus son épaule ce qu'il y avait à manger.

– Je crains qu'il n'y ait que du pain et du fromage, annonça Michael avec une certaine réticence.

– Mais non, il y a un panier plein d'œufs là-dedans ! Et ça, ce n'est pas du bacon ? Avec une boisson chaude, qu'en penses-tu ? Où est la bouilloire ?

– Il n'y en a pas, répondit Michael. Et Hurle est le seul à cuisiner ici.

– Moi aussi je cuisine, trancha Sophie. Attends que je décroche cette poêle, je vais te montrer.

Elle s'empara de la grande poêle suspendue dans le placard, malgré les efforts de Michael pour l'en empêcher.

– Vous ne comprenez pas, objecta ce dernier. C'est à cause de Calcifer, le démon du feu. Il n'accepte de plier la tête sous un ustensile de cuisine qu'avec Hurle.

Sophie se retourna vers le feu, qui grésillait méchamment.

– Je refuse d'être exploité, déclara-t-il.

– Tu veux dire, Michael, s'indigna Sophie, que tu dois te passer de boire quelque chose de chaud tant que Hurle n'est pas rentré ? (Michael, gêné, acquiesça d'un signe de tête.) Mais c'est *toi* qui es exploité ici, mon pauvre enfant ! Allons, donne-moi ça.

En dépit de sa résistance, elle lui arracha la poêle des mains, mit le bacon dedans, cueillit des œufs dans le panier avec une cuillère en bois et marcha droit sur le feu en emportant le tout.

– Bon ! Calcifer, assez de sottises ! Baisse la tête.

– Non ! Tu ne pourras pas m'y forcer ! fulmina le démon.

– Oh que si ! tempêta Sophie avec la férocité qui avait souvent arrêté ses deux sœurs en pleine bagarre. Si tu n'obéis pas, je te verse de l'eau sur la tête. Ou j'enlève toutes les bûches à la pince.

Elle s'accroupit près de Pâtre dans un craquement sec des genoux.

– Je peux aussi revenir sur notre marché, ou bien tout raconter à Hurle, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle à voix basse.

– Ah ! par l'enfer ! cracha Calcifer. Pourquoi ne l'as-tu pas jetée dehors, Michael ?

Maugréant, il courba sa face bleue jusqu'à ce qu'on ne voie plus de lui qu'une courte toison de flammes vertes dansant sur les bûches.

– Merci, dit Sophie qui s'empressa de poser la lourde poêle sur le feu avant qu'il ne change d'avis.

– J'espère que le bacon brûlera, grogna sourdement Calcifer de dessous l'ustensile.

La poêle était chauffée à point. Sophie y jeta les tranches de bacon qui grésillèrent. Il lui fallut envelopper le manche brûlant dans un pli de sa jupe pour pouvoir le tenir. Avec le bruit de la graisse qui chantait, elle ne remarqua pas celui de la porte.

– Ne fais pas l'idiot, dit-elle à Calcifer. Tiens-toi tranquille, je vais casser les œufs là-dessus.

– Oh ! bonjour, Hurle ! articula Michael, au désespoir.

Sophie se retourna d'un bloc, plutôt vivement. Elle considéra, stupéfaite, le grand jeune homme vêtu d'un éblouissant costume bleu et argent qui suspendit son geste de poser une guitare dans un coin. La curiosité se lisait dans ses yeux vert d'eau. Il repoussa ses mèches blondes pour mieux la dévisager à son tour. Son visage allongé aux

traits anguleux traduisait une grande perplexité.

– Mais qui êtes-vous donc ? dit-il. Où vous ai-je déjà rencontrée ?

– Je suis une parfaite inconnue, n'hésita pas à mentir Sophie.

Il l'avait croisée si brièvement, à peine le temps de la comparer à une petite souris, non ? Par conséquent, c'était presque la vérité. Sans doute aurait-elle dû remercier sa bonne étoile de la chance qu'elle avait eue alors. Au lieu de quoi elle n'avait qu'une pensée en tête, celle de la jeunesse du magicien. Comment ! Le magicien Hurle, cet être si maléfique, n'était qu'un enfant d'une vingtaine d'années ! Cela changeait tellement de choses d'être vieille ! songeait-elle en retournant le bacon dans la poêle. Elle aurait préféré mourir plutôt que d'avouer à ce garçon trop élégant qu'elle était la jeune fille dont il avait eu pitié à la Fête de Mai. Rien à faire. Hurle ne le saurait pas.

– Elle dit s'appeler Sophie, expliqua Michael. Elle est arrivée hier soir.

– Comment a-t-elle fait plier Calcifer ? s'enquit Hurle.

– Elle m'a brutalisé ! se lamenta l'intéressé d'une voix qu'étouffait la poêle.

– Peu de gens y parviennent, observa pensivement le magicien.

Il posa sa guitare dans l'angle du mur et s'approcha de la cheminée. Les effluves de jacinthe se mêlèrent à l'odeur du bacon grillé. Il écarta Sophie d'un geste sans réplique.

– Calcifer ne supporte pas de cuisiner avec quelqu'un d'autre que moi, dit-il en s'agenouillant.

Il isola sa main de la chaleur du manche à l'aide d'un pan de sa chemise brodée.

– Passez-moi encore deux tranches de bacon et six œufs, je vous prie, et expliquez-moi pour quelle raison vous êtes venue jusqu'ici.

Fascinée, Sophie contemplait la pierre bleue qui pendait à l'oreille de Hurle tout en lui passant les œufs un à un.

– Pourquoi je suis venue, jeune homme ? (Après ce qu'elle avait vu de l'état du château, la réponse lui parut aller de soi.) Eh bien, parce que je suis votre nouvelle dame de ménage, bien entendu.

– Vraiment ? s'étonna Hurle en cassant les œufs d'une seule main avant de jeter dans le feu les coquilles que Calcifer dévora gloutonnement. Qui a décidé une chose pareille ?

– C'est moi, déclara Sophie. Je peux éradiquer la saleté de cet endroit, à défaut de venir à bout de votre méchanceté, jeune homme, ajouta-t-elle pieusement.

– Hurle n'est pas méchant, protesta Michael.

– Si, je le suis, le contredit Hurle. Tu oublies comme je suis méchant ces temps-ci, Michael.

Il tendit le menton vers Sophie.

– Si vous voulez tellement vous rendre utile, ma bonne dame,

trouvez-nous donc des fourchettes et des couteaux, et débarrassez l'établi.

Des tabourets étaient rangés sous l'établi. Michael les tira de façon à pouvoir s'y asseoir. Il repoussa tout ce qui encombrait la table pour faire place aux couverts qu'il sortit d'un tiroir sur le côté. Sophie s'avança pour l'aider. Certes, elle n'espérait pas le meilleur accueil de la part de Hurle, mais enfin, il n'avait toujours pas dit s'il acceptait de la garder au-delà du petit déjeuner. Comme Michael ne semblait pas avoir besoin d'aide, Sophie se dirigea d'un pas traînant vers son bâton qu'elle alla ranger, lentement et ostensiblement, dans le placard à balais. Peine perdue, son geste ne suscita aucune réaction chez le magicien. Elle suggéra alors :

– Vous pouvez me prendre à l'essai pour un mois, si vous préférez.

Le magicien Hurle ignore la suggestion. Il se releva et s'approcha de la table avec la poêle fumante.

– Des assiettes, Michael, s'il te plaît.

Libéré, Calcifer se redressa très haut dans la cheminée, en rugissant de soulagement.

Sophie essaya une autre stratégie.

– Si je passe un mois à faire le ménage ici, dit-elle, j'aimerais savoir où est le reste du château. Je n'ai trouvé que cette pièce et la salle de bains.

À son grand étonnement, Michael et le magicien éclatèrent de rire tous les deux.

Sophie ne découvrit qu'à la fin du petit déjeuner la raison de leur hilarité. Car Hurle n'était pas seulement difficile à manœuvrer, il semblait détester répondre à toute question. Sophie cessa donc de l'interroger et s'adressa à Michael.

– Dis-lui, soupira Hurle, qu'elle arrête de me harceler.

– Il n'y a pas plus de château que ce que vous avez vu, dit Michael. Plus deux chambres en haut.

– Quoi ! s'exclama Sophie.

Hurle et Michael se remirent à rire de bon cœur.

– Le château est une invention de Hurle et de Calcifer, expliqua Michael. C'est Calcifer qui le maintient en état de marche. L'intérieur est celui de la vieille maison de Hurle aux Havres. C'est la seule partie réelle du bâtiment.

– Mais les Havres sont à des kilomètres d'ici, près de la mer ! s'émut Sophie. Ça alors, c'est un peu fort ! Et votre gros château hideux qui court les collines ? Il fait mourir de peur tout le monde à Halle-Neuve !

Hurle haussa les épaules.

– Vous au moins, on peut dire que vous ne mâchez pas vos mots ! J'ai atteint un stade de ma carrière où je dois impressionner tout le

monde par mon pouvoir et ma méchanceté. Le roi me refuse son estime. Et puis, l'année dernière, j'ai offensé quelqu'un de très influent. Je suis désormais obligé de me tenir hors de leur portée.

C'était une bien curieuse façon d'éviter les gens, estima Sophie, mais les magiciens devaient avoir des critères différents de ceux du commun des mortels. Elle ne tarda d'ailleurs pas à découvrir que le château présentait d'autres singularités.

Le repas achevé, Michael empila les assiettes dans l'évier gluant. C'est alors qu'on frappa lourdement à la porte.

– Porte de Magnecour ! claironna Calcifer.

Hurle, qui se dirigeait vers la salle de bains, se ravisa. Au-dessus du battant était fixée dans le linteau une poignée en bois de forme carrée portant une marque de peinture sur chacun de ses côtés. Hurle la tourna de manière à remplacer la marque verte qui se trouvait en bas par une rouge. Puis il ouvrit la porte.

Sur le seuil se tenait un personnage portant une perruque blanche poudrée et un grand chapeau. Il était vêtu d'un habit écarlate, pourpre et or, et tenait une baguette enrubannée comme un bâton d'enfant. Il s'inclina. Des senteurs de girofle et de fleur d'oranger pénétrèrent dans la pièce.

– Sa Majesté le roi présente ses compliments et envoie le paiement de deux mille paires de bottes de sept lieues, annonça le messenger.

Derrière lui, Sophie entrevit un carrosse qui attendait dans une rue bordée de somptueuses demeures aux façades sculptées de bas-reliefs peints ; au-delà, c'étaient des tours, des dômes, des flèches, un décor d'une splendeur inimaginable. Le messenger du roi tendit une grosse bourse de soie cliquetant de pièces d'or, dont le magicien s'empara. Puis Hurle s'inclina à son tour, referma la porte, tourna la manette carrée de façon à replacer la marque verte en bas et fit disparaître le porte-monnaie dans sa poche. Frustrée par la rapidité de l'échange, Sophie surprit le regard de Michael qui suivait la bourse avec insistance et pas mal d'inquiétude.

Après quoi Hurle alla droit vers la salle de bains, en hélant le feu au passage :

– Calcifer ! J'ai besoin d'eau chaude !

Et il s'enferma pendant un temps interminable.

Sophie ne put retenir sa curiosité.

– Qui était-ce à la porte ? demanda-t-elle à Michael. Et où était-ce, d'ailleurs ?

– Cette porte donne sur Magnecour, répondit Michael, là où vit le roi. Je pense que cet homme était le commis du chancelier. Et j'aurais vraiment préféré, ajouta-t-il d'un ton anxieux à l'intention de Calcifer, qu'il ne donne pas tout cet argent à Hurle.

– Est-ce que Hurle va me permettre de rester ici ? s'enquit Sophie.

– S’il le fait, vous ne réussirez jamais à le coincer, dit Michael. Il déteste être coincé par qui ou quoi que ce soit.

5. Où il est beaucoup trop question de lessivage

La seule chose à faire, décida Sophie, était de montrer à Hurle qu'elle était une femme de ménage exceptionnelle, une véritable perle. Elle noua un vieux chiffon sur ses cheveux blancs, retroussa ses manches sur ses maigres avant-bras. Une vieille nappe trouvée dans le placard fit office de tablier. C'était un soulagement de se dire qu'elle avait quatre pièces à nettoyer au lieu d'un château tout entier. Elle s'empara d'un seau et d'un balai et partit affronter son travail d'un pas vainqueur.

– Qu'est-ce que vous faites ? crièrent Michael et Calcifer d'une même voix horrifiée.

– Le ménage, répondit fermement Sophie. Cet endroit est une vraie honte.

– Ce n'est pas la peine, dit Calcifer.

– Hurle va vous jeter dehors, grogna Michael.

Sophie les ignore tous les deux. La poussière se mit à voler.

Au beau milieu de l'effervescence, on frappa de nouveau à la porte. Calcifer se dressa en annonçant :

– Porte des Havres !

Et il éternua violemment dans une gerbe d'étincelles violettes, à cause des nuages de poussière.

Michael quitta son établi pour aller ouvrir. À travers les tourbillons qu'elle soulevait, Sophie le vit tourner la poignée carrée. Cette fois ce fut le côté marqué de peinture bleue qui se trouva en bas. La porte s'ouvrit sur la rue qu'on voyait de la fenêtre.

Une petite fille se tenait sur le seuil.

– Je viens chercher le sort pour maman, s'il vous plaît, m'sieu Marin.

– Celui pour protéger le bateau de ton père, c'est bien ça ? dit Michael. Attends une minute.

Il revint vers la table, prit une fiole sur une étagère et en versa une dose sur un carré de papier. Pendant ce temps la fillette et Sophie se dévisageaient mutuellement avec une curiosité identique. Michael ensacha la poudre en tordant le papier et l'apporta à la petite en lui recommandant :

– Dis à ta mère d'en saupoudrer sur toute la longueur du bateau. Il ne sera inquiété ni à l'aller ni au retour, même en cas de tempête.

La fillette prit le sachet et donna une pièce à Michael.

– C'est-y que le sorcier a aussi une sorcière maintenant, m'sieu ?

– Non, répondit Michael.

– Moi, tu veux dire ? s'écria Sophie. C'est exact, petite, je suis la meilleure sorcière d'Ingary, et la plus propre.

Michael ferma la porte d'un air exaspéré.

– Ça va faire le tour des Havres maintenant ! Je pense que Hurle n'aimera pas ça du tout.

Sophie gloussa de rire en son for intérieur, sans le moindre remords. Était-ce le balai qu'elle manipulait qui lui donnait de telles idées ? Si tout le monde croyait qu'elle travaillait pour lui, cela inciterait peut-être Hurle à la garder. Le plus étrange c'est que, jeune, elle aurait été affreusement honteuse de se conduire ainsi. Vieille, elle ne se sentait nullement embarrassée de ses actes ou de ses paroles. Cela lui ôtait un grand poids.

Très à l'aise, elle vint voir à quoi s'occupait Michael devant la cheminée. Il soulevait une pierre du foyer et cachait dessous la pièce de la petite fille.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Sophie.

– Oh ! Calcifer et moi on essaie de mettre un peu d'argent de côté, dit Michael assez penaud. Sinon, Hurle dépense jusqu'au dernier sou.

– Un incorrigible panier percé ! fulmina Calcifer. Il va dépenser l'argent du roi en moins de temps que je n'en mets pour brûler une bûche. Pas un grain de bon sens !

Il se réfugia au fond de la cheminée car Sophie aspergeait la pièce avec l'eau de l'évier pour faire retomber la poussière. Puis elle se mit en devoir de balayer le sol une seconde fois. Elle poussa son balai jusqu'à la porte pour examiner la manette carrée. Le dernier côté, celui qui n'avait pas encore servi, portait une marque de peinture noire. Où cela pouvait-il mener ? Sophie entreprit ensuite d'enlever les toiles d'araignée qui pendaient aux poutres, sans tenir compte des récriminations de Michael ni des éternuements de Calcifer.

Hurle choisit ce moment pour émerger de la salle de bains dans un effluve de parfum. Il était pimpant et soigné jusqu'au bout des ongles. Même les broderies et incrustations d'argent de son habit semblaient étinceler davantage. Après avoir jeté un coup d'œil dans la pièce, il battit en retraite dans la salle de bains en se protégeant la tête d'une manche bleu et argent.

– Arrêtez, femme ! cria-t-il. Laissez ces pauvres araignées tranquilles !

– Ces toiles d'araignée sont une vraie honte ! s'indigna Sophie qui les faisait tomber par paquets.

– Alors enlevez les toiles, mais laissez les araignées, dit Hurle.

Sans doute avait-il une affinité morbide pour les araignées, pensa Sophie.

– Mais elles referont leur toile et c'est tout.

– Oui, et elles attraperont les mouches, ce qui est très utile, dit Hurle. Cessez d’agiter ce balai pendant que je traverse ma maison, je vous prie.

Appuyée sur le balai, Sophie regarda Hurle traverser la pièce et prendre sa guitare. Comme il posait la main sur le loquet de la porte, elle questionna :

– Le repère rouge mène à Magnecour et le bleu aux Havres, mais où donc vous conduit le noir ?

– Quelle vieille fouineuse vous faites ! s’exaspéra Hurle. Il mène à mon jardin secret, un point c’est tout !

Il ouvrit la porte sur le paysage en mouvement de landes et de collines.

– Quand serez-vous de retour, Hurle ? demanda Michael avec une pointe de désespoir.

Le magicien feignit de ne pas entendre la question. Il s’adressa à Sophie.

– Je vous interdis de tuer une seule araignée pendant mon absence.

Et il claqua la porte derrière lui. Michael lança à Calcifer un long regard entendu, et soupira. Le feu crépita d’un rire malveillant.

Comme personne n’expliquait à Sophie où se rendait Hurle, elle en conclut qu’il était reparti à la chasse aux jeunes filles et se remit à l’ouvrage avec un regain d’ardeur. Après l’avertissement du magicien, il n’était pas question de chercher noise aux araignées. Aussi envoya-t-elle de grands coups de balai dans les poutres en glapissant :

– Dehors ! Dehors, les araignées ! Otez-vous de mon chemin !

Les bestioles déguerpirent à toute vitesse dans toutes les directions et une avalanche duveteuse de toiles couvrit le sol qu’il fallut naturellement balayer de nouveau. Après quoi Sophie se mit à genoux pour le nettoyer à la brosse.

– Vous ne pourriez pas arrêter ? gémit Michael réfugié dans l’escalier.

Recroquevillé au fond de l’âtre, Calcifer grogna :

– Je regrette bien d’avoir fait ce marché, à présent !

Sophie continua à frotter vigoureusement.

– Vous serez tellement mieux après, dans un joli décor tout propre ! dit-elle.

– Peut-être, mais pour le moment ça me gâche la vie ! protesta Michael.

Hurle ne rentra que tard dans la nuit. Entretemps, Sophie avait tant balayé, lessivé et frotté qu’elle pouvait à peine bouger. Elle s’était blottie dans un fauteuil, percluse de douleurs. Michael tira Hurle par l’une de ses longues manches en entonnoir et l’entraîna dans la salle de bains. Là, ce fut un déluge de récriminations proférées à voix basse mais avec grande véhémence. Sophie attrapa au vol quelques bribes

de phrases comme « abominable vieille bique » et « ne veut pas entendre un seul mot ! » tandis que Calcifer rugissait :

– Arrête-la, Hurle ! Elle va nous tuer, Michael et moi !

Mais quand Michael consentit à lâcher Hurle, ce dernier se contenta de demander à Sophie :

– Vous n’avez pas tué d’araignées, j’espère ?

– Bien sûr que non ! répliqua Sophie, que ses douleurs rendaient irritable. Dès qu’elle m’ont vue elles ont filé sans réclamer leur reste. Qui sont-elles, ces araignées ? La collection des filles dont vous dévorez le cœur ?

Hurle rit.

– Non, ce sont de simples araignées, dit-il avant de monter à l’étage, songeur.

Michael soupira. Il alla fourrager dans le placard à balais dont il sortit un vieux lit pliant, une paillasse et quelques couvertures. Il déposa le tout dans le recoin voûté sous l’escalier.

– Vous dormirez mieux là cette nuit, dit-il.

– Est-ce que cela signifie que Hurle a l’intention de me garder ? questionna Sophie.

– Je n’en sais rien ! répondit sèchement Michael. Hurle ne s’engage jamais. J’ai passé six mois ici avant qu’il daigne s’apercevoir que j’y vivais et me prenne comme apprenti. J’ai pensé qu’un lit serait mieux que le fauteuil, c’est tout.

– Eh bien, je t’en remercie de tout cœur, dit Sophie.

Le lit était assurément plus confortable qu’un fauteuil. Et si Calcifer se plaignait durant la nuit qu’il avait faim, il était facile à Sophie d’aller lui chercher une bûche, clopin-clopant.

Les jours suivants, Sophie nettoya sans pitié tout ce qui était à sa portée dans le château. Cela l’amusait. Sans jamais perdre de vue qu’elle cherchait des indices, elle lessiva la fenêtre, elle récura à fond l’évier suintant, elle obligea Michael à débarrasser entièrement l’établi et les étagères pour pouvoir les frotter à la brosse. Les poutres et les placards subirent le même traitement draconien. Elle trouvait maintenant au crâne la même expression d’infinie résignation qu’à Michael ; pauvre vieux crâne, elle le dérangeait si souvent. Après quoi elle cloua un drap aux poutres environnant la cheminée et força Calcifer à courber la tête pendant qu’elle la ramonait, tout ce que détestait le démon. Il ricana beaucoup quand Sophie s’aperçut que la suie avait émigré dans toute la salle. Il fallait tout recommencer. C’était le problème de Sophie. Elle était radicale mais manquait cruellement de méthode. Au demeurant, ce côté radical pouvait constituer une méthode en soi, puisque, selon ses calculs, ce nettoyage minutieux la ferait tomber tôt ou tard sur le secret de Hurle, provision d’âmes de jeunes filles, cœurs à moitié dévorés, ou tout autre élément

de nature à élucider le contrat de Calcifer. Le conduit de cheminée, sous la garde de Calcifer, lui semblait propice à la dissimulation. En fait il n'abritait qu'une quantité de suie qu'elle entreposa dans des sacs au fond de la cour. Laquelle cour se trouvait en tête de liste des cachettes possibles.

Chaque fois qu'apparaissait Hurle, Michael et Calcifer se répandaient en jérémiades sur le compte de Sophie. Mais le magicien ne semblait pas entendre. Pas plus qu'il n'avait l'air de remarquer la propreté du lieu, ni les réserves de gâteaux et de confitures, voire de salades, dans le garde-manger.

Car, ainsi que l'avait prophétisé Michael, la rumeur s'était répandue dans les environs. Les gens se pressaient à leur porte pour voir Sophie. On l'appelait madame la Sorcière aux Havres, dame l'Enchanteresse à Magnecour, la rumeur ayant gagné aussi la capitale. Bien sûr, ceux qui frappaient à la porte de Magnecour étaient mieux habillés que ceux du port, mais ici comme là, chacun faisait assaut d'ingéniosité pour inventer des prétextes à une visite. C'est pourquoi Sophie devait interrompre son travail à tout moment pour accepter un cadeau, saluer, sourire ou envoyer Michael improviser un sortilège. Certains présents lui étaient très agréables : images, colliers de coquillages, tabliers. Ces derniers lui rendaient grand service, elle les utilisait quotidiennement ; quant aux images et aux coquillages, elle les accrochait dans son recoin sous l'escalier, qui commençait à devenir tout à fait accueillant.

Elle mesurait combien tout cela lui manquerait le jour où Hurle la renverrait. Elle en vint à redouter ce jour de plus en plus. Mais elle savait qu'il ne pouvait pas continuer à l'ignorer éternellement.

Après la salle commune, elle s'attaqua à la salle de bains. Cela lui demanda plusieurs jours, en raison du temps incroyable qu'y passait Hurle chaque matin avant de sortir. Dès qu'il partait, laissant l'endroit saturé de vapeur et de sortilèges parfumés, Sophie s'en emparait.

– Et maintenant, on va s'occuper de ce contrat ! grommela-t-elle le premier jour.

Sous prétexte de nettoyer l'étagère, elle visait principalement les innombrables fioles, sachets et tubes, bien entendu. Elle passa la majeure partie de la journée à les étudier de près pour déterminer, par exemple, si les différents sachets étiquetés peau, yeux et cheveux ne contenaient pas d'échantillons provenant de jeunes filles. Pour autant qu'elle pût l'affirmer, ce n'étaient que des crèmes, de la poudre et des fards. Et pourtant... s'il s'était agi de fragments humains ? Le magicien avait pu les traiter consciencieusement dans le lavabo avec le produit pour putréfier, jusqu'à les rendre méconnaissables. Elle voulut croire, néanmoins, que les sachets ne renfermaient rien d'autre que des cosmétiques.

Elle remit tout en place sur l'étagère et se lança dans le nettoyage. À la nuit tombée, alors qu'elle s'était affalée dans le fauteuil, accablée de courbatures, Calcifer maugréa qu'il avait asséché une source chaude à cause d'elle.

– D'où jaillissent-elles, ces sources chaudes ? questionna Sophie qui depuis peu se sentait curieuse de tout.

– Du sous-sol des marais des Havres, pour la plupart, répondit Calcifer. Si tu continues à ce rythme, il faudra que j'aille chercher l'eau chaude jusque dans la lande. Quand vas-tu cesser le ménage et chercher plutôt le moyen de rompre mon contrat ?

– En temps et en heure, éluda Sophie. Dis-moi comment arracher son accord à Hurle, s'il n'est jamais là ? Il s'absente toujours autant ?

– Non, seulement quand il poursuit une dame, dit Calcifer.

Quand la salle de bains fut étincelante de propreté, Sophie récura les escaliers et le palier de l'étage. Puis elle passa à la petite chambre de Michael, en façade. Le garçon, alors douloureusement résigné à la présence de Sophie comme à un désastre naturel, poussa un hurlement en la voyant entrer dans sa chambre. Il monta l'escalier comme un fou pour sauver du carnage ses biens les plus précieux, serrés dans une vieille boîte, sous sa petite pailasse mangée aux vers. Comme il mettait précipitamment la boîte à l'abri, Sophie entrevit une rose en sucre filé et un ruban bleu noué sur ce qui ressemblait à un paquet de lettres. « Ainsi, Michael a une petite amie ! » se dit-elle.

Elle ouvrit grand la fenêtre qui donnait sur la rue des Havres et hissa la literie sur l'appui afin de l'aérer. Étant donné son penchant actuel à la curiosité, Sophie s'étonna de sa subite discrétion. Elle n'avait pas demandé à Michael qui était sa douce amie et de quelle façon il la protégeait de Hurle.

Elle ôta une telle montagne de poussière et de détritrus divers de la chambre qu'elle faillit étouffer Calcifer en voulant brûler le tout.

– Tu veux me faire mourir ! Tu es aussi insensible que Hurle ! suffoqua Calcifer, dont on ne voyait plus qu'une mèche verte sur un bout de front bleu.

Michael rangea sa précieuse boîte dans un tiroir de l'établi, qu'il ferma à clef.

– Si seulement Hurle voulait nous écouter ! gémit-il. Pourquoi cette fille le retient-elle si longtemps ?

Le lendemain, Sophie avait l'intention de s'attaquer à la cour. Mais ce jour-là il tombait sur les Havres une pluie qui battait les vitres et éclaboussait la cheminée. Calcifer en sifflait de contrariété. Il pleuvait à verse dans la cour donnant sur le port quand Sophie ouvrit la porte. Son tablier sur la tête, elle commença à fouiller le bric-à-brac ; avant d'être trop mouillée, elle dénicha un seau de blanc de chaux et un large pinceau. Elle les rapporta à la maison et entreprit de blanchir les

murs. Un antique escabeau trouvé dans le placard lui permit de repeindre aussi le plafond entre les poutres. Il plut pendant deux jours sans discontinuer aux Havres. Mais quand, le troisième jour, Hurle ouvrit la porte du côté de la marque verte, le soleil brillait sur les collines ; l'ombre de gros nuages courait sur la bruyère, plus vite que le château lui-même. Sophie passait à la chaux son cagibi, les escaliers, le palier et la chambre de Michael.

– Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda Hurle en rentrant. On dirait qu'il fait plus clair.

– C'est Sophie, répondit Michael d'une voix lugubre.

– J'aurais dû m'en douter, grogna Hurle qui disparut dans la salle de bains.

– Il a remarqué ! chuchota Michael à Calcifer. La fille va enfin devoir céder !

Le lendemain, il pleuvait toujours sur le port.

Sophie noua son fichu, retroussa ses manches et ceignit son tablier. Elle empoigna balai, seau et savon et, sitôt Hurle parti, se dirigea tel un vieil ange vengeur vers la chambre du magicien.

Si elle avait tant tardé à le faire, c'était par crainte de ce qu'elle allait trouver. Elle n'avait pas même osé jeter un petit coup d'œil dans cette pièce. C'était ridicule, songea-t-elle en claudiquant dans les escaliers. Elle y voyait clair à présent : dans ce château, c'était Calcifer qui se chargeait des grands effets magiques et Michael du travail alimentaire, pendant que Hurle allait à la chasse aux filles. Il les exploitait tous les deux, exactement comme Fanny l'avait exploitée. Sophie n'avait jamais trouvé le magicien particulièrement effrayant. Pour l'heure, il ne lui inspirait plus que du mépris.

Elle arriva sur le palier et, ô surprise, trouva Hurle sur le seuil de sa chambre. Négligemment appuyé au chambranle d'une main, il bloquait entièrement le passage.

– Non, non, pas question, dit-il aimablement. Je préfère qu'elle reste sale, merci.

Sophie en demeura bouche bée de stupeur.

– Par où êtes-vous revenu ? Je vous ai vu sortir !

– C'était ce que je voulais. Vous vous êtes déchaînée avec Calcifer et ce pauvre Michael. Il tombait sous le sens que ce serait mon tour aujourd'hui. Et, contrairement à ce que Calcifer a pu vous dire, je suis un vrai sorcier, figurez-vous. Vous n'aviez pas imaginé que je pouvais recourir à la magie ?

Voilà qui ruinait toutes les hypothèses de Sophie. Pourtant elle aurait préféré mourir plutôt que de l'admettre.

– Tout le monde sait que vous êtes un sorcier, jeune homme, dit-elle d'un ton sévère. Mais cela n'empêche pas votre château d'être l'endroit le plus sale que je connaisse au monde.

Elle inspecta la chambre par-dessus la longue manche bleue et argent de Hurle. Le tapis était jonché de débris, comme un nid d'oiseau. Elle aperçut des murs écaillés, une étagère surchargée de livres dont certains paraissaient très louches. Pas de cœurs grignotés empilés quelque part ; ils étaient sans doute cachés derrière l'énorme lit à colonnes ou en dessous. Les rideaux de ce lit, gris de poussière, empêchaient de voir sur quoi donnait la chambre.

Hurle agita sa manche sous le nez de Sophie.

– Hé, vous ! Assez fureté comme ça !

– Je ne furète pas ! protesta Sophie. Mais cette chambre, c'est... c'est...

– Oh ! si, vous furetez, s'emporta Hurle. Vous êtes une vieille bonne femme terriblement fureteuse, horriblement tyrannique et effroyablement propre ! Contrôlez-vous, au lieu de nous persécuter tous.

– Mais c'est une porcherie ici ! s'écria Sophie. Et je ne peux pas m'empêcher d'être ce que je suis !

– Bien sûr que si. Et moi, j'aime ma chambre comme elle est. Vous devez admettre que j'ai le droit de vivre dans une porcherie si j'en ai envie. Maintenant, descendez et trouvez autre chose à faire, de grâce. Je déteste les querelles.

Sophie ne pouvait que rebrousser chemin en boitillant, accompagnée du cliquetis de son seau. Elle était un peu perturbée, et très surprise qu'il ne l'ait pas jetée dehors à la minute. Mais, comme ce n'était pas le cas, elle réfléchit à ce qu'il convenait de faire tout de suite. Elle ouvrit la porte voisine de l'escalier, découvrit que la pluie avait presque cessé et sortit dans la cour, toute contente. Puis elle amorça une remise en ordre radicale des montagnes d'immondices encore ruisselantes.

Il y eut un bruit métallique et Hurle réapparut, trébuchant sur une grande plaque rouillée que Sophie s'apprêtait à déplacer.

– Non, ici non plus, dit-il. Vous êtes une terreur, décidément ! Ne touchez pas à cette cour. Je sais exactement où se trouve chaque chose. Si vous mettez le nez là-dedans, je serai incapable de retrouver ce dont j'ai besoin pour mes sortilèges de transport.

C'est qu'il y avait probablement dans un coin un paquet d'âmes ou une boîte de cœurs mastiqués, traduisit Sophie. Elle se sentit comme pieds et poings liés.

– Mais enfin, c'est justement pour faire le ménage que je suis ici ! tonna-t-elle.

– Alors il faudra que vous trouviez un nouveau sens à votre existence, reparti Hurle.

L'espace d'un instant, il parut sur le point de perdre son calme, lui aussi. Ses étranges yeux pâles décochèrent à Sophie un regard furieux.

Mais il se maîtrisa pour dire tranquillement :

– Allons, rentrez à la maison en vitesse, vieille chouette déchaînée, et trouvez un autre jeu avant que je ne me mette en colère. Je déteste me mettre en colère.

Sophie croisa ses bras maigres. Elle n'aimait pas du tout le regard glacial de ces yeux transparents.

– Naturellement, vous détestez vous mettre en colère ! rétorqua-t-elle. Vous détestez tout ce qui vous dérange, non ? Vous êtes le champion de la dérobage, voilà ce que vous êtes ! Vous vous défilez devant tout ce que vous n'aimez pas !

Hurle grimaça un sourire contraint.

– Bon, ça suffit, dit-il. Comme ça chacun sera sans illusions sur les défauts de l'autre. Maintenant rentrez à la maison tout de suite. Allez ouste !

Il marcha sur Sophie pour la faire reculer vers la porte. Dans son mouvement, sa longue manche se prit au bord de la plaque métallique et le brocart se déchira.

– Damnation ! s'exclama-t-il en saisissant la pointe du tissu à moitié arrachée. Regardez ce que vous me faites faire !

– Je peux le réparer, dit Sophie.

Hurle lui décocha un autre regard glacial.

– Ah, vous recommencez ! Vous devez adorer la servitude !

Il fit délicatement passer le tissu déchiré entre les doigts de sa main droite. La soie bleue et argent en sortit intacte.

– Voilà ! s'écria-t-il. C'est compris ?

Sophie rentra sans plus insister. Évidemment, les magiciens ne travaillaient pas comme tout le monde. Hurle était un vrai sorcier avec qui il fallait compter, il venait de le lui démontrer.

– Pourquoi ne m'a-t-il pas renvoyée ? demanda-t-elle, un peu à elle-même et un peu à Michael.

– Je n'en reviens pas, dit Michael. Je pense qu'il s'aligne sur Calcifer. Presque tous ceux qui viennent ici ne remarquent pas Calcifer, ou alors ils en ont une peur bleue.

6. Où Hurle exprime ses sentiments au moyen de la vase verte

Le magicien ne sortit pas ce jour-là, ni les jours suivants. Sophie évitait de croiser son chemin. Elle réfléchissait, paisiblement installée dans le fauteuil au coin du feu. Elle se rendit compte qu'elle avait passé sa mauvaise humeur sur le château alors que sa fureur visait la sorcière du Désert, mais Hurle ne l'avait pas volé. Qu'elle fût ici sous des prétextes fallacieux la troublait également. Hurle prêtait-il vraiment à Calcifer de la sympathie pour elle, quand le démon n'avait fait que saisir l'occasion intéressée de conclure un marché ? Sophie pensait au contraire qu'elle avait déçu Calcifer.

Cette disposition à la contemplation ne dura pas. Sophie découvrit une pile de vêtements appartenant à Michael, qui avaient besoin de raccommodage. Elle sortit du fil, son dé, ses ciseaux de sa poche à couture et se mit à l'ouvrage. Le soir, elle était assez gaie pour reprendre avec Calcifer le petit refrain niais qui parlait de casseroles.

– Satisfaite de votre travail ? railla Hurle.

– Il m'en faudrait davantage.

– Mon vieil habit demande à être réparé, si vous tenez absolument à vous occuper.

Cela semblait signifier que Hurle n'était plus fâché. Sophie en fut soulagée. Elle avait failli avoir peur de lui le matin.

Hurle n'avait pas encore capturé la fille qu'il poursuivait, manifestement. Sophie entendit un échange à ce sujet entre son apprenti et lui, Michael posant des questions à peine voilées, Hurle les éludant adroitement chaque fois.

– C'est le roi de la dérobage, chuchota-t-elle aux chaussettes de Michael qu'elle reprisait. Il ne peut pas affronter sa propre cruauté.

Sophie remarqua que Hurle s'affairait sans répit pour tromper son mécontentement. En cela, elle le comprenait fort bien. Assis à l'établi, il travaillait à l'élaboration de sortilèges, plus vite et plus intensément que Michael. Il avait une main experte, mais brouillonne. À voir l'expression de Michael, il s'agissait de sorts peu usités, difficiles à réaliser. Hurle abandonnait couramment une tâche pour monter quatre à quatre dans sa chambre chercher quelque ingrédient secret et sinistre, sans nul doute. Puis il fonçait brusquement dans la cour se livrer à quelque bricolage pour les besoins d'un autre enchantement. Sophie entrebâilla la porte pour l'observer. Elle fut ébahie de voir l'élégant magicien à genoux dans la boue, ses longues manches nouées derrière le cou pour les préserver tandis qu'il faisait entrer avec

précaution un enchevêtrement de métal graisseux dans une structure spéciale.

Ce sort-là était destiné au roi. Un autre messenger habillé comme un prince et parfumé avait apporté une lettre et débité un interminable discours pour demander si Hurle pouvait consacrer au souverain un peu de son précieux temps, sans doute fort occupé par ailleurs. Il s'agissait d'appliquer son ingénieux esprit à résoudre un petit problème que rencontrait Sa Majesté – à savoir le transport des lourds chariots de l'armée en terrain accidenté et marécageux. Hurle avait répondu par un développement prolix, d'une politesse exquise, et refusé. Le messenger avait alors repris la parole pendant une autre demi-heure, au terme de laquelle le magicien et lui avaient échangé un profond salut ; et Hurle avait accepté d'élaborer le sortilège.

– Cela ne me dit rien de bon, confia Hurle à son apprenti une fois le messenger parti. Que devait chercher Suliman quand il s'est perdu dans le Désert ? Le roi semble croire que je vais terminer la recherche à sa place.

– Il n'était pas aussi inventif que vous, à ce qu'on raconte, dit Michael.

– Je suis trop patient et trop poli, conclut Hurle sur un ton mélancolique. J'aurais dû demander une somme beaucoup plus forte.

Hurle se montrait tout aussi patient et poli envers ses clients des Havres ; l'ennui, comme le souligna Michael avec inquiétude, c'est qu'il ne leur demandait pas assez d'argent. Il pouvait écouter pendant toute une heure une femme de marin lui expliquer pourquoi elle ne pouvait pas lui verser un sou pour l'instant, puis promettre à un capitaine un sortilège contre le vent pour presque rien. Hurle éluda la discussion en donnant à son apprenti une leçon de magie.

Tout en recousant les boutons des chemises de Michael, Sophie prêtait l'oreille aux propos du magicien.

– Je sais que je suis brouillon, disait-il, mais il n'est pas indispensable que tu m'imites. Pour commencer, lis attentivement la formule jusqu'au bout. Elle explique bien des choses : si elle se suffit à elle-même ou s'il faut la déchiffrer, si c'est une simple incantation ou un mélange d'action et de discours. Quand tu as éclairci tout cela, tu recommences à l'éplucher pour différencier ce qui est significatif de ce qui est là pour entretenir le mystère. Tu abordes des sorts plus puissants à présent. Tu découvriras qu'ils comportent tous une erreur voulue ou une énigme, pour empêcher les accidents. Tu dois savoir les repérer. Tiens, prenons celui-ci par exemple...

En écoutant les réponses hésitantes de Michael et en regardant le magicien gribouiller des remarques sur un papier à l'aide d'une étrange plume d'oie qui ne s'usait pas, Sophie s'aperçut qu'elle pouvait apprendre bien des choses, elle aussi. Une idée lui vint à l'esprit : si

Martha avait été capable de trouver chez Mme Bonnafé le charme qui lui avait permis d'échanger sa personne avec celle de Lettie, pourquoi est-ce que elle n'y arriverait pas ici ? Avec un peu de chance, elle n'aurait plus besoin des services de Calcifer.

Quand Hurle fut certain que Michael ne pensait plus du tout aux sommes trop faibles qu'il demandait aux gens des Havres, il l'emmena dans la cour réaliser le sortilège du roi. Sophie boitilla jusqu'à l'établi. La formule était assez claire, mais elle ne réussit pas à déchiffrer les gribouillis de Hurle. Elle en prit le crâne à témoin.

– Je n'ai jamais vu une écriture pareille ! Il se sert d'une plume ou d'un tisonnier ? grommela-t-elle.

Elle étudia avidement le moindre bout de papier traînant sur l'établi, examina les liquides et les poudres de tous les flacons.

– Bon, d'accord, concéda-t-elle au crâne, je furète. Et j'y trouve mon compte. Je sais maintenant comment soigner la peste aviaire et calmer la coqueluche, faire lever le vent et enlever les poils de la figure. Si c'était tout ce qu'avait découvert Martha chez Mme Bonnafé, elle y serait toujours.

En revenant de la cour, Hurle examina chacun des objets que Sophie avait déplacés, du moins en eut-elle l'impression. Mais c'était peut-être par pure nervosité. Ensuite, il sembla pris d'une grande indécision. Sophie l'entendit aller et venir pendant la nuit. Le lendemain matin, il ne resta qu'une heure dans la salle de bains. Michael revêtit son bel habit de velours prune pour se rendre au palais du roi, et ils enveloppèrent tous les deux le sortilège dans du papier doré. Il était volumineux mais semblait étonnamment léger pour sa taille. Michael pouvait le porter seul sans effort, en le tenant à deux bras. Tout le temps que durèrent les préparatifs, Hurle parut avoir le plus grand mal à se contenir. Il ouvrit la porte à son apprenti, repère rouge tourné vers le bas. L'avenue bordée de belles maisons à fresques apparut.

– Ils attendent la chose, dit le magicien. Tu ne devras patienter qu'une partie de la matinée. Explique-leur qu'un enfant pourrait le manier, montre-leur comment faire. À ton retour, j'aurai un sortilège de pouvoir pour toi, qui te fera progresser dans ton travail. À tout à l'heure.

Il ferma la porte et se remit à errer sans but dans la salle.

– J'ai les pieds qui me démangent, s'écria-t-il brusquement. Je vais marcher dans les collines. Dites à Michael que le sort que je lui ai promis est sur la table. Et voici de quoi vous occuper.

Un habit gris brodé d'écarlate, aussi fastueux que le bleu et argent, tomba de nulle part sur les genoux de Sophie. Hurle prit sa guitare dans son coin habituel, plaça la marque verte du bouton de porte en bas et sortit à toute allure dans la bruyère au-dessus de Halle-Neuve.

– Ses pieds le démangent ! gronda Calcifer.

Les Havres étaient dans le brouillard. Recroquevillé parmi ses bûches, malheureux, Calcifer essayait d'éviter les gouttes qui tombaient dans la cheminée.

– Et moi, grogna-t-il, comment puis-je me sentir dans ce foyer humide où je suis prisonnier, d'après lui ?

– C'est une bonne raison de me donner un indice sur la manière de rompre ton contrat ! dit Sophie en secouant l'habit gris et rouge. Bonté divine, tu es un bien bel habit, toi, même un peu usé ! Tu es fait pour envoûter les filles, pas vrai ?

– Mais je t'ai donné un indice ! siffla Calcifer.

– Alors il va falloir recommencer. Je ne l'ai pas saisi, dit Sophie en se dirigeant vers la porte.

– Si je te donne un indice en te disant que c'en est un, ce sera une information, et ça, je n'ai pas le droit d'en communiquer. Où vas-tu ?

– Essayer quelque chose que je n'osais pas faire tant qu'ils n'étaient pas partis tous les deux, répondit Sophie.

Elle manœuvra la manette carrée de façon à pointer le repère noir vers le bas. Puis elle ouvrit la porte.

Dehors, il n'y avait rien. Le vide. Ni noir, ni gris, ni blanc, un vide impalpable, sans consistance ni transparence, sans odeur, où rien ne bougeait. Sophie avança prudemment un doigt. Aucune sensation de chaleur ni de froid. Aucune sensation du tout. Le néant absolu.

– Qu'est-ce que c'est, Calcifer ? questionna-t-elle.

Calcifer était tout aussi captivé que Sophie. Il avançait résolument sa face bleue hors du foyer pour mieux voir la porte, et avait oublié le brouillard.

– Je ne sais pas ce que c'est, chuchota-t-il. J'assure simplement l'entretien, moi. C'est du côté du château qu'on ne peut pas contourner, c'est tout ce que je sais. On dirait que c'est très loin.

– Oh ! oui, plus loin que la lune ! dit Sophie.

Elle referma la porte, plaça le repère vert en bas. Puis, après une seconde d'hésitation, elle prit de sa démarche boitillante la direction de l'escalier.

– Il l'a fermée à clef, indiqua Calcifer. Il m'a chargé de te le dire si tu essayais encore de fureter.

– Ah. Qu'est-ce qu'il a donc là-haut ?

– Aucune idée, dit Calcifer. Je ne sais rien de l'étage. Et tu ne peux pas savoir à quel point c'est frustrant ! De plus, je n'ai qu'une vue très limitée de l'extérieur du château. J'y vois juste assez pour distinguer la direction que je prends.

Sophie, qui partageait sa frustration, reprit sa place dans le fauteuil et entama la restauration de l'habit gris et écarlate. Michael ne tarda pas à rentrer.

– Le roi m’a reçu tout de suite, annonça-t-il. Il m’a... (Ses yeux se posèrent sur le recoin où se trouvait habituellement la guitare.) Oh non ! gémit-il. Encore cette fille ! Je croyais qu’elle avait succombé et que tout était fini depuis plusieurs jours. Qu’est-ce qui la retient ?

– Tu n’as rien compris, persifla Calcifer. Hurle l’insensible a trouvé la dame plutôt coriace. Il a décidé de ne pas se manifester pendant quelques jours, pour voir si cela l’attendrait. C’est tout.

– Quelle barbe ! s’écria Michael. Ça signifie qu’on va bientôt avoir des ennuis. Et moi qui espérais qu’il était devenu presque raisonnable !

Sophie rabattit violemment le costume sur ses genoux.

– Vraiment ! s’indigna-t-elle, ulcérée. Comment pouvez-vous parler ainsi tous les deux d’une chose aussi cruelle ! Calcifer, encore, je suppose qu’on ne peut pas le lui reprocher, puisqu’il est un démon maléfique. Mais toi, Michael... !

– Je ne pense pas être maléfique, se récria Calcifer.

– Et moi, ça ne me laisse pas indifférent, si c’est ce que vous croyez ! s’émut Michael. Vous n’imaginez pas les ennuis qu’on a chaque fois que Hurle tombe amoureux ! On a eu des procès, des soupirants évincés hérissés d’épées, des mères avec leurs rouleaux à pâtisserie, des pères et des oncles armés de gourdins. Et des tantes. Les tantes, c’est effroyable. Elles attaquent à coups d’épingles à chapeaux. Mais le pire, c’est quand la jeune fille en question découvre l’endroit où vit Hurle et se présente à la porte en pleurant comme une fontaine. Hurle s’enfuit par la porte de derrière et il ne nous reste plus qu’à nous arranger avec la malheureuse, Calcifer et moi.

– Je hais les femmes malheureuses, dit Calcifer, à cause des torrents de larmes qu’elles déversent sur moi. Je les préfère en colère.

– Voyons, essayons d’y voir plus clair, proposa Sophie qui serrait les poings d’indignation dans le satin rouge. Que fait exactement Hurle à ces pauvres filles ? Je me suis laissé dire qu’il leur confisquait l’âme et leur dévorait le cœur.

Michael eut un rire gêné.

– C’est que vous venez sans doute de Halle-Neuve. Hurle m’y a envoyé pour salir son nom quand nous y avons établi le château. J’ai... hum ! J’ai répandu ce genre de bruit. C’est ce que racontent les tantes d’habitude. En un certain sens, c’est la vérité.

– Hurle est très volage, glissa Calcifer. Il est captivé jusqu’au moment où la fille tombe amoureuse de lui. Ensuite, il ne veut plus y penser.

– Mais il ne tient pas en place tant qu’elle n’a pas succombé à son charme, dit Michael avec véhémence. Jusque-là, il n’a plus deux sous de bon sens. J’attends toujours impatiemment le moment où la fille tombe amoureuse de lui, parce qu’alors les choses s’arrangent.

– À moins qu’elles ne le poursuivent, fit remarquer Calcifer.

– Et il n’a jamais eu l’idée de les courtiser sous un faux nom ? s’étonna Sophie d’un ton supérieur, destiné à masquer qu’elle n’était pas fière de sa propre niaiserie.

– Oh ! si, naturellement, reprit Michael. Il adore se donner de faux noms et se faire passer pour quelqu’un d’autre. Et pas seulement quand il courtise les filles. Vous ne l’avez pas remarqué ? Il est le sorcier Berlu aux Havres, l’enchanteur Pendragon à Magnecour et l’horrible Hurle au château.

Sophie n’avait pas remarqué, et elle se sentit encore plus niaise, ce qui la mit en colère.

– Quoi qu’il en soit, je continue à penser qu’il est cruel et sans cœur de passer son temps à rendre les filles malheureuses, trancha-t-elle. C’est méchant et ça ne sert à rien.

– Il est comme ça, dit Calcifer.

Michael tira un trépied devant le feu. Il s’assit près de Sophie qui cousait pour lui raconter les conquêtes de Hurle et les problèmes qui s’ensuivaient. Sophie faisait des commentaires entre ses dents pour le bel habit brodé. Elle continuait à se sentir très sotte.

– Alors comme ça tu dévores les cœurs, bel habit ? Pourquoi est-ce que les tantes présentent les choses de façon si bizarre quand elles parlent de leurs nièces ? Peut-être parce que tu leur plais à elles aussi, mon bel habit ? Que dirais-tu d’avoir une harpie de tante à tes trousses, hein ?

En écoutant le récit que fit Michael de leurs démêlés avec l’une de ces tantes, Sophie comprit que les rumeurs concernant Hurle avaient circulé à Halle-Neuve exactement dans les mêmes termes. Une fille comme Lettie, douée d’un fort caractère, aurait très bien pu s’enticher de Hurle, pour son malheur.

Michael suggéra qu’il était l’heure de déjeuner, Calcifer se lamenta comme d’habitude et Hurle rentra en coup de vent, plus mécontent que jamais.

– Voulez-vous manger quelque chose ? demanda Sophie.

– Non, dit Hurle. Calcifer, de l’eau chaude dans la salle de bains. (Il s’attarda un instant sur le seuil de la pièce, l’air morose.) Sophie, vous n’auriez pas mis de l’ordre sur l’étagère de la salle de bains, par hasard ?

Sophie se sentit au comble de la sottise, mais rien au monde ne lui aurait fait admettre qu’elle avait exploré cet amas de fioles et de sachets à la recherche de morceaux de jeunes filles.

– Je n’ai touché à rien, mentit-elle sur un ton vertueux en allant chercher la poêle à frire.

– J’espère que c’est vrai, dit Michael avec inquiétude comme la porte de la salle de bains claquait.

Tandis que Sophie se lançait dans la préparation du repas, de grands bruits d'ablutions leur parvinrent de la salle de bains.

– Il utilise énormément d'eau chaude, grogna Calcifer de dessous la casserole. Je crois qu'il se teint les cheveux. Avec son physique banal et ses cheveux d'un blond terne, il est d'une futilité incroyable. J'espère que tu n'as pas touché aux sorts pour les cheveux.

– Oh ! ça suffit, aboya Sophie. J'ai tout remis exactement comme je l'avais trouvé !

Elle était si énervée qu'elle renversa la poêlée d'œufs au bacon sur Calcifer.

Calcifer, bien entendu, les dévora avec enthousiasme, dans une grande flambée de gloutonnerie. Sophie profita des flammes pour en faire frire d'autres, qu'elle partagea avec Michael. Ils étaient occupés à débarrasser la table, Calcifer léchant de sa langue bleue ses lèvres violettes, quand la porte de la salle de bains s'ouvrit brutalement. Hurla en jaillit comme un diable d'une boîte, gémissant de désespoir.

– Regardez ! rugit-il. Regardez-moi ça ! Qu'est-ce qu'elle a fabriqué avec mes sortilèges, cet ouragan de bonne femme ?

Sophie et Michael sursautèrent. Hurla avait les cheveux mouillés ; à part cela, ni l'un ni l'autre ne lui trouvèrent rien de changé.

– Si c'est de moi que vous parlez... commença Sophie.

– Oui ! C'est de vous que je parle ! Regardez ! brailla Hurla.

Il s'assit d'une masse sur le trépied, fourragea dans sa chevelure à pleines mains.

– Regardez, morbleu, ouvrez les yeux ! C'est une catastrophe ! On dirait une poêlée d'œufs au bacon !

Michael et Sophie se penchèrent nerveusement sur la crinière de Hurla. Elle semblait aussi blonde que d'habitude, de la pointe aux racines. La seule différence, peut-être, était un très léger reflet roux. Sophie le trouva tout à fait plaisant. Il lui rappelait un peu la teinte naturelle de sa propre chevelure, en temps normal.

– Je trouve que c'est très joli, dit-elle.

– Joli ! rugit Hurla. C'est votre faute, vous l'avez fait exprès ! Vous ne pouviez pas rester tranquille, il fallait que vous me gâchiez la vie, à moi aussi ! Regardez mes cheveux, ils sont poil de carotte ! Je vais devoir me cacher jusqu'à ce qu'ils aient entièrement repoussé !

Il ouvrit les bras, d'un geste théâtral.

– Désespoir ! hurla-t-il. Horreur ! Agonie !

La salle commune s'assombrit. Aux quatre coins de la pièce se déployèrent de lourdes formes nébuleuses qui évoquaient des silhouettes humaines. Elles avancèrent sur Sophie et Michael avec des cris affreux, des plaintes aiguës qui s'enflaient jusqu'au brame désespéré puis culminaient en un paroxysme de douleur et d'épouvante. Sophie pressa ses mains sur ses oreilles pour ne plus les

entendre. En vain : les hurlements montaient encore, plus horribles d'instant en instant. Calcifer se réfugia précipitamment au fond du foyer et plongeait la tête sous une bûche. Michael empoigna Sophie par le coude et la tira vers la porte. Il tourna en hâte le bouton du côté bleu, ouvrit le battant d'un coup de pied et l'entraîna dans la rue des Havres, aussi vite qu'il le put.

Au-dehors, le tumulte était presque aussi affreux. Des portes s'ouvraient tout le long de la rue, des gens sortaient en courant, les mains sur les oreilles.

– Est-ce qu'il faut le laisser seul dans cet état ? chevrota Sophie.

– Oui, lâcha Michael. S'il pense que c'est votre faute, oui, absolument.

Ils traversèrent le village à toute vitesse, poursuivis par les cris perçants. Une foule les accompagnait. Malgré la bruine pénétrante qui avait remplacé le brouillard, tout le monde gagnait le port ou le littoral. Les clameurs y paraissaient plus supportables, parce que l'immensité grise de la mer les absorbait quelque peu. Par petits groupes mouillés, tous regardaient l'horizon noyé de brume, les cordages des bateaux à quai, qui s'égouttaient. Les hurlements monstrueux tournèrent alors à la crise colossale de sanglots déchirants. Sophie songea qu'elle voyait la mer de près pour la première fois de sa vie. Dommage que son plaisir fut un peu gâché.

Les sanglots s'affaiblirent, faisant place à de grands soupirs pitoyables, puis ce fut le silence. Les villageois reprirent prudemment le chemin de leurs maisons. Quelques-uns s'approchèrent timidement de Sophie.

– Il n'est pas arrivé malheur chez le pauvre sorcier, madame la sorcière ?

– Il n'a pas eu de chance aujourd'hui, intervint Michael. Venez, je pense que nous pouvons risquer de rentrer.

Comme ils suivaient le quai, plusieurs marins les hélèrent anxieusement de leur bateau. Ils voulaient savoir si ce bruit était signe de tempête ou de mauvais sort.

– Non, en aucun cas ! répondit Sophie. D'ailleurs c'est fini maintenant.

Ce n'était pas tout à fait exact. La demeure du magicien s'était réduite à une petite bicoque de village très ordinaire, que Sophie n'aurait pas reconnue si Michael ne l'avait pas accompagnée. Il ouvrit avec précaution la porte basse, très modeste. Hurle était toujours assis sur le tabouret, dans une attitude de désespoir absolu. Et il était couvert des pieds à la tête d'une épaisse vase verte.

Une masse spectaculaire de vase verte, un torrent, un déluge abominable de vase verte. Une marée qui le recouvrait entièrement, engluait sa tête et ses épaules de gros grumeaux visqueux, s'entassait

sur ses genoux et ses mains, gagnait ses jambes de caillots, glissait du tabouret par lentes coulées qui avaient formé des flaques limoneuses un peu partout sur le sol. Certaines rigoles avaient rampé jusque dans la cheminée. L'odeur était infecte.

Calcifer était réduit à deux flammèches qui vacillaient désespérément.

– Au secours, je suffoque ! s'écria-t-il, la voix rauque. Cette saleté va m'étouffer !

Sophie releva sa jupe et marcha furieusement sur Hurle, prenant toutefois soin de rester à distance respectueuse.

– Arrêtez ! ordonna-t-elle. Arrêtez tout de suite ! Vous vous conduisez comme un vrai bébé !

Hurle n'esquissa pas un geste, ne prononça pas une syllabe. Ses yeux grands ouverts restaient fixes dans un masque tragique.

– Qu'est-ce qu'on va faire ? s'affola Michael près de la porte. Il est mort ?

« Michael est un garçon charmant, se dit Sophie, mais peu efficace dans l'urgence. »

– Non, bien sûr qu'il n'est pas mort ! dit-elle. Et s'il n'y avait pas Calcifer, il pourrait bien continuer à faire l'anguille dans sa vase toute la journée, ce n'est pas mon problème ! Ouvre la porte de la salle de bains.

Pendant que Michael naviguait entre les mares jusqu'à la salle de bains, Sophie jeta son tablier dans la cheminée pour arrêter les coulées de vase. Elle s'empara de la pelle, ramassa de la cendre et la déchargea sur les flaques les plus épaisses. De violents jets de vapeur fusèrent en sifflant, et la pièce s'emplit d'une fumée très malodorante.

Sophie retroussa ses manches, s'arc-bouta solidement contre les genoux englués du magicien et se mit en devoir de le pousser vers la salle de bains, tabouret compris. Ses pieds dérapaient dans la vase, dont la viscosité permettait cependant au tabouret de glisser plus aisément. Michael vint à la rescousse en tirant sur les manches poissées de limon. Ensemble, ils le remorquèrent jusqu'à la salle de bains. Et comme Hurle refusait toujours de bouger, ils le firent entrer de force dans la cabine de douche.

– De l'eau chaude, Calcifer ! ordonna Sophie, pantelante. Bien chaude !

Il leur fallut une heure pour débarrasser Hurle de la vase. Ensuite Michael mit encore une heure à le convaincre d'abandonner le tabouret et de mettre des vêtements secs. Par chance, l'habit gris et écarlate que Sophie venait de reprendre était resté accroché au dossier d'une chaise, à l'abri de la vase. L'autre costume, bleu et argent, semblait très mal en point. Sur le conseil de Sophie, Michael le mit à tremper dans la baignoire. Pendant qu'il parlementait avec le

magicien, elle alla tourner la manette du côté vert ; et, grommelant et maugréant tant et plus, elle évacua toute la vase vers la lande, à grand renfort d'eau chaude. Le château laissait une trace sur la bruyère derrière lui, à la façon des escargots, mais c'était une bonne manière de se débarrasser de cette boue verdâtre.

Il y avait quelque avantage à vivre dans un château vagabond, songeait Sophie en lavant le sol. Elle se demanda si le vacarme s'entendait aussi hors du château. Auquel cas elle plaignait les habitants de Halle-Neuve autant que ceux des Havres.

Ce gros travail l'avait fatiguée et mise de mauvaise humeur. À n'en pas douter, la vase verte était pour Hurle une façon de se venger d'elle, et cela ne la disposait pas à la compréhension. Michael réussit enfin à extraire le magicien de la salle de bains, vêtu de gris et d'écarlate. Il l'amena près du feu et l'assit maternellement dans le fauteuil.

– Quelle stupidité ! cracha Calcifer. Tu voulais te débarrasser de la meilleure source de ta magie, ou quoi ?

Hurle l'ignora complètement. Il resta sans réaction, frissonnant, la mine tragique.

– Pas moyen de lui faire dire un seul mot chuchota Michael, l'air très malheureux.

– Ce n'est qu'une crise de rage, dit Sophie.

Martha et Lettie étaient sujettes à de telles crises, elles aussi. Elle savait donc comment les prendre. Au demeurant, il était tout à fait risqué d'administrer la fessée à un sorcier devenu hystérique à cause de ses cheveux. Et puis Sophie avait observé par expérience que la cause réelle de ces crises était rarement leur cause apparente. Elles s'appliquaient généralement à autre chose.

Elle déplaça Calcifer de façon à pouvoir poser une casserole de lait en équilibre sur les bûches. Quand il fut chaud, elle en mit un bol entre les mains de Hurle.

– Buvez, dit-elle. Dites, c'est à quel propos, toute cette histoire ? À cause de cette jeune personne que vous vous êtes retenu d'aller voir ?

Hurle se mit à boire à petites gorgées mélancoliques.

– Oui, dit-il. Je l'ai laissée tranquille pour voir si j'allais lui manquer, et en fait, non. Elle ne sait pas, elle s'interroge, même en me revoyant. Et voilà qu'elle me dit qu'il y a un autre garçon.

Il semblait souffrir tellement que Sophie se sentit triste pour lui. Maintenant que ses cheveux étaient secs, elle nota non sans mauvaise conscience leur indéniable nuance rosée.

– C'est la plus belle fille que j'aie jamais vue dans les parages, poursuivit Hurle d'un ton lugubre. Je l'aime comme un fou, mais elle fait fi de mon attachement. Elle soupire pour un autre. Comment peut-elle en aimer un autre alors que je lui ai fait une cour si empressée ?

D'habitude, les filles laissent tomber les autres garçons dès que j'apparais.

La compassion de Sophie fondit notablement. Si Hurle pouvait se couvrir de vase verte aussi facilement, se dit-elle, il pouvait tout aussi facilement modifier la teinte de ses cheveux.

– Faites boire à la fille une potion d'amour et finissez-en avec elle !

– Oh ! non, ce ne serait pas de jeu. Ça gâcherait tout le plaisir.

La compassion de Sophie faiblit encore. Un jeu ! Il appelait cela un jeu !

– Et vous n'avez pas une pensée pour cette pauvre fille ? questionna-t-elle sèchement.

Hurle vida le bol de lait, qu'il contempla d'un air sentimental.

– Je n'arrête pas de penser à elle, confia-t-il. Elle est tellement ravissante, cette Lettie Chapelier !

Sous le choc, Sophie oublia toute compassion. Une profonde anxiété l'envahit. « Oh, Martha ! pensa-t-elle, tu n'as pas perdu de temps ! De qui donc parlais-tu, l'autre jour ? »

7. Où un épouvantail empêche Sophie de quitter le château

Si Sophie ne se mit pas en route pour Halle-Neuve le soir même, ce fut uniquement en raison d'un méchant accès de douleurs. Le temps humide des Havres n'avait rien valu de bon à ses articulations. Sur sa paillasse, endolorie, elle passa la nuit à se ronger d'anxiété pour Martha. Tout n'allait peut-être pas si mal, se raisonnait-elle. Il fallait seulement avertir Martha que le soupirant qu'elle n'était pas sûre d'aimer n'était autre que le magicien Hurle. Cela suffirait à faire fuir Martha. Elle lui dirait aussi que la meilleure façon de décourager Hurle était de lui annoncer qu'elle l'aimait puis, éventuellement, de le menacer par tantes interposées.

Le lendemain matin, les jointures de Sophie craquaient encore.

– Qu'elle soit maudite, cette sorcière du Désert ! marmonna-t-elle à son bâton comme elle s'apprêtait à partir.

Elle entendait Hurle chanter dans la salle de bains comme s'il n'avait jamais eu de crise de rage de sa vie. Elle s'avança vers la porte sur la pointe des pieds, aussi vite que le lui permettaient ses jambes.

Bien entendu, Hurle émergea de la salle de bains avant qu'elle ait eu le temps de gagner la porte. Sophie lui lança un regard peu amène. Sémillant, impeccable, il sentait bon la fleur de pommier. Un rayon de soleil tombé de la fenêtre fit étinceler son habit gris et écarlate, nimbant sa chevelure d'un halo rosé.

– Je trouve que cette couleur convient bien à mes cheveux, finalement, dit-il.

– Tiens ! Vraiment ? grogna Sophie.

– Elle s'accorde avec ce costume, expliqua Hurle. Vous avez le sens de la couture, vous, pas vrai ? Vous lui avez donné encore plus de chic qu'avant.

– Peuh ! maugréa Sophie.

Hurle s'arrêta, la main sur la poignée de la porte.

– Vos douleurs vous tracassent ? demanda-t-il. Ou alors quelque chose vous a contrariée peut-être ?

– Contrariée ? dit Sophie. Pourquoi serais-je contrariée ? Parce que quelqu'un a noyé le château de vase pourrie, rendu tout le monde sourd aux Havres, réduit Calcifer à un tas de cendres et brisé quelques centaines de cœurs ? Pourquoi tout ça devrait-il me contrarier, je vous le demande ?

Hurle se mit à rire.

– Je vous fais mes excuses, dit-il en tournant le bouton vers le

repère rouge. Le roi veut me voir aujourd'hui. Je vais sans doute faire le pied de grue au palais jusqu'à ce soir, mais à mon retour je ferai quelque chose pour vos rhumatismes. N'oubliez pas de dire à Michael que j'ai laissé ce sort pour lui sur l'établi.

Il décocha à Sophie son plus brillant sourire et sortit dans l'avenue de Magnecour.

– Si vous croyez m'amadouer comme ça ! ronchonna Sophie comme la porte se fermait.

Mais le sourire l'avait attendrie, malgré tout.

– S'il me fait cet effet-là, à moi, marmonna-t-elle, pas étonnant que cette pauvre Martha ne sache plus où elle en est !

– Pense à me donner une autre bûche avant de partir, lui rappela Calcifer.

Sophie alla chercher la bûche, puis se dirigea vers la porte. À ce moment Michael descendit l'escalier quatre à quatre, dans une grande agitation, et courut vers la sortie, attrapant au passage sur la table ce qui restait d'une miche de pain.

– Ça ne vous dérange pas, Sophie ? J'en rapporterai une fraîche en revenant. J'ai quelque chose de très urgent à faire aujourd'hui, mais je serai de retour dans la soirée. Si le capitaine vient chercher son sortilège contre le vent, il est au bout de l'établi, c'est écrit sur le paquet.

Il tourna le repère vert en bas et sauta sur le coteau battu par les vents, le pain serré contre son cœur.

– À tout à l'heure ! cria-t-il avant de claquer la porte.

Le château poursuivit pesamment sa route.

– Zut ! pesta Sophie. Calcifer, on peut ouvrir la porte de l'extérieur quand il n'y a personne dans le château ?

– Je vous ouvrirai, à toi ou à Michael. Hurle ouvre lui-même.

Personne ne resterait donc à la porte en son absence. Sophie n'était pas sûre du tout de revenir, mais elle ne voulait pas le dire à Calcifer. Elle laissa à Michael le temps de prendre de l'avance et s'apprêta de nouveau à partir. Cette fois Calcifer l'arrêta.

– Si tu dois t'absenter longtemps, dit-il, tu pourrais laisser quelques bûches à ma portée.

– Comment, tu peux soulever une bûche ? s'étonna Sophie, intriguée en dépit de son impatience.

Pour toute réponse, Calcifer avança une flamme bleue en forme de bras, divisée à son extrémité en deux doigts verts. Un bras de longueur moyenne, qui ne paraissait pas si vigoureux.

– Tu vois ? J'arrive presque à sortir de la cheminée ! dit-il avec fierté.

Sophie empila quelques bûches juste devant la grille, de façon que Calcifer pût au moins atteindre celle du haut.

– Tu ne dois pas les brûler sans les mettre sur la grille, hein, recommanda-t-elle, et elle se dirigea derechef vers la porte.

Cette fois, on frappa au battant avant qu'elle y parvienne. Sophie se dit que ce n'était vraiment pas son jour. Ce devait être le capitaine. Elle leva la main dans l'intention de mettre le bouton au bleu.

– Non, c'est la porte du château, l'informa Calcifer. Mais je ne suis pas sûr que...

Alors c'était Michael qui revenait pour une raison ou pour une autre, pensa Sophie en ouvrant la porte.

Une face de navet la lorgna curieusement. Une odeur de moisi frappa ses narines. Un bras en haillons terminé par un bout de bâton tournoya contre le ciel bleu en essayant de la griffer. Un épouvantail. Un tas de chiffons sur des bâtons, mais vivant, et qui voulait entrer.

– Calcifer ! glapit Sophie. Fais marcher le château plus vite !

Les blocs de pierre noire qui entouraient la porte se mirent à grincer et craquer. La lande verte et brune défila soudain à toute vitesse. Le bras de bois de l'épouvantail tapa sur la porte à grands coups avant de racler la muraille du château qui prenait de la vitesse. L'autre bras tournoya avec de grands efforts pour s'accrocher à la pierre. Cet épouvantail était bien déterminé à pénétrer dans la demeure de Hurlé.

Sophie claqua la porte. Voilà qui démontre combien il est stupide pour un aîné de tenter d'aller chercher fortune ! se dit-elle. C'était là l'épouvantail qu'elle avait relevé dans la haie quand elle s'était mise en chemin. Elle se souvenait d'avoir un peu plaisanté à ses dépens. Et voici que, comme si cette plaisanterie l'avait animé d'une sorte de hargne, il l'avait suivie jusqu'ici et essayait de lui griffer la figure. Elle courut à la fenêtre voir si la chose s'efforçait toujours d'entrer dans le château.

Mais elle ne vit, naturellement, qu'un jour ensoleillé sur le port des Havres où, par-delà les toits, une douzaine de voiles se hissaient à leurs mâts, sous une nuée de mouettes tournoyant dans le ciel bleu.

– C'est l'inconvénient de se trouver en plusieurs endroits à la fois ! dit Sophie au crâne sur le banc.

Et subitement, elle découvrit le vrai désagrément d'être vieille. Son cœur fit un léger bond, puis se mit à battre à tout rompre, comme s'il voulait sortir de sa poitrine. Elle fut secouée de tremblements, ses genoux flageolèrent. Peut-être allait-elle mourir ? Elle n'eut que la force de se traîner jusqu'au fauteuil devant le feu, s'y affaissa le souffle court, la main pressée sur sa poitrine.

– Quelque chose ne va pas ? questionna Calcifer.

– C'est mon cœur, haleta Sophie. Il y a un épouvantail à la porte !

– Quel rapport entre un épouvantail et ton cœur ?

– C'est qu'il essayait d'entrer. Il m'a fait terriblement peur, et mon

cœur... Mais tu ne peux pas comprendre, jeune imbécile de démon ! Toi, tu n'as pas de cœur.

– Mais si, j'en ai un, dit Calcifer aussi fièrement qu'il avait exhibé son bras. Caché quelque part sous les braises, figure-toi. Et ne me traite pas de jeune. J'ai un million d'années de plus que toi, au bas mot ! Je peux réduire la vitesse maintenant ?

– Uniquement si l'épouvantail est parti. Il n'est plus là ?

– Je n'en sais rien, dit Calcifer. Je vois très mal ce qui se passe à l'extérieur, je te l'ai déjà expliqué.

Sophie se traîna à grand-peine jusqu'à la porte.

Elle l'entrouvrit avec mille précautions. Les vallonnements verdoyants, les coteaux violets de bruyère où affleurait la roche passaient à toute allure. Prise de vertige, elle s'agrippa au chambranle pour regarder derrière eux. L'épouvantail était à cinquante pas en arrière. Il sautait d'une touffe de bruyère à l'autre avec une sorte d'opiniâtreté menaçante, le bâton de ses bras écartelés battant au vent pour maintenir son équilibre à flanc de coteau. Elle vit que l'écart se creusait, mais qu'il suivait toujours. Elle referma la porte.

– Il est encore là, dit-elle. Il nous court après. Plus vite, Calcifer.

– Mais cela bouleverse tous mes calculs, expliqua Calcifer. J'avais l'intention de faire le tour des collines de façon à revenir là où Michael nous a quittés juste à temps pour le récupérer ce soir.

– Eh bien, va deux fois plus vite, tu feras deux fois le tour des collines. Mais laisse cette horrible chose derrière nous !

Calcifer grommela et ronchonna d'importance, mais il força l'allure. Pour la première fois, Sophie sentit réellement gronder le château depuis le fauteuil où elle restait blottie, dans l'angoisse de mourir. Elle ne voulait pas mourir tout de suite, pas avant d'avoir parlé à Martha.

Au bout d'un moment, du fait de la vitesse, tout se mit à vibrer à l'intérieur du château. Les flacons tintaient, le crâne claquait des dents sur le banc. Dans la salle de bains, Sophie entendit des objets tomber de leur étagère dans la baignoire, où trempait toujours l'habit bleu et argent de Hurlé. Elle commençait à se sentir un peu mieux. Elle se traîna une seconde fois jusqu'à la porte et regarda au-dehors, les cheveux volant au vent. Le sol de la lande filait à toute vitesse sous eux. Les collines semblaient tourner lentement à l'horizon tandis qu'ils fondaient par monts et par vaux. Le vacarme était assourdissant, des pétarades de fumée les accompagnaient par à-coups. L'épouvantail n'était plus qu'un minuscule point noir au loin. Bientôt, il disparut complètement. Elle en avertit Calcifer.

– Tant mieux, soupira-t-il, je vais pouvoir m'arrêter pour la nuit. Eh bien ! c'était un bel effort.

Le grondement mourut, les objets cessèrent de vibrer. Calcifer s'assoupit comme le font tous les feux, en s'alanguissant parmi les

bûches jusqu'à n'être plus que des braises poudrées de cendre blanche, avec un soupçon de bleu et de vert entre les charbons.

Sophie avait recouvré son entrain. Elle alla repêcher un flacon et une demi-douzaine de paquets dans l'eau vaseuse de la baignoire. Ils étaient détrempés. Pas question de les laisser dans cet état après la scène de la veille. Elle les étala sur le sol et, très prudemment, les saupoudra du produit portant la mention pouvoir séchant. Tout fut sec presque instantanément. Voilà qui était encourageant. Elle évacua l'eau du bain et essaya le pouvoir sur le costume de Hurle. Il sécha également. Il avait rétréci et gardait des taches verdâtres, mais enfin, c'était réconfortant pour Sophie de voir qu'en définitive elle pouvait remettre quelque chose d'aplomb.

Elle était si contente qu'elle s'affaira même à préparer le souper. Elle entassa autour du crâne tout ce qui encombrait la table et se mit en devoir de hacher des oignons.

– Toi au moins, tu n'as pas les yeux qui pleurent, mon vieux, dit-elle à son macabre vis-à-vis. Estime-toi heureux.

La porte s'ouvrit à la volée.

L'épouvantail ! Sophie sursauta si violemment qu'elle manqua se couper. Mais c'était Michael. Il entra en trombe, la mine extatique. Il jeta sur les oignons une miche de pain, un pâté en croûte et une boîte à rayures blanches et roses. Puis il saisit la taille frêle de Sophie et l'entraîna dans une valse autour de la pièce.

– C'est fabuleux ! C'est fabuleux ! criait-il.

Sophie sautillait tant bien que mal pour éviter les bottines de Michael.

– Doucement, doucement ! haleta-t-elle en s'appliquant à tenir le couteau de telle manière qu'il ne les blesse ni l'un ni l'autre. Qu'est-ce qui est si fabuleux ?

– Lettie m'aime ! vociféra Michael en l'emmenant d'un seul élan jusqu'à la salle de bains, puis d'un autre élan au coin du feu. Elle n'a jamais vu Hurle, c'était un malentendu !

Il la fit virevolter jusqu'au milieu de la salle.

– Tu ne veux pas me lâcher avant que ce couteau ne tue l'un de nous deux ? glapit Sophie. Et m'expliquer de quoi il s'agit ?

– Yahou ! hurla Michael qui voltigea jusqu'au fauteuil où il laissa choir Sophie hors d'haleine. Cette nuit, j'aurais tellement voulu que tu lui aies teint les cheveux en *bleu* ! Quand il a dit « Lettie Chapelier », j'ai même pensé le teindre en bleu moi-même. Tu as vu comme il parle des filles. Je savais bien qu'il laisserait tomber celle-là comme les autres, dès qu'il s'en serait fait aimer. Et, à la pensée que c'était ma Lettie, je... Bref, quand il a parlé d'un autre garçon, je me suis dit que c'était moi le garçon ! Alors, aujourd'hui, j'ai foncé à Halle-Neuve pour savoir. Et c'était bien moi ! Hurle doit courtoiser une fille du

même nom. Quant à Lettie, elle ne l'a jamais vu.

– Voyons, voyons... Une chose à la fois, dit Sophie abasourdie. Nous parlons de la Lettie Chapelier qui travaille à la pâtisserie Savarin, c'est bien ça ?

– Bien sûr que c'est ça ! jubila Michael. Je suis tombé amoureux d'elle dès son arrivée, et je ne pouvais pas en croire mes oreilles quand elle a dit qu'elle m'aimait, moi. Elle a des centaines d'admirateurs. Je n'aurais pas été surpris que Hurle en fasse partie. Ah, comme je suis soulagé ! J'ai rapporté un gâteau de chez Savarin pour fêter ça. Où l'ai-je mis déjà ? Ah oui ! ici.

Il tendit la boîte rayée à Sophie. Des rondelles d'oignon tombèrent sur ses genoux.

– Tu as quel âge, mon petit ? demanda Sophie.

– Quinze ans depuis la Fête de Mai. Calcifer a tiré un feu d'artifice en mon honneur. Tu te rappelles, Calcifer ? Oh ! il dort. Tu penses sûrement que je suis trop jeune pour m'engager ; il me reste trois ans d'apprentissage à faire, et Lettie encore plus. Mais nous nous sommes fiancés, ça nous est égal d'attendre.

Michael avait donc l'âge qui convenait pour Martha, se dit Sophie. Et elle savait maintenant que c'était un garçon gentil et sérieux, avec une carrière de magicien en perspective. Chère petite Martha ! En cette Fête de Mai mémorable, Michael faisait certainement partie du groupe bruyant des adorateurs de Martha qui prenaient d'assaut le comptoir, songea Sophie. Tandis que Hurle était à l'extérieur, sur la place des Halles.

– Tu es certain que ta Lettie t'a dit la vérité au sujet de Hurle ? s'enquit-elle avec anxiété.

– Sûr et certain, affirma Michael. Je sais très bien quand elle ment, parce qu'elle arrête de jouer avec ses pouces.

– Ça, c'est vrai ! gloussa Sophie.

– Comment le sais-tu, d'abord ? s'étonna Michael, surpris.

– C'est qu'elle est ma petite... heu... la petite-fille de ma sœur, mentit précipitamment Sophie. Enfant, elle n'était pas toujours très forte pour dire la vérité. Mais elle est très jeune et... heu... je suppose qu'elle change en mûrissant. Elle pourrait... ne pas être tout à fait la même... dans un an, par exemple.

– Et moi non plus, dit Michael. Les jeunes de notre âge changent tout le temps. Mais peu importe. Elle sera toujours Lettie.

« Façon de parler », pensa Sophie.

– Bon. Supposons qu'elle ait dit la vérité. Mais si elle connaissait Hurle sous un autre nom ?

– Pas de souci, j'y ai pensé ! s'écria Michael. Je lui ai décrit Hurle, tu admettras qu'il est drôlement reconnaissable, non ? Elle ne l'a jamais vu, lui et sa malheureuse guitare. Je n'ai même pas eu besoin

de lui dire qu'il ne savait pas en jouer. Elle ne le connaît pas, elle me l'a dit et répété en jouant sans arrêt avec ses pouces.

– Tant mieux ! soupira Sophie en se renfonçant dans son fauteuil.

Elle n'était pourtant pas détendue car, si elle se sentait soulagée au sujet de Martha, elle s'inquiétait pour Lettie. Il n'y avait pas d'autre Lettie Chapelier dans le voisinage que sa sœur, elle en avait la certitude. Et ne pas céder à Hurle ressemblait bien à Lettie, avec son fort caractère. Ce qui tracassait Sophie, c'était que Lettie ait donné à Hurle son vrai nom. Elle n'était peut-être pas sûre de ses sentiments pour lui, mais elle l'aimait assez pour lui confier un secret aussi important.

– Allons, ne t'en fais donc pas tant ! dit gaiement Michael, penché sur le fauteuil. Regarde un peu le gâteau que je t'ai rapporté.

En se disposant à ouvrir la boîte, Sophie s'avisa que Michael avait cessé de la considérer comme un désastre naturel. Il l'aimait bien à présent. Cette découverte lui fit tellement plaisir qu'elle décida de lui raconter toute la vérité au sujet de Lettie et de Martha et d'elle-même aussi. Ce n'était que justice de lui faire savoir dans quel genre de famille il voulait entrer. La boîte s'ouvrit. C'était le gâteau le plus succulent de la maison Savarin, nappé de crème avec des cerises et des copeaux de chocolat.

– Oh ! s'exclama Sophie.

Le bouton carré de la porte tourna tout seul jusqu'au repère rouge et Hurle fit son entrée.

– Magnifique ! s'écria-t-il. Le genre de gâteau que je préfère. D'où vient-il ?

– Je... heu... je l'ai eu chez Savarin, répondit gauchement Michael, tout penaud.

Sophie leva les yeux vers Hurle. Décidément, il était dit que quelque chose l'interromprait toujours au moment de révéler qu'elle était ensorcelée.

– Il vaut le déplacement, jugea Hurle en inspectant le gâteau. On m'a dit que Savarin est meilleur pâtissier que tous ceux de Magnecour. C'est idiot de ma part de ne jamais y avoir mis les pieds. Dis donc, c'est un pâté en croûte que je vois là sur la table ?

Il alla vérifier.

– Oui, pâté en croûte sur lit d'oignons crus. Plus un crâne humain un peu malmené.

Il prit le crâne, extirpa une rondelle d'oignon de son orbite.

– Je vois que Sophie a retrouvé à s'occuper. Tu n'as pas pu la retenir, mon vieux ?

Le crâne grinça des dents. Saisi, Hurle le reposa prestement à sa place.

– Quelque chose ne va pas ? questionna Michael, qui connaissait

bien le magicien.

– Oui, dit Hurle. Je vais devoir trouver quelqu'un qui salisse mon nom auprès du roi.

– Le sortilège pour les chariots n'a pas fonctionné ?

– Au contraire, tout a très bien marché, et c'est là le problème, dit Hurle en faisant tourner nerveusement une rondelle d'oignon autour de son index. Le roi cherche à me coincer avec autre chose. Si nous ne sommes pas assez vigilants, Calcifer, il va finir par me nommer magicien royal !

Calcifer ne répondit pas. Hurle se retourna et vit qu'il dormait.

– Réveille-le, Michael. Je dois le consulter. Michael jeta deux bûches sur le feu en l'appelant. Aucune réaction, à part une mince volute de fumée.

– Calcifer ! tonna Hurle, sans plus de succès. Il lança à Michael un regard perplexe et prit le tisonnier, ce que Sophie ne lui avait jamais vu faire.

– Désolé, Calcifer, dit-il en fouillant entre les bûches. Réveille-toi donc !

Une bouffée de fumée noire s'éleva, puis retomba.

– Laisse-moi, grogna Calcifer. Je suis fatigué. Sa voix pâteuse sembla grandement inquiéter Hurle.

– Qu'est-ce qu'il a ? Je ne l'ai jamais vu comme ça !

– Je crois que c'est à cause de l'épouvantail, dit Sophie.

D'un bond, Hurle fut près d'elle.

– Qu'est-ce que vous avez encore fait ? Sous le regard fixe, glacial du magicien, Sophie relata l'épisode.

– Un épouvantail ? Calcifer a accepté de forcer l'allure du château pour un épouvantail ? Ma chère Sophie, soyez gentille de m'expliquer de quelle manière vous avez forcé un démon du feu à se montrer aussi obligeant. J'aimerais vraiment le savoir !

– Je ne l'ai pas forcé, dit Sophie. Ça m'a fait un tel coup qu'il a eu pitié de moi.

– Ça lui a fait un tel coup qu'il a eu pitié d'elle ! railla Hurle. Ma bonne Sophie, Calcifer n'a jamais pitié de personne. Quoi qu'il en soit, j'espère que vous aimez les oignons crus et la tourte froide pour le souper, parce que vous avez quasiment achevé Calcifer.

– Il y a aussi le gâteau, intervint Michael pour ramener la paix.

Le repas ne rendit pas sa bonne humeur à Hurle, qui ne cessa de jeter des coups d'œil inquiets aux bûches du foyer qui ne brûlaient pas. Le pâté en croûte était excellent froid, les oignons savoureux une fois marinés dans le vinaigre ; quant au gâteau, il était tout bonnement sublime. Tandis qu'ils le dégustaient, Michael se risqua à demander au magicien ce que voulait le roi.

– Oh ! il n'a rien précisé pour le moment, répondit Hurle d'un air

sombre. Mais il m'a sondé d'une façon inquiétante à propos de son frère. Ils ont eu, semble-t-il, une dispute assez vive, le prince Justin a claqué la porte, et cela fait jaser les gens. Le roi souhaite de toute évidence que je lui propose de rechercher son frère. Et j'ai eu la bêtise de dire que je ne croyais pas à la mort du magicien Suliman, ce qui n'a rien arrangé.

– Vous voulez vous dérober à la mission de rechercher le prince, mais pour quelle raison ? questionna Sophie. Vous ne croyez pas pouvoir le retrouver ?

– Aussi brutale que tyrannique, hein ? ironisa Hurle qui n'avait pas encore pardonné l'incident avec Calcifer. Je préfère me dispenser de cette mission parce que je peux le retrouver, si vous voulez le savoir. Justin était un vieil ami de Suliman, il a annoncé au roi qu'il partait à sa recherche ; la dispute est venue principalement de là, parce qu'il a reproché au roi d'avoir envoyé Suliman dans le Désert. D'autre part, même vous, Sophie, devez savoir qu'il y a là-bas une certaine dame qu'il vaut vraiment mieux éviter. Elle a juré l'année dernière de me faire frire vivant et m'a envoyé une malédiction ; si j'ai pu m'y soustraire jusqu'à présent, c'est que j'ai eu la bonne idée de la fréquenter sous un faux nom.

– Vous voulez dire que vous avez laissé tomber la sorcière du Désert ? chevrota Sophie, presque pétrifiée d'effroi.

Hurle, très digne malgré sa mélancolie, se coupa encore une tranche de gâteau.

– Je ne dirais pas les choses comme ça. J'ai cru un moment avoir un sentiment pour elle, je le reconnais. À certains égards, c'est quelqu'un de triste et de solitaire. Tous les hommes d'Ingary en ont une peur bleue. J'imagine que vous connaissez bien le problème, chère Sophie.

Cette dernière n'eut pas le temps de clamer son indignation car Michael demanda précipitamment :

– Vous croyez qu'il faudrait déplacer le château ? C'est à cette fin que vous l'avez inventé, si je ne me trompe ?

– Cela dépend de Calcifer, répondit Hurle, qui jeta par-dessus son épaule un énième coup d'œil aux bûches qui fumaient à peine. À l'idée que le roi et la sorcière sont tous les deux à mes trousses, je meurs d'envie d'aller installer le château sur un joli roc isolé à mille lieues d'ici, crois-moi.

Michael regrettait visiblement d'avoir proposé cette solution. Il songeait qu'un millier de lieues l'éloigneraient terriblement de Martha, Sophie le lisait dans ses yeux.

– Et qu'advient-il de votre Lettie Chapelier, demanda-t-elle à Hurle, si vous partez au loin ?

– Je compte bien que tout sera fini d'ici là, répondit Hurle d'un air

absent. Si seulement je trouvais le moyen de me débarrasser du roi... Ah ! je sais, s'exclama-t-il en levant sa fourchette garnie d'un morceau fondant de gâteau à la crème, qu'il pointa vers Sophie. C'est vous qui pouvez ternir ma réputation auprès du roi. Vous pouvez vous faire passer pour ma vieille mère et plaider la cause de votre enfant chéri.

Par-dessus la fourchette et la crème, il dédia à Sophie le sourire ravageur qui avait sans nul doute charmé la sorcière du Désert, et peut-être Lettie.

– Si vous êtes capable de brutaliser Calcifer, le roi ne vous posera aucun problème.

Sophie soutint sans répondre le choc de ce sourire. C'était elle, cette fois, qui allait se dérober. Elle allait partir. Dommage, vraiment dommage pour le contrat de Calcifer, mais elle en avait assez de Hurler. Après la vase verte, la gronder pour une chose que Calcifer avait faite en toute liberté, et maintenant jouer ce jeu-là ! Demain, elle s'échapperait vers les Hauts de Méandre et raconterait tout à Lettie.

8. Où Sophie quitte le château dans plusieurs directions à la fois

Le lendemain matin, au grand soulagement de Sophie, Calcifer flamboyait gaiement. Si Hurle ne l'excédait pas autant, sa joie de voir Calcifer aurait presque touché Sophie.

– Elle t'a complètement épuisé, vieux forban, commentait-il agenouillé devant l'âtre, les manches traînant dans la cendre.

– J'ai eu un coup de fatigue, c'est tout, dit Calcifer. Il y avait comme une résistance sous le château. Je n'avais jamais conduit aussi vite.

– Ne la laisse pas recommencer, hein ? recommanda Hurle.

Il se releva, brossa avec grâce la cendre de son habit gris et écarlate.

– Tu commenceras ce sortilège aujourd'hui, Michael. Si quelqu'un vient de la part du roi, je suis absent jusqu'à demain pour une affaire privée urgente. Je vais voir Lettie, mais tu n'as pas besoin de le dire.

Il prit sa guitare et ouvrit la porte du côté du repère vert, sur le paysage des collines couronnées de nuages.

L'épouvantail était revenu ! La porte à peine ouverte, il s'élança vers Hurle et lui enfonça sa face de navet dans la poitrine. La guitare émit un son affreusement discordant. Sophie poussa un petit cri de terreur aigu et dut se retenir au fauteuil. L'un des bras rigides de l'épouvantail grattait énergiquement autour de lui pour trouver une prise sur la porte. À voir la façon dont Hurle s'arc-boutait sur ses pieds, il était clair que la poussée était rude. La chose était bien décidée à entrer dans le château.

La face bleue de Calcifer se pencha hors du foyer. Michael restait pétrifié.

– Il y a vraiment un épouvantail ! s'écrièrent-ils d'une même voix.

– Ah oui, vraiment ? Vous m'en direz tant ! haleta Hurle.

Un pied calé contre le chambranle, il souleva l'objet. Éjecté vers l'arrière, l'épouvantail atterrit, tant bien que mal, à quelques pas dans la bruyère, avec un léger froissement. Il se releva en un instant et revint à grands bonds vers le château. Hurle posa vite sa guitare sur le seuil et sauta à terre.

– Non mon vieux, on n'entre pas, dit-il, la main levée. Retourne d'où tu viens.

Il avança lentement, la main toujours levée. L'épouvantail recula un peu, à petits sauts prudents. Quand Hurle s'arrêta, il fit de même, sa jambe unique plantée dans la bruyère, ses bras en haillons

gesticulant dans l'attitude de quelqu'un qui cherche une ouverture. Les guenilles qui flottaient sur ses bras semblaient une caricature grotesque des manches du magicien.

– Tu refuses de t'en aller ? dit Hurle.

La tête de navet fit signe que oui.

– Il le faut pourtant. Tu effraies Sophie, et Dieu sait de quoi elle est capable dans ce cas-là. Et, à la réflexion, tu m'effraies, moi aussi.

Le magicien éleva les bras, lourdement, comme s'il soulevait un poids considérable. Quand ils furent au-dessus de sa tête, il proféra un mot étrange, presque aussitôt masqué par un soudain coup de tonnerre. Et un souffle emporta l'épouvantail qui s'envola, les guenilles flottant au vent, les bras tournoyant en de grands gestes de protestation ; il monta, jusqu'à n'être plus qu'une petite tache dans le ciel, puis un point dans les nuages, et disparut.

Hurle abaissa les bras. Il grimpa sur le seuil en s'épongeant le front du revers de la main.

– J'ai été trop dur, Sophie, reconnut-il, un peu essoufflé, je retire ce que j'ai dit. Cette chose était réellement inquiétante. C'est peut-être ce qui a freiné le château toute la journée d'hier. Une des plus fortes concentrations de magie que j'aie jamais vues. Je ne sais pas de quoi il s'agissait. Ce n'est quand même pas ce qui reste de la dernière personne qui vous a employée, j'espère ?

Sophie émit un petit rire très faible. Son cœur recommençait à faire des siennes.

Hurle comprit qu'elle avait un malaise. Il sauta par-dessus sa guitare restée en travers de la porte, empoigna Sophie par le coude et l'assit près du feu.

– Du calme, à présent !

Il se passa alors quelque chose que Sophie ne saisit pas bien. Elle sentit que Hurle la soutenait, tandis que Calcifer avait toujours la tête hors de la cheminée. Quoi qu'il en soit, son cœur commença à s'assagir presque instantanément. Hurle échangea un regard avec Calcifer et haussa les épaules. Puis il se tourna vers Michael et lui donna une série d'instructions d'où il ressortait que Sophie devait demeurer au repos le reste de la journée. Après quoi, il ramassa sa guitare et sortit enfin.

Alanguie dans le fauteuil, Sophie feignait d'être bien plus mal qu'elle ne l'était en réalité. Elle devait laisser à Hurle le temps de s'éloigner. C'était très contrariant qu'il se rendît lui aussi aux Hauts de Méandre mais, comme il marchait beaucoup plus vite qu'elle, elle y arriverait à peu près au moment où il en repartirait. Le principal était de ne pas le rencontrer en chemin. Elle observa discrètement Michael qui déroulait la formule du sortilège et y plongeait le nez. Elle attendit qu'il sorte des étagères de gros livres en cuir et se mette à prendre des

notes fébrilement, la mine plutôt découragée. Quand il lui parut suffisamment absorbé par son travail, Sophie marmonna plusieurs fois :

– On étouffe ici !

Michael n'y prêta pas attention.

– On étouffe complètement, dit Sophie en se levant puis en traînant les pieds jusqu'à la porte. De l'air !

Elle ouvrit la porte et enjamba le seuil. Obligeamment, Calcifer arrêta le château. Sophie atterrit dans la bruyère et chercha à s'orienter. La route qui franchissait les collines en direction des Hauts de Méandre traçait son chemin de sable à travers la bruyère, juste en contrebas du château. Calcifer devait faciliter les choses à Hurle, bien entendu. Sophie se dirigea par là. Elle était un peu triste. Michael et Calcifer allaient lui manquer.

Elle était presque arrivée à la route quand des cris retentirent derrière elle. Michael dévalait la pente à grands bonds, suivi par le château noir qui cahotait en soufflant de ses quatre tourelles d'anxieuses bouffées de fumée.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? Ça va ? haleta Michael qui la regardait d'une drôle de façon.

Il pensait que l'épouvantail lui avait dérangé le cerveau, se dit Sophie.

– Oh ! ça va très bien, répondit-elle, vexée. Je vais voir ma... l'autre petite-fille de ma sœur, c'est tout. Elle s'appelle aussi Lettie Chapelier. Tu comprends maintenant ?

– Elle habite où ? s'enquit Michael d'un air de doute.

– Les Hauts de Méandre.

– Mais c'est à dix milles d'ici ! J'ai promis à Hurle que je t'obligerais à te reposer. Je ne peux pas te laisser partir, je lui ai dit que je ne te perdrais pas de vue.

Sophie n'apprécia guère la sollicitude de Hurle. S'il la ménageait tellement, c'était dans l'intention de lui faire rencontrer le roi. Il n'était donc plus question qu'elle quitte le château, naturellement.

– En plus, dit Michael qui appréhendait lentement la situation, Hurle a dû partir également pour les Hauts de Méandre.

– Sans aucun doute, dit Sophie.

– Et tu t'inquiètes pour cette jeune fille, puisqu'elle est ta petite-nièce, conclut Michael qui arrivait enfin au cœur de la question. J'ai compris ! Mais je ne peux pas te laisser partir.

– Je m'en vais, dit Sophie.

– Mais si Hurle te voit là-bas, il sera fou de rage ! poursuivit Michael. Et, à cause de ma promesse, il sera furieux contre moi aussi. Tu dois rester.

Sophie était presque disposée à le frapper quand il s'écria :

– Attends ! Il y a une paire de bottes de sept lieues dans le placard à balais !

Il prit le frêle poignet de Sophie et la fit prestement remonter la côte vers le château qui attendait. Elle devait sautiller pour ne pas se prendre les pieds dans la bruyère.

– Mais sept lieues, cria-t-elle, hors d’haleine, ça fait vingt et un milles ! En deux enjambées, je serai à mi-chemin des Havres !

– Non, parce que l’enjambée va faire dix milles et demi, c’est à dire la distance d’ici aux Hauts de Méandre, à quelque chose près. Nous allons mettre chacun une botte et nous marcherons ensemble. Comme ça, je ne te perdrai pas de vue, tu ne feras rien de fatigant, nous arriverons avant Hurle et il ne saura même pas que nous y sommes allés. C’est la solution parfaite à tous nos problèmes !

Michael semblait si enchanté que Sophie n’eut pas le cœur de protester. Elle haussa les épaules. À tout prendre, il valait mieux que Michael découvre la vérité sur les deux Lettie avant qu’elles changent encore, d’aspect. C’était plus honnête ainsi. Mais quand Michael rapporta les bottes extraites du placard, Sophie eut un doute. Jusqu’à maintenant, elle les avait prises pour des seaux de cuir qui avaient mystérieusement perdu leurs anses, ce qui leur donnait un air cabossé.

– Il faut y mettre tout le pied, chaussure comprise, expliqua Michael en transportant jusqu’à la porte les deux lourds accessoires. C’est le prototype des bottes qu’a réalisées Hurle pour l’armée du roi. Les derniers modèles, nous avons réussi à les faire un peu plus légers, et ils ressemblent davantage à des bottes.

Assis sur le pas de la porte, Michael et Sophie enfilèrent chacun une botte.

– Tourne-toi vers les Hauts de Méandre avant de poser la botte par terre, conseilla Michael.

Chacun prit appui sur le pied non botté et pivota avec précaution pour se trouver face à la bonne direction.

– Maintenant pose le pied, dit Michael.

Et hop ! Le paysage défila à une telle vitesse qu’il se brouilla complètement, tache verte et grise pour la terre, bleue et grise pour le ciel.

L’air déplacé plaquait les cheveux de Sophie en arrière, tirait sur sa peau ridée. Elle avait l’impression que chaque moitié de sa figure allait se coller derrière ses oreilles.

L’accélération cessa aussi soudainement qu’elle avait commencé. Ils se trouvaient jusqu’aux genoux dans les boutons d’or, sous le soleil, au milieu d’une paisible prairie communale des Hauts de Méandre. Une vache les contemplait de son œil fixe. Plus loin, des chaumières sommeillaient sous les arbres.

Malheureusement, le poids de la botte fit trébucher Sophie à

l'atterrissage.

– Ne pose surtout pas ce pied-là ! cria Michael.

Trop tard. De nouveau tout défila à la vitesse de l'éclair, dans une grande bourrasque de vent. Quand cela s'arrêta, Sophie se trouvait tout en bas de la vallée, à la lisière des marais du Méandre.

– Saprستي !

Elle sauta à cloche-pied sur son unique chaussure pour se replacer dans le bon axe, et recommença.

Hop ! Éclair. Elle était de retour dans la prairie des Hauts de Méandre, mais le poids de la botte l'entraîna en avant. Elle eut le temps d'apercevoir Michael qui plongeait pour l'attraper...

Hop ! Éclair.

– Ah, zut ! gémit Sophie.

Elle s'était transportée dans les collines. La silhouette biscornue du château dérivait tranquillement non loin d'elle. Calcifer s'amusait à souffler des ronds de fumée noire par une seule tourelle.

Ensuite, la chaussure de Sophie se prit dans la bruyère et elle trébucha derechef.

Hop ! hop ! Cette fois elle visita coup sur coup, très rapidement, la place des Halles de Halle-Neuve et la cour d'honneur d'un somptueux manoir.

– Flûte ! glapit-elle en atterrissant.

Elle s'enleva de nouveau et aboutit à l'extrémité de la vallée, dans un champ isolé. Un taureau roux de belle taille leva son nez percé d'un anneau puis abaissa ses cornes d'un air pensif.

– Je ne fais que passer, ma bonne bête ! cria Sophie en reprenant précipitamment son élan.

Hop ! Retour au manoir. Hop ! Sur la place des Halles. Hop ! Revoilà le château. Patience, elle allait attraper la bonne technique. Hop ! Oui, c'étaient les Hauts de Méandre – mais comment faisait-on pour s'arrêter ? Hop !

– Ah ! zut à la fin ! mugit Sophie, de nouveau pratiquement arrivée aux marais du Méandre.

Cette fois-ci, elle s'appliqua tout particulièrement à pivoter et posa le pied avec grande détermination. Hop ! Par bonheur la botte atterrit dans une bouse de vache. Sophie tomba sur son séant avec un bruit sourd. Michael se précipita avant qu'elle ait pu bouger et tira la botte de son pied.

– Merci ! s'exclama-t-elle, essoufflée. Il n'y avait aucune chance que je m'arrête un jour, pas vrai ?

Son cœur battait fort comme ils traversaient le pré pour se rendre chez Mme Bonnafé, mais c'était bien compréhensible après tant d'efforts en si peu de temps. Sans savoir au juste ce qu'ils lui avaient fait, elle était très reconnaissante à Hurle et Calcifer de leur

intervention.

– Bel endroit, observa Michael en cachant les bottes dans la haie de Mme Bonnafé.

Sophie acquiesça. La maison était la plus grande du village. Elle avait un toit de chaume, des murs blancs à colombages noirs, une véranda. Avant d'y entrer – Sophie s'en souvenait depuis les visites de sa jeunesse –, on traversait un jardin rempli de fleurs et bourdonnant d'abeilles. Sur la véranda, un chèvrefeuille et un rosier grimpant, d'un blanc immaculé, rivalisaient à qui donnerait le plus d'ouvrage aux abeilles. C'était une splendide matinée en ce radieux été des Hauts de Méandre.

Mme Bonnafé vint ouvrir elle-même. Elle était ronde et rassurante, et portait ses cheveux beurre frais en rouleau autour de la tête. On aimait la vie rien qu'à la regarder et Sophie éprouva une pointe de jalousie envers Lettie. Les yeux de Mme Bonnafé allaient de Michael à Sophie. Elle avait vu celle-ci un an auparavant en jeune fille de dix-sept ans, il n'y avait aucune raison qu'elle la reconnaisse en grand-mère de quatre-vingt-dix ans.

– Je vous souhaite le bonjour, dit-elle avec courtoisie.

Sophie soupira. Michael annonça :

– Voici la grand-tante de Lettie Chapelier. Je l'ai amenée voir Lettie.

– Oh ! Je savais bien que ce visage m'était familier ! s'écria Mme Bonnafé. Il y a un air de famille. Entrez, entrez donc. Lettie est un peu occupée pour l'instant, mais j'ai des gâteaux et du miel pour vous faire patienter.

Elle ouvrit largement la porte. Immédiatement, un grand colley se faufila dans les jupes de sa maîtresse, jaillit entre Sophie et Michael et fila à travers la plus proche plate-bande dans un carnage de fleurs qui volaient partout.

– Ah ! Arrêtez-le ! suffoqua Mme Bonnafé qui s'élança derrière l'animal. Je ne veux pas qu'il sorte maintenant !

S'ensuivit une scène de poursuite échevelée où le chien bondissait çà et là en geignant bizarrement ; Mme Bonnafé et Sophie le poursuivaient, sautaient des parterres de fleurs et se coupaient sans cesse la route, et Michael courait derrière Sophie en criant :

– Arrête, tu vas te rendre malade !

Tout à coup le chien fit mine de s'échapper en contournant le côté de la maison. Michael s'avisa que la seule manière d'arrêter Sophie était de stopper l'animal. Il fonça en diagonale dans les plates-bandes fleuries, plongea sur le chien arrivé à l'angle du mur et empoigna à deux mains son épaisse fourrure au moment où il atteignait le verger, derrière la maison.

Sophie boitilla jusque-là pour voir Michael tirer l'animal en arrière,

avec des mimiques si curieuses qu'elle le crut d'abord malade. Il se tordait le cou en direction du verger avec une insistance étonnante ; elle finit par comprendre qu'il tentait simplement de lui montrer quelque chose. Elle passa la tête par-delà le coin de la maison. Qu'y avait-il dans le verger ? Un essaim d'abeilles peut-être ?

Non. Dans le verger, il y avait Lettie en compagnie de Hurle. Ils étaient sous l'ombrage d'un bouquet de pommiers en fleurs. À l'arrière-plan, une rangée de ruches. Lettie était assise dans un fauteuil blanc de jardin. À ses pieds, un genou dans l'herbe, Hurle lui tenait la main en une attitude de noble passion. Et Lettie lui souriait tendrement. Mais le pire, de l'avis de Sophie, était que Lettie n'avait pas du tout l'aspect de Martha. Elle était elle-même, ravissante dans sa robe blanc et rose assortie aux teintes des pommiers en fleurs, ses cheveux sombres retombant en boucles brillantes sur l'une de ses épaules. Le regard qu'elle posait sur Hurle était très caressant.

Sophie rentra la tête, consternée. Michael essayait de retenir le colley qui geignait.

– On a dû lui jeter un sort de vitesse, chuchota Michael, consterné lui aussi.

Mme Bonnafé arrivait, essoufflée, essayant de rattacher une mèche folle de ses cheveux beurre frais.

– Vilain chien ! dit-elle au colley d'un air féroce. Je te jetterai un sort si tu recommences !

Le chien battit des paupières et se coucha. Mme Bonnafé pointa un index implacable.

– Dans la maison ! Reste dans la maison !

Le colley se libéra de la poigne de Michael et battit honteusement en retraite.

– Je vous remercie mille fois, dit Mme Bonnafé au garçon. Il essaie tout le temps de mordre le visiteur de Lettie. Rentre à l'intérieur ! rugit-elle comme le colley semblait avoir l'idée de gagner le verger en contournant la maison.

Le chien lui lança un regard malheureux par-dessus son épaule et rentra au ralenti dans la maison, lugubrement.

– Ce chien a sans doute raison, dit Sophie. Madame Bonnafé, savez-vous qui est le visiteur de Lettie ?

Mme Bonnafé gloussa de rire.

– L'enchanteur Pendragon, ou le magicien Hurle, ou je ne sais quel nom imaginaire, dit-elle. Mais Lettie et moi avons gardé bouche cousue. La première fois qu'il est venu, il m'a beaucoup amusée en se présentant comme Sylvestre Duchêne ; il m'avait oubliée, je le voyais bien, mais moi je ne l'avais pas oublié, même s'il avait les cheveux noirs au temps de ses études, continua Mme Bonnafé. (Elle se tenait bien droite, les bras croisés, l'air disposée à parler la journée entière,

comme Sophie le lui avait vu faire souvent.) Il a été le tout dernier élève de mon vieux professeur, vous savez, avant que celle-ci ne prenne sa retraite. Feu M. Bonnafé aimait bien m'emmener à Magnecour voir un spectacle de temps en temps et même deux si je m'y prenais bien. Alors je ne manquais jamais de faire une petite visite à la vieille Mme Tarasque chaque fois que j'allais là-bas. Elle aime rester en contact avec ses anciens élèves. Un jour elle nous a présenté ce jeune Hurle. Oh ! elle était drôlement fière de lui. Elle formait également le magicien Suliman, vous savez, mais elle disait que Hurle était deux fois plus...

– Mais vous ne connaissez pas la réputation de Hurle ? l'interrompt Michael.

Entrer dans la conversation de Mme Bonnafé était un exercice comparable à celui de la corde à sauter. Il fallait choisir le bon moment, mais une fois engagé dans le jeu, il était difficile d'en sortir. Mme Bonnafé se tourna légèrement vers Michael.

– Tout ce qu'on raconte n'est généralement que du babillage, à mon sens, dit-elle.

Michael ouvrit la bouche pour dire que non, ce n'était pas que du babillage, mais la corde à sauter continuait de tourner.

– Alors j'ai dit à Lettie : « C'est la chance de ta vie, ma chérie », reprit Mme Bonnafé. Je savais que Hurle pouvait lui apprendre dix fois plus de choses que moi car, je ne crains pas de le dire, Lettie a bien plus de cervelle que moi, et elle est capable de terminer dans la même catégorie que la sorcière du Désert, mais dans la magie blanche. Lettie a un très bon fond, et j'ai beaucoup d'affection pour elle. Si Mme Tarasque enseignait encore, je lui enverrais Lettie dès demain. Mais elle n'exerce plus. Alors j'ai dit : « Lettie, c'est le magicien Hurle qui te fait la cour et ce serait drôlement bien pour toi de tomber amoureuse et de devenir son élève. Vous irez loin, tous les deux. » Je crois que l'idée n'enthousiasmait pas trop Lettie au début, mais dernièrement elle est devenue plus raisonnable et aujourd'hui tout a l'air de marcher magnifiquement.

Mme Bonnafé marqua une pause pour dédier à Michael un sourire rayonnant de bienveillance, et Sophie en profita pour se ruer à son tour dans le tournoiement de la corde à sauter.

– Mais on m'a dit que Lettie avait un sentiment pour quelqu'un d'autre, dit-elle.

– Un sentiment de pitié, vous voulez dire, répondit Mme Bonnafé en baissant la voix. Il y a un terrible empêchement dans ce cas, chuchota-t-elle de façon dramatique, qui exigerait beaucoup trop de n'importe quelle jeune fille. Je l'ai dit à l'intéressé. Il me fait pitié à moi aussi...

– Ah bon ? parvint à glisser Sophie, perplexe.

–... mais il s'agit d'un envoûtement effroyablement puissant. C'est très attristant, poursuivit sans fatigue Mme Bonnafé. J'ai dû lui dire qu'avec mon niveau de compétence il était impossible de défaire ce qu'avait fait la sorcière du Désert. Hurle en serait capable, mais naturellement il ne peut pas le demander à Hurle, n'est-ce pas ?

À cet instant précis Michael, qui surveillait nerveusement l'angle de la maison par où Hurle pouvait survenir et les surprendre, réussit à stopper net la conversation en annonçant :

– Je crois que nous ferions bien de partir.

– Êtes-vous sûrs que vous ne voulez pas entrer goûter à mon miel ? insista Mme Bonnafé. J'en mets dans presque tous mes sortilèges, vous savez.

Et de discourir inépuisablement sur les propriétés magiques du miel. Michael et Sophie se dirigèrent d'un pas décidé vers la grille. Mme Bonnafé leur emboîta le pas sans cesser de parler, redressant tristement au passage les plantes que le chien avait aplaties. Sophie cherchait désespérément le moyen de découvrir comment leur hôtesse savait que Lettie était Lettie, tout en évitant de bouleverser Michael. La bonne dame souffla un instant pour relever un grand pied de lupins.

Sophie saisit l'occasion.

– Madame Bonnafé, ce n'était pas ma nièce Martha qui était censée venir vivre chez vous ?

– Les chipies ! gloussa Mme Bonnafé en émergeant des lupins. Comme si je n'étais pas capable de reconnaître un de mes propres sortilèges à base de miel ! Mais, comme je l'ai dit à Lettie à ce moment-là, je ne suis pas du genre à retenir qui que ce soit contre sa volonté et j'ai toujours choisi d'enseigner mon savoir à qui voulait apprendre. Seulement je lui ai expliqué que je ne voulais pas de comédie ici. Si elle restait, c'était en tant qu'elle-même, sinon elle partait. Et tout a fonctionné pour le mieux, comme vous voyez. Êtes-vous sûre que vous ne voulez pas rester pour le lui demander en personne, chère madame ?

– Je pense qu'il vaut vraiment mieux que nous partions, dit Sophie.

– Nous devons rentrer, renchérit Michael avec un autre coup d'œil nerveux vers le verger.

Il récupéra les bottes de sept lieues dans la haie et en posa une à l'extérieur de la grille pour Sophie.

– Et je ne te lâcherai pas cette fois, promit-il.

Mme Bonnafé vint se pencher par-dessus la grille tandis que Sophie introduisait son pied dans la botte.

– Ainsi, vous êtes venus en bottes de sept lieues, commenta-t-elle. Vous ne le croiriez pas, mais je n'en ai pas vu de ce genre depuis des années. C'est un accessoire très utile pour une personne de votre âge,

madame... heu... Moi-même, je ne détesterais pas en avoir une paire ces temps-ci. Alors c'est de vous que Lettie tient ses dons pour la sorcellerie, je pense ? Ce n'est pas qu'ils se transmettent nécessairement dans les familles, mais il arrive assez souvent...

Michael tira fermement Sophie par le bras. Les deux bottes frappèrent le sol ensemble. La suite du discours de Mme Bonnafé se perdit dans l'éclair du départ et la bourrasque de vent. Un instant plus tard, Michael dut s'arc-bouter solidement sur ses pieds afin de ne pas entrer en collision avec le château. La porte était ouverte.

À l'intérieur, Calcifer rugissait :

– Porte des Havres ! Quelqu'un n'a pas cessé de frapper depuis que vous êtes partis !

9. Où Michael a des soucis avec un sortilège

C'était le capitaine qui était enfin venu chercher son sort contre le vent et n'appréciait pas du tout d'attendre.

– Si je manque la marée, mon gars, aboya-t-il à Michael, je dirai un mot au sorcier sur ton compte. Je n'aime pas les paresseux.

Selon Sophie, Michael était beaucoup trop poli avec lui, mais elle se sentait trop abattue pour intervenir. Le capitaine parti, Michael revint se pencher sur le sortilège qui l'occupait. Sophie reprit place dans le fauteuil et se mit à raccommode ses bas en silence. Elle n'en avait qu'une paire que ses pieds nouveaux avaient usée jusqu'à y faire d'énormes trous. Sa robe grise était maintenant effrangée et salie. Elle hésitait à couper les parties récupérables du costume bleu et argent de Hurle pour s'en faire une jupe. Elle n'était pas sûre d'oser.

– Sophie, s'enquit Michael en levant le nez de sa onzième page de notes, combien de nièces as-tu ?

Sophie redoutait un peu que Michael ne se mette à poser des questions.

– Quand tu auras mon âge, mon gars, répondit-elle, tu perdras aussi le compte. Elles se ressemblent toutes tellement. Ces deux Lettie pourraient être jumelles, non ?

– Oh ! non, je ne trouve pas, dit Michael à sa grande surprise. Celle des Hauts de Méandre n'est pas aussi jolie que ma Lettie. (Il déchira la onzième page et en commença une douzième.) Je suis content que Hurle n'ait pas rencontré ma Lettie. (Il entama sa treizième page et la déchira également.) J'ai eu envie de rire quand Mme Bonnafé a dit qu'elle savait qui était Hurle, pas toi ?

– Non, lâcha Sophie, pensive.

Cela n'avait rien changé aux sentiments de Lettie. Elle revoyait son visage rayonnant d'amour sous les pommiers.

– Je suppose qu'il n'y a aucune chance, demanda-t-elle d'une voix désolée, que Hurle soit vraiment amoureux cette fois-ci ?

Calcifer souffla des étincelles vertes dans la cheminée.

– Je craignais que tu te mettes cette idée en tête, dit Michael. Ne te raconte pas d'histoires, comme Mme Bonnafé.

– Comment sais-tu qu'il ne l'est pas ?

Calcifer et Michael échangèrent un regard.

– Est-ce qu'il a oublié de passer au moins une heure dans la salle de bains ce matin ? questionna Michael.

– Il y est resté deux heures, précisa Calcifer, à se mettre des

charmes sur la figure, cet imbécile vaniteux.

– Tu vois bien, enchaîna Michael. Le jour où il oubliera de faire tout ça, peut-être qu'il sera amoureux pour de bon. Mais pas avant.

Sophie revit Hurle dans le verger, le genou en terre, dans la posture la plus élégante possible, et comprit qu'ils avaient raison. Elle envisagea d'aller dans la salle de bains et de vider tous les sortilèges de beauté de Hurle dans les toilettes. Mais elle se retint de le faire. À défaut, elle alla chercher le costume bleu et argent et passa le reste de la journée à y découper des petits triangles bleus pour s'en faire une sorte de jupe en patchwork.

En venant jeter à Calcifer ses dix-sept pages de notes, Michael tapota gentiment l'épaule de Sophie.

– Finalement on se remet de tout, tu sais, dit-il.

Il était de plus en plus évident que Michael avait des problèmes avec son sortilège. Il renonça à prendre des notes et vint gratter un peu de suie de la cheminée, sous l'œil perplexe de Calcifer qui tendait le cou pour l'observer. L'apprenti prit une racine séchée dans l'un des sacs pendus aux poutres et la mit dans la suie. Ensuite, après une intense réflexion, il ouvrit la porte du côté du repère bleu et disparut vingt minutes dans les Havres. Il revint avec un grand coquillage enroulé en spirale qu'il plaça avec la racine et la suie. Puis il déchira toute une liasse de feuilles de papier et l'ajouta à l'ensemble. Il mit le tout devant le crâne et entreprit de souffler dessus. Les morceaux de papier et la suie volèrent partout.

– Qu'est-ce qu'il fait, d'après toi ? demanda Calcifer à Sophie.

Michael cessa de souffler et se mit à broyer le mélange, papier compris, dans un mortier. De temps en temps, il jetait un coup d'œil au crâne avec l'air d'attendre quelque chose. Comme rien ne se produisait, il essaya avec d'autres ingrédients provenant de fioles et de sachets.

– Cela m'ennuie beaucoup d'espionner Hurle, annonça-t-il tout à coup, en pilonnant sa troisième combinaison d'éléments disparates. Il est volage avec les femmes, c'est sûr, mais il a été vraiment très bon pour moi. J'étais un orphelin dont personne ne voulait. Il m'a recueilli sur le seuil de sa maison aux Havres.

– Comment cela s'est-il passé ? s'enquit Sophie en découpant un nouveau triangle bleu.

– Ma mère était déjà morte quand mon père s'est noyé dans une tempête. Plus personne ne veut de vous dans ces cas-là. J'ai dû quitter notre maison parce que je ne pouvais pas payer le loyer. J'ai essayé de vivre dans la rue, sur le pas des portes, dans les bateaux, mais les gens m'éjectaient de partout. À la fin je n'ai vu qu'un seul endroit où aller, là où les gens me laisseraient tranquille parce qu'ils avaient trop peur. Hurle venait d'ouvrir boutique dans une petite rue sous le nom du

sorcier Berlu. Tout le monde disait que sa maison était hantée par des démons. J'ai dormi sur son seuil une nuit ou deux ; un matin, quand il a ouvert la porte pour aller acheter du pain, je suis tombé à l'intérieur. Il a dit que je pouvais attendre dans la maison le temps qu'il se procure quelque chose à manger. Je suis entré, Calcifer était là, on s'est mis à bavarder. Je n'avais jamais rencontré de démon.

– De quoi avez-vous discuté ? questionna Sophie qui se demandait si Calcifer avait évoqué son contrat.

– Il m'a raconté ses ennuis en pleurant beaucoup sur moi, intervint Calcifer. Apparemment, il ne lui est pas venu à l'esprit que je pouvais aussi avoir des ennuis.

– Je pense que tu n'en as pas, dit Michael, simplement tu ronchannes tout le temps. Tu as été très gentil avec moi ce matin-là, et Hurle a été ému, je crois. Mais tu sais comme il est, il ne m'a pas dit que je pouvais rester. Il ne m'a pas dit de partir, non plus. Alors j'ai cherché à me rendre utile, par exemple en veillant à ce qu'il ne dépense pas tout l'argent dès qu'il l'avait touché, des choses comme ça.

Le sortilège fit entendre une sorte de déflagration, heureusement assez faible. Michael essuya en soupirant la suie tombée sur le crâne avant d'essayer une nouvelle combinaison. Sophie commença à assembler les triangles bleus sur le sol, autour de ses pieds.

– J'en ai fait des bêtises au début, poursuivit Michael. Hurle a été drôlement patient avec moi. Mais je pense quand même servir à quelque chose en ce qui concerne l'argent. Il achète des vêtements absolument hors de prix ! Il prétend que personne ne s'adressera à un magicien qui a l'air de ne pas gagner un sou avec son affaire.

– C'est simplement qu'il aime les vêtements, dit Calcifer.

Ses yeux orangés suivaient d'un regard éloquent le travail de Sophie.

– Ce costume était fichu, se justifia Sophie.

– Il n'y a pas que les vêtements, reprit Michael. Tu te rappelles l'hiver dernier, quand nous en étions à ta dernière bûche et que Hurle est sorti acheter le crâne et cette stupide guitare ? J'étais très énervé contre lui. Il disait que ça faisait bien.

– Comment avez-vous fait pour les bûches ? demanda Sophie.

– Hurle en a quémandé quelques-unes à quelqu'un qui lui devait de l'argent, dit Michael. Enfin, c'est ce qu'il a raconté, j'espère seulement que c'était la vérité. Et on a mangé des algues. Hurle prétend que c'est bon pour la santé.

– Fameux quand c'est sec, murmura Calcifer. Ça crépite bien.

– Je déteste ça, soupira Michael en examinant d'un œil préoccupé le contenu en miettes de son mortier. Oh ! je ne comprends rien à ce truc. Il devrait y avoir sept ingrédients, à moins que ce soit sept

processus... Bon, essayons toujours dans un pentacle.

Il posa le récipient sur le sol et traça autour à la craie une sorte d'étoile à cinq branches.

La poudre explosa avec une violence qui souffla les triangles de Sophie jusque dans le foyer. Avec un juron, Michael effaça précipitamment le dessin à la craie.

– Sophie, je ne m'en sors pas de ce sortilège. Est-ce que tu pourrais m'aider, s'il te plaît ?

« Exactement comme un enfant apporte ses devoirs à sa grand-mère », songea Sophie qui tentait patiemment de réunir ses triangles.

– Voyons un peu, dit-elle, prudente. C'est que je n'y connais rien en magie, tu sais.

Empressé, Michael lui tendit un papier légèrement lustré, tout à fait singulier, même pour un sortilège. Ses épaisses lettres d'imprimerie étaient brouillées de gris par endroits. Le bord du document avait aussi, sur son pourtour, des parties grises et floues, comme des nuages d'orage qui s'enfuient.

– Dis-moi ce que tu en penses, dit Michael.

Sophie lut :

« Attrape une étoile filante,
Fais qu'une mandragore enfante,
Dis-moi où sont les ans passés,
Qui du diable a fendu le pied,
M'enseigne à ouïr les sirènes,
Parer les brûlures de la haine,
M'apprends
Quel vent
Pousse un cœur honnête en avant.

Déterminez le sujet du texte,
Écrivez une seconde strophe. »

Sophie ne sut que penser de ces vers. Ils n'avaient rien de commun avec les formules de sortilèges qu'elle avait déjà lues en cachette. Elle les relut deux fois avec la plus grande application, gênée par le flot des commentaires intempestifs de Michael.

– Tu sais, Hurle m'a expliqué que les sortilèges élaborés contiennent toujours une énigme. Alors j'ai tout de suite pensé que chaque ligne en était une. J'ai remplacé l'étoile qui tombe par de la suie et des étincelles, et le chant des sirènes par un coquillage... Croyant que je pouvais encore passer pour un enfant, j'ai décroché une racine de mandragore ; j'ai copié la liste des années passées sur des almanachs mais je n'étais pas très sûr de moi, d'ailleurs c'est peut-

être là que je me suis trompé et... et j'y pense, la chose qui arrête les brûlures, ce ne serait pas la feuille de patience ? Enfin, de toute façon, rien n'a marché !

– Ça ne m'étonne pas, dit Sophie. Tout ça m'a l'air d'une série de choses infaisables.

Mais Michael n'était pas d'accord. Si les choses étaient infaisables, releva-t-il judicieusement, personne n'aurait jamais réussi à réaliser le sortilège.

– Et, ajouta-t-il, j'ai eu trop honte d'épier Hurle, je veux me racheter en réussissant ce sortilège.

– Très bien, dit Sophie. Commençons avec « Déterminez le sujet du texte. » Si le fait de le déterminer appartient au sortilège, cela devrait faire bouger les choses ?

Sur ce point non plus, Michael n'était pas d'accord.

– Non, c'est le genre de sortilège qui se révèle à mesure qu'on le fait. C'est ce que signifie la dernière ligne. Quand on écrit la suite en expliquant le sens du sortilège, c'est là qu'il se met à fonctionner. C'est une formule très élaborée. Il faut d'abord déchiffrer le début.

Sophie refit une pile de ses triangles bleus.

– On pourrait demander à Calcifer, suggéra-t-elle. Calcifer, qu'est-ce que... ?

Mais Michael l'arrêta une fois de plus.

– Non, chut ! Je crois que Calcifer fait partie du sortilège. La formule dit « M'enseigne » et « M'apprends ». D'abord j'ai cru qu'il fallait montrer quelque chose au crâne, mais ça ne marche pas, alors ce doit être à Calcifer.

– Si tu rejettes tout ce que je propose, c'est que tu peux le faire sans moi ! protesta Sophie. Tout de même, Calcifer doit savoir qui a fendu son pied, non ?

– Je n'ai pas de pieds, gronda Calcifer, je suis un démon et non un diable !

Sur quoi il se retira sous les bûches. Tout le temps que dura la discussion de Sophie et Michael, on l'entendait pester et maugréer que tout ça, c'était des âneries. Sophie s'était prise au jeu de l'énigme. Elle rangea ses triangles bleus, alla chercher une plume et du papier et se mit à prendre des notes aussi copieuses que celles de Michael. Ils passèrent tous les deux le reste de la journée à fixer le vide en mordillant le bout de leur plume et à échanger quelques suggestions de temps à autre.

Voici un aperçu des élucubrations de Sophie :

« Est-ce que l'ail protège de la haine ? Découper une étoile dans une feuille de papier et la laisser filer ?

Enseigner, mais à qui ? à Hurle ? Il devrait aimer les sirènes plus que Calcifer. Ne pense pas que Hurle soit un cœur honnête. Et

Calcifer ? Elles sont où, les années passées ? Peut-être une façon de dire qu'une des racines sèches doit fructifier ? La planter ? Près d'une feuille de patience ? Dans un coquillage ?

Sabot fendu, cas général sauf pour les chevaux. Ferrer un cheval avec une gousse d'ail ? Le vent. Sentir le vent. Le vent des bottes de sept lieues ?

Hurle, un diable ? Des orteils fourchus dans des bottes de sept lieues. Des sirènes en bottes ? »

Pendant que Sophie se livrait à cet exercice, Michael se torturait également la cervelle.

– Ce vent... Il ne pourrait pas s'agir d'une sorte de poulie où on aurait pendu un honnête homme ? Mais alors ça devient de la magie noire...

– Et si on soupait ? lança Sophie.

Ils mangèrent du pain et du fromage, toujours très concentrés.

– Écoute, Michael, proposa finalement Sophie. Cessons les devinettes et essayons simplement de faire ce qui est écrit. Où peut-on le mieux attraper une étoile filante ? Sur les collines ?

– Les marais des Havres sont plus plats, dit Michael. Tu crois vraiment que c'est possible ? Les étoiles filantes vont affreusement vite.

– Nous aussi, dans les bottes de sept lieues.

Michael se leva d'un bond, soulagé et ravi.

– Oui, tu as trouvé ! s'exclama-t-il en allant chercher les bottes. On y va ?

Cette fois, Sophie se munit prudemment de sa canne et de son châte, puisqu'il faisait presque nuit. Michael tournait la manette vers le repère bleu quand il se produisit deux choses très étranges. Sur le banc, le crâne se mit à claquer des dents. Et Calcifer se dressa dans la cheminée.

– Je ne veux pas que vous y alliez ! s'écria-t-il.

– Nous serons vite revenus, ne te tourmente pas, dit Michael.

Ils sortirent dans la rue du port. La nuit était claire et pleine de parfums. Mais, dès le bout de la rue, Michael se souvint du malaise qu'avait eu Sophie le matin même. Il commença à s'inquiéter des effets possibles de l'air nocturne sur sa santé. Sophie lui enjoignit de ne pas être aussi timoré. Elle marchait vaillamment avec l'aide de son bâton. Ils laissèrent bientôt derrière eux les maisons du village aux fenêtres éclairées. La nuit prit toute son ampleur, elle fraîchit et devint humide. Les marais exhalaient une odeur de sel et de terre.

Derrière, la mer bruissait faiblement. Sophie sentait, plus qu'elle ne les voyait, les étendues immenses qui s'ouvraient devant eux. Elle n'en discernait que les bancs de brume bleuâtre entrecoupés des pâles miroitements de l'eau stagnante des marais, et cela jusqu'à la ligne

plus claire où commençait le ciel. Un ciel immense infini. La Voie lactée ressemblait à une nappe de brume échappée des marais, que perçait çà et là le scintillement des étoiles.

Immobiles, prêts à plonger le pied dans la botte posée devant chacun d'eux, Michael et Sophie attendirent de voir bouger une étoile.

Une heure passa, Sophie s'ingéniait à ne pas laisser voir qu'elle frissonnait, afin de ne pas inquiéter Michael.

Une demi-heure passa encore.

– Mai n'est pas la meilleure époque de l'année pour les étoiles filantes, fit observer Michael. C'est mieux en août, ou en novembre.

Après une autre demi-heure, il demanda d'un ton soucieux :

– Qu'est-ce qu'on va faire pour la racine de mandragore ?

– Occupons-nous d'abord de l'étoile avant de nous tracasser pour la suite, dit Sophie, dents serrées pour les empêcher de claquer.

Au bout d'un moment, Michael proposa :

– Rentre à la maison, Sophie. C'est mon sortilège, après tout.

Sophie ouvrait la bouche pour répondre que c'était une bonne idée quand une étoile se détacha du firmament, rayant le ciel d'une traînée scintillante.

– En voici une ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë.

Michael enfonça le pied dans sa botte et s'envola. Sophie s'appuya sur son bâton et le suivit une seconde après. Hop ! et splash ! Atterrissage en plein marais, dans la brume et la désolation des flaques d'eau stagnante à l'infini. Sophie enfonça son bâton dans la boue et réussit tant bien que mal à se relever.

La botte de Michael formait une tache sombre juste à côté d'elle. Quant à Michael lui-même, il n'était plus qu'un clapotis spongieux de galop effréné, quelque part devant.

Et l'étoile tombait, petite flamme blanche très visible un peu en avant de la zone de turbulence causée par Michael. Sa descente se ralentissait à mesure qu'elle se rapprochait ; il semblait bien que Michael pourrait l'attraper.

Sophie extirpa sa chaussure de la botte.

– Allons, bâton, emmène-moi jusque-là !

Et elle se mit à claudiquer avec maestria, sautant par-dessus les touffes et zigzaguant parmi les flaques sans quitter des yeux la petite lumière blanche.

Quand elle arriva à la hauteur de Michael, il poursuivait l'étoile pas à pas, les bras tendus pour la saisir. Sophie voyait la silhouette du garçon se découper dans le halo de lumière. Le petit astre flottait à la hauteur de ses mains, un pas ou deux devant lui, et regardait nerveusement en arrière. Quelle chose étrange ! se dit Sophie. Sa lueur éclairait un cercle d'herbes, de flaques et de roseaux autour de Michael, elle n'était faite que de lumière, et elle avait pourtant de

grands yeux anxieux dans un petit visage pointu.

L'arrivée de Sophie l'affola. Elle eut un mouvement incontrôlé et cria d'une voix crépitante, suraiguë :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Que voulez-vous ?

Voyant l'étoile terrifiée, Sophie tenta d'appeler Michael pour qu'il arrête la chasse. Mais il ne lui restait plus assez de souffle.

– Je veux t'attraper, c'est tout, expliqua Michael. Je ne te ferai pas de mal.

– Non, non ! crépita la voix épouvantée. Ce n'est pas possible, je suis censée mourir !

– Mais je peux te sauver si tu me laisses t'attraper, dit gentiment Michael.

– Non ! Je préfère mourir ! cria l'étoile, qui échappa aux doigts de Michael.

Celui-ci plongea à sa suite, mais l'étoile était trop vive pour lui. Elle s'élança vers une flaque ; il y eut un jet de vapeur, l'eau noire s'illumina brièvement, puis fit entendre un petit grésillement moribond. Sophie arriva pour voir Michael contempler le dernier rond de lumière en train de s'effacer au fond de l'eau sombre.

– C'est triste, dit Sophie.

– Oh ! oui, soupira Michael. C'est comme si j'avais perdu un peu de mon cœur. Rentrons. Je suis dégoûté de ce sortilège.

Il leur fallut vingt bonnes minutes pour retrouver les bottes, ce qui, selon Sophie, était un pur miracle.

– Tu sais, dit Michael alors qu'ils se traînaient dans les rues des Havres, très abattus, je crois que je ne suis pas capable de réaliser ce sortilège. Il est trop compliqué pour moi. Il faut que je demande à Hurle. Je déteste renoncer, mais au moins j'obtiendrai de lui un avis sensé, à présent que cette Lettie Chapelier a capitulé.

Une conclusion qui ne remonta pas le moral de Sophie.

10. Où Calcifer promet un indice à Sophie

Hurle avait dû rentrer pendant leur équipée. Le lendemain matin, il sortit de la salle de bains alors que Sophie préparait le petit déjeuner. Il s'installa élégamment dans le fauteuil, pomponné de frais et fleurant bon le chèvrefeuille.

– Chère Sophie, salua-t-il. Toujours débordante d'activité ! Vous ne vous êtes pas ménagée hier, je crois, malgré mes recommandations ? Puis-je savoir pour quelle raison vous avez transformé en puzzle mon plus beau costume ? À titre d'information amicale, bien entendu.

– Vous l'avez saccagé l'autre jour. Je le rebâtis.

– J'en suis capable aussi, reprit Hurle. Je croyais vous l'avoir montré. Je peux aussi vous fabriquer une paire de bottes de sept lieues, si vous me donnez votre pointure. Quelque chose de pratique en cuir brun, par exemple. Stupéfiant qu'on puisse faire un pas de dix milles et demi et atterrir immanquablement dans une bouse de vache, non ?

– Oh ! c'était peut-être une bouse de taureau, dit Sophie. Et autant vous le dire, vous y trouverez aussi de la boue des marais. Une personne de mon âge a besoin de beaucoup d'exercice.

– Alors vous vous êtes montrée encore plus active que je ne le pensais. Imaginez-vous qu'hier, quand je me suis arraché un instant à la contemplation du ravissant visage de Lettie, j'aurais juré avoir vu le bout de votre nez dépasser du coin de la maison.

– Mme Bonnafé est une amie de ma famille, expliqua Sophie. Comment pouvais-je savoir que vous seriez là aussi ?

– Parce que vous avez de l'instinct, Sophie. Rien n'est à l'abri avec vous. Si je courtais une jeune fille vivant sur un iceberg au milieu de l'océan, tôt ou tard – tôt, probablement – je vous verrais arriver en piqué sur un balai. En fait, ne pas vous voir arriver me décevrait de vous maintenant.

– Allez-vous sur l'iceberg aujourd'hui ? rétorqua Sophie. À voir l'expression énamourée de Lettie hier, il n'y a plus grand-chose qui vous retient là-bas !

– Vous vous méprenez sur moi, Sophie, dit Hurle d'une voix profondément blessée.

Sophie lui jeta un coup d'œil soupçonneux. Au-delà de la pierre rouge qui oscillait à son oreille, il avait le profil triste et noble.

– Il se passera de longues années avant que je quitte Lettie, promit-il. Mais aujourd'hui je retourne chez le roi. Satisfaite, madame Je-me-

mêle-de-tout ?

Sophie fut tentée de ne pas en croire un mot, mais une chose était certaine, il se rendait à Magnecour, comme l'attestait le repère rouge de la porte, lorsqu'il partit après le petit déjeuner, écartant d'un geste Michael venu le consulter au sujet du sortilège qui l'embarrassait tant. Désœuvré, l'apprenti jugea qu'il ferait aussi bien d'aller chez Savarin et s'en alla.

Sophie resta donc seule. Elle doutait fortement des intentions de Hurlé au sujet de Lettie, mais ce n'était pas la première fois qu'elle se trompait sur le compte du magicien ; et après tout, elle ne savait de sa conduite que ce que lui en avaient révélé Michael et Calcifer. Elle rassembla tous les petits triangles de tissu bleu et se mit à les coudre, non sans un certain sentiment de culpabilité, sur le filet de pêche aux mailles d'argent qui était tout ce qui restait du costume. Quelqu'un frappa à la porte. Elle sursauta violemment, croyant que c'était encore l'épouvantail.

– Porte des Havres, annonça Calcifer dans un large sourire violet.

Ouf ! Alors ce n'était pas grave. Sophie alla ouvrir, repère bleu en bas. Une voiture à cheval attendait devant la porte. Son conducteur, un homme dans la cinquantaine, venait demander si madame la sorcière pouvait empêcher son cheval de perdre ses fers sans arrêt.

– Je vais voir, dit Sophie qui claudiqua jusqu'au feu. Calcifer, qu'est-ce que je fais ? chuchota-t-elle.

– Poudre jaune, quatrième flacon de la deuxième étagère, chuchota Calcifer en retour. Ce sont des sorts basés sur la croyance, n'aie pas l'air sceptique en le lui donnant.

Comme elle avait vu Michael le faire, Sophie versa de la poudre jaune dans un carré de papier qu'elle plia en une élégante papillote.

– Voilà. Cela fixera mieux les fers qu'une centaine de clous. Tu m'entends, cheval ? Tu n'auras pas besoin de maréchal-ferrant de toute l'année. Ce sera un sou, merci.

Ce fut une journée animée. Sophie dut abandonner plusieurs fois son ouvrage pour servir, avec l'aide de Calcifer, un sort pour déboucher les tuyaux, un autre pour retrouver les chèvres, et quelque chose pour brasser de la bonne bière. Le seul client qui lui posa un problème fut celui qui vint de Magnecour. Un garçon richement vêtu, pas beaucoup plus vieux que Michael, blême et moite, qui se tordait les mains.

– Dame l'Enchanteresse, par pitié ! Je dois livrer un duel demain à l'aube. Donnez-moi quelque chose qui m'assure d'être le vainqueur. Peu importe le prix, je paierai ce que vous voudrez !

Sophie consulta Calcifer du regard par-dessus son épaule. Il lui fit une grimace signifiant qu'il n'y avait rien de ce genre qui fut déjà prêt.

– Mais ce serait mal agir, dit Sophie au jeune homme, sévèrement.

D'ailleurs, se battre en duel est mal.

– Alors donnez-moi au moins quelque chose qui me laisse une vraie chance ! supplia le garçon au désespoir.

Sophie le regarda mieux. D'une taille nettement au-dessous de la moyenne, il était manifestement épouvanté. Il avait l'expression de détresse de ceux qui perdent toujours, en toute circonstance.

– Je vais voir ce que je peux faire, dit Sophie.

Elle boitilla jusqu'aux étagères et passa en revue les étiquettes. La poudre rouge portant la mention cayenne semblait la mieux appropriée. Elle en versa une dose généreuse sur un carré de papier, puis plaça le crâne tout à côté.

– Parce que tu dois en savoir plus que moi sur la question, lui marmonna-t-elle.

Le jeune homme se penchait anxieusement par la porte pour observer ses gestes. Sophie se munit d'un couteau pour exécuter sur le monticule de poivre ce qui, espérait-elle, ressemblerait à des passes mystiques.

– Tu vas te battre vaillamment, psalmodia-t-elle. Vaillamment, c'est compris ?

Elle ferma le sachet et l'apporta au jeune homme trop petit.

– Jetez cette poudre en l'air quand le duel commencera, lui enjoignit-elle. Elle vous donnera la même chance qu'à votre adversaire. La suite dépendra de vous, que vous soyez vainqueur ou non.

Le jeune homme trop petit fut si reconnaissant qu'il voulut payer Sophie d'une pièce d'or. Sur son refus, il lui donna une piécette et s'en alla en sifflotant gaiement.

– J'ai l'impression d'être une tricheuse, avoua Sophie en cachant l'argent sous la pierre du foyer, mais qu'est-ce que j'aimerais assister à ce combat !

– Et moi donc ! pétilla Calcifer. Quand vas-tu enfin me délivrer, que je puisse en aller voir de tels spectacles ?

– Quand j'aurai obtenu ne serait-ce qu'un indice sur ce fameux contrat, dit Sophie.

– Il est possible que tu en aies un dans la journée, la rassura Calcifer.

Michael rentra en coup de vent vers la fin de l'après-midi. Il s'assura d'un œil inquiet que Hurle n'était pas revenu avant lui et s'installa devant l'établi. Chantant avec entrain, il y disposa de quoi faire croire qu'il avait travaillé.

– Je t'envie de pouvoir faire tout ce chemin si facilement, dit Sophie qui cousait un triangle bleu sur un galon d'argent. Comment va Mar... ma nièce ?

Tout content, Michael vint s'asseoir à côté du feu, sur le tabouret,

pour raconter sa journée. Puis il s'enquit de celle de Sophie. Aussi, quand Hurle poussa la porte de l'épaule parce qu'il avait les bras chargés de paquets, le résultat fut que Michael n'avait pas du tout l'air d'être au travail. Il était plié de rire sur le tabouret au récit du sortilège de duel.

Hurle s'adossa à la porte pour la refermer. Il resta appuyé au battant, l'air tragique.

– Regardez-moi ça ! s'écria-t-il. Je suis au bord du gouffre, j'ai travaillé comme un esclave pour tout le monde toute la journée, et personne, même Calcifer, ne prend le temps de me dire bonjour !

Michael, penaud, se releva d'un bond. Calcifer maugréa qu'il ne disait jamais bonjour. Sophie demanda :

– Quelque chose ne va pas ?

– Ah ! tout de même, certains daignent enfin s'apercevoir de ma présence, martela Hurle. Comme c'est aimable à vous de poser la question, Sophie. Eh bien, effectivement, quelque chose ne va pas. Le roi m'a officiellement demandé de retrouver son frère en me laissant clairement entendre que la perte de la sorcière du Désert serait bienvenue en la circonstance, et vous restez assis là à rire tous les trois !

De toute évidence, Hurle était d'humeur à produire d'une minute à l'autre de la vase verte. Sophie mit prestement son ouvrage de côté.

– Je vais faire des tartines grillées, annonça-t-elle.

– C'est tout ce que vous proposez face à la tragédie ? s'emporta Hurle. Faire des tartines ? Non, non, restez assise. J'ai eu toutes les peines du monde à rapporter un tas de choses pour vous, aussi vous ne pouvez pas faire moins que de montrer un intérêt poli. Voici.

Il laissa tomber une pluie de paquets sur les genoux de Sophie et en tendit un à Michael.

Intriguée, Sophie ouvrit les emballages. Elle y découvrit, médusée, plusieurs paires de bas de soie ; deux jupons de la plus fine batiste, à volants, avec incrustations de dentelle et de satin ; une paire de bottes à côtés élastiques en daim gris tourterelle ; un châle de dentelle ; enfin une robe en moire de soie grise ornée de dentelle, assortie au châle. Un seul coup d'œil de professionnelle suffit à Sophie pour juger de leur qualité. La dentelle à elle seule valait une fortune. Elle caressa la soie de la robe avec une sorte de timidité.

Michael sortit de son paquet un élégant costume neuf en velours.

– Vous avez dû dépenser jusqu'au dernier sou de la bourse de soie ! grogna-t-il avec ingratitude. Je n'ai pas besoin d'un nouveau costume. C'est vous qui en avez besoin.

L'air dépité, Hurle releva du bout de sa botte ce qui restait du bel habit bleu et argent. Sophie avait bien travaillé, mais le résultat ne ressemblait pas encore beaucoup à un costume.

– On ne peut sûrement pas me taxer d'égoïsme, dit-il. Mais je ne peux pas vous envoyer salir mon nom auprès du roi en haillons, Sophie et toi ! Le roi penserait que je ne prends pas soin de ma vieille mère comme il convient. Alors, Sophie ? Les bottes sont-elles à votre taille ?

Sophie leva le nez de ses cadeaux.

– Qu'est-ce qui vous fait agir, la bonté ou la poltronnerie ? ironisa-t-elle. Merci beaucoup, mais je n'irai pas.

– Quel monstre d'ingratitude ! proféra Hurle en déployant les bras. Que la vase verte revienne nous submerger ! Après quoi je serai contraint de déplacer le château à mille milles d'ici ! Je ne reverrai jamais ma jolie Lettie !

Michael chercha les yeux de Sophie, la mine suppliante. Sophie avait le regard noir. Le bonheur de ses deux sœurs dépendait de son consentement à voir le roi, elle ne le mesurait que trop bien. Et la menace de la vase verte persistait.

– Vous ne m'avez jamais demandé de faire une telle chose, protesta-t-elle. Vous avez juste dit que j'allais le faire.

Hurle sourit.

– Et vous allez le faire, n'est-ce pas ?

– Oui ! finit par aboyer Sophie. Je dois y aller quand ?

– Demain après-midi, exalta Hurle. Michael vous servira de valet de pied. Le roi vous attend.

Le magicien prit place sur le tabouret et exposa en termes clairs et concis sa mission à Sophie. Celle-ci remarqua qu'il n'était plus question de vase verte, maintenant qu'il avait obtenu ce qu'il voulait. Elle eut envie de le gifler.

– J'attends de vous un travail en finesse, expliqua Hurle. Il faut que le roi continue à me confier des travaux comme les sortilèges de transport, mais pas de mission consistant à retrouver son frère. Expliquez-lui à quel point j'ai irrité la sorcière du Désert et dites-lui aussi que je suis un bon fils, mais faites-le de façon à ce qu'il comprenne qu'en la matière je suis incompetent.

Et de développer sa stratégie avec un luxe de détails extraordinaire. Les mains crispées sur ses paquets, Sophie s'efforçait de retenir les propos de Hurle, mais ne pouvait s'empêcher de penser qu'à la place du roi elle ne comprendrait pas un mot de toutes ces élucubrations !

Pendant ce temps, Michael était pendu au bras de Hurle pour essayer de lui parler du sortilège énigmatique. Mais Hurle trouvait sans cesse d'autres arguments subtils à l'usage du roi et écartait son apprenti du coude.

– Pas maintenant, Michael. J'ai pensé à une chose, Sophie, c'est qu'il vous faudrait un peu d'entraînement pour ne pas vous sentir trop intimidée au palais. Je ne veux pas que vous perdiez tous vos moyens

au milieu de l'entretien. Tout à l'heure, Michael. C'est pourquoi je vous ai organisé une visite à mon ancien professeur, Mme Tarasque. Elle est impressionnante, vous verrez. Plus que le roi, d'une certaine manière. Après l'avoir vue, vous ne vous sentirez pas dépaycée au palais.

Sophie regrettait déjà d'avoir accepté. Elle fut réellement soulagée quand Hurle se tourna enfin vers Michael.

– Bon, à toi maintenant, Michael. Qu'y a-t-il ?

Michael agita la feuille grise de papier lustré en expliquant à toute vitesse, la mine navrée, que le sortilège était impossible à réaliser.

Hurle laissa voir un peu d'étonnement, mais il prit la feuille qu'il déplaça.

– Voyons, qu'est-ce qui te pose un problème ?

Il lut le texte d'un air concentré et haussa un sourcil.

– J'ai d'abord essayé de le prendre comme une énigme et ensuite j'ai tenté de faire exactement ce qu'il dit, expliqua Michael. Mais Sophie et moi n'avons pu attraper l'étoile filante et...

– Miséricorde ! s'exclama Hurle, qui partit d'un grand rire puis se mordit la lèvre. Enfin, Michael, ce n'est pas le sortilège que je t'ai laissé ! Où as-tu trouvé ce document ?

– Sur l'établi, dans le bazar que Sophie a empilé autour du crâne. C'était la seule formule récente, alors j'ai pensé...

Hurle bondit de son tabouret et se mit à fouiller le tas d'objets sur l'établi.

– Sophie a encore fait des siennes, rouspéta-t-il en faisant voler une quantité de choses. J'aurais dû m'en douter ! Non, le sortilège que je cherche n'y est pas, constata-t-il en tapotant pensivement le crâne brun et luisant. C'est toi, hein, mon vieux ? J'ai idée que tu viens de là-bas. Quant à la guitare, j'en suis sûr. Dites-moi, chère Sophie... Indomptable, irréductible vieille fourmi, ai-je raison de penser que vous avez tourné le bouton de ma porte vers le repère noir et passé le bout de votre nez par l'ouverture ?

– Le doigt seulement, objecta Sophie avec dignité.

– Mais vous avez ouvert la porte, et c'est là qu'a dû entrer ce que Michael prend pour un sortilège. Il ne vous est pas venu à l'esprit, à l'un ou à l'autre, que cela ne ressemble pas du tout à une formule de sortilège ?

– Les sortilèges ont souvent l'air bizarre, protesta Michael. Qu'est-ce que c'est, en réalité ?

Hurle s'étrangla de rire.

– « Déterminez le sujet du texte. Écrivez une seconde strophe. » Oh mon Dieu ! Je vais vous montrer ! cria-t-il en s'élançant dans l'escalier.

– J'ai l'impression que nous avons perdu notre temps en allant battre les marais cette nuit, constata Sophie.

Michael approuva tristement de la tête. Sophie comprit qu'il se sentait ridicule.

– C'est ma faute, confessa-t-elle. C'est parce que j'ai ouvert la porte.

– Qu'est-ce qu'il y avait dehors ? demanda Michael avec grand intérêt.

Mais Hurle redescendait l'escalier au pas de charge.

– Je n'ai pas ce livre, en définitive, dit-il, visiblement contrarié. Michael, je ne t'ai pas entendu dire que vous avez tenté d'attraper une étoile filante ?

– Si, mais elle était complètement affolée, elle est tombée dans une flaque et s'est noyée.

– Heureusement, Dieu merci ! se réjouit Hurle.

– C'était très triste, dit Sophie.

– Triste ? s'écria Hurle, plus contrarié que jamais. L'idée était de vous, pas vrai, Sophie ? Je vous vois très bien sauter de flaque en flaque en encourageant Michael ! Laissez-moi vous le dire, c'est la plus belle sottise de sa vie. Ça aurait été une catastrophe si par hasard il avait réussi à attraper cette étoile ! Et vous...

Calcifer remua faiblement dans la cheminée.

– Qu'est-ce que c'est que ce tapage ? s'émut-il. Tu en as bien attrapé une, toi, non ?

– Si ! Et je...

Hurle s'arrêta net et jeta un regard de fureur glaciale en direction de Calcifer. Puis il se détourna pour revenir à Michael.

– Michael, promets-moi que tu n'essaieras plus jamais.

– C'est promis, dit Michael. Quel est donc ce texte, si ce n'est pas un sortilège ?

Hurle regarda le papier grisâtre qu'il tenait.

– On appelle ça une chanson, et cela se chante, je suppose. Mais il en manque une partie, et je ne me souviens pas de la suite. (Il resta songeur un moment, comme frappé d'une autre idée, qui manifestement l'inquiétait.) Je crois que la strophe suivante était importante. Je ferais aussi bien de rapporter la chose pour voir si... (Il alla à la porte, plaça le bouton sur le côté noir, s'arrêta puis tourna la tête vers Sophie et Michael. Naturellement, ils avaient tous les deux les yeux rivés au bouton.) Bon, reprit-il. Je sais que Sophie trouvera le moyen de se faufiler n'importe où si je ne l'emmène pas, et ce ne serait pas juste pour Michael. Venez tous les deux, il vaut mieux que je vous tienne à l'œil.

Il ouvrit la porte et s'engouffra dans le néant. Dans sa précipitation à le suivre, Michael renversa son tabouret. Sophie posa ses paquets en hâte de chaque côté de la cheminée.

– N'envoie pas d'étincelles dessus ! recommanda-t-elle à Calcifer.

– D'accord, si tu promets de me raconter ce qu'il y a là-bas. Au fait,

tu as eu ton indice, je te signale.

– Ah bon ? s'étonna Sophie.

Mais elle était beaucoup trop pressée pour attendre des précisions.

11. Où Hurle se rend dans un pays étrange à la recherche d'un sortilège

Finalement, le néant n'avait que quelques centimètres de profondeur. Ensuite, c'était la lumière grisâtre d'une soirée de bruine. Une allée menait à une barrière de jardin où attendaient Hurle et Michael. Au-delà s'étendait une route toute plate, qui semblait très dure, bordée de chaque côté d'une rangée de maisons. Frissonnant un peu sous la bruine, Sophie chercha derrière eux l'endroit d'où ils venaient et s'aperçut que le château était devenu une maison de brique jaune aux larges fenêtres. Comme toutes les autres maisons, elle était neuve, de plan carré, avec une porte d'entrée en verre cathédrale. Les alentours des habitations paraissaient déserts.

– Quand vous aurez fini de fureter ! l'appela Hurle, son bel habit gris et écarlate tout embué de bruine.

Il faisait osciller au bout de ses doigts un trousseau de clefs étranges, presque toutes plates et jaunes, comme assorties aux maisons. Sophie emprunta l'allée pour les rejoindre.

– Il faut accorder nos vêtements à la mode de cet endroit, dit-il.

Son habit s'estompa comme si la bruine s'était soudain changée en brouillard. Quand il retrouva des contours précis, il était toujours gris et écarlate, mais d'une forme toute différente. Les manches en entonnoir avaient disparu, l'ensemble était plus ample, le tissu avait l'air usé et assez minable.

La jaquette de Michael s'était rembourrée et avait rétréci jusqu'à hauteur de la taille. Il souleva ses pieds chaussés de souliers de toile et contempla d'un air consterné les tubes bleus étroits qui lui enfermaient les jambes. Il se plaignit :

– Je peux à peine plier les genoux !

– Tu t'y habitueras, dit Hurle. Venez, Sophie.

À la surprise de Sophie, le magicien revint sur ses pas en direction de la maison jaune. Le dos de sa jaquette ample portait les deux mots mystérieux de rugby gallois. Michael lui emboîta le pas. Il marchait bizarrement, tout raide, à cause des tubes qui lui emprisonnaient les jambes.

Sophie regarda ses propres vêtements. Au-dessus de ses chaussures informes, sa jupe découvrait deux fois plus de mollet étique que d'habitude. Sinon, il n'y avait pas de grand changement.

Hurle ouvrit la porte de verre ondulé avec l'une de ses clefs. À côté pendait une pancarte de bois sur des chaînes. « Le Gai Vallon », lut

Sophie tandis que Hurle la poussait dans une pièce d'entrée très claire, impeccable. Il devait y avoir du monde dans la maison. Des voix très fortes venaient de derrière la première porte. Hurle l'ouvrit, et Sophie s'aperçut que les voix venaient d'images magiques en couleurs se déplaçant sur la façade d'une grande boîte carrée.

– Hubert ! s'exclama une femme occupée à tricoter dans la pièce.

Elle posa son tricot, l'air vaguement contrariée. Avant qu'elle ait eu le temps de se lever, une petite fille qui regardait les images magiques avec beaucoup de sérieux, le menton dans les mains, bondit.

– Oncle Hubert ! hurla-t-elle, et elle sauta sur lui en l'emprisonnant de ses bras et de ses jambes, pas plus haut que la taille.

– Marie ! tonna Hurle en retour. Comment vas-tu, petite sirène ? Tu as été sage ?

La petite fille et lui entamèrent alors une conversation enthousiaste dans une langue étrangère. Ils parlaient très vite et très fort. Sophie voyait qu'il existait une grande complicité entre eux. Mais cette langue... Elle ressemblait beaucoup à la petite chanson de Calcifer qui parlait de casseroles, lui semblait-il, sans qu'elle pût l'affirmer. Entre deux explosions de babillage étranger, Hurle trouva le moyen d'annoncer, à la façon d'un ventriloque :

– Voici ma nièce, Marie, et ma sœur, Mégane Paris. Mégane, je te présente Michael Marin et Sophie... heu...

– Chapelier, dit Sophie.

Mégane leur serra la main à tous les deux avec une sourde désapprobation. Plus âgée que Hurle, elle avait le même visage allongé et anguleux, les cheveux sombres ; ses yeux bleus exprimaient surtout l'anxiété.

– Ça suffit, Marie ! ordonna-t-elle d'une voix qui coupa net la conversation en langue étrangère. Tu comptes rester longtemps, Hubert ?

– Non, je ne fais que passer, répondit Hurle en reposant Marie à terre.

– Gareth n'est pas encore rentré, déclara Mégane avec une intonation qui devait être lourde de sens.

– Quel dommage ! s'exclama Hurle, le sourire faussement chaleureux. Malheureusement, nous ne pouvons pas rester. Je voulais juste te présenter mes amis, et aussi te demander quelque chose. Ça a l'air idiot, mais... Est-ce que Neil n'aurait pas perdu récemment un fragment de son devoir d'anglais, par hasard ?

– Ça alors ! C'est drôle que tu en parles ! s'écria Mégane. Il l'a cherché partout, jeudi dernier ! Il a un nouveau professeur d'anglais, tu sais ; elle est très stricte, et ne s'inquiète pas que de l'orthographe. Ils en ont tous une sainte frousse et ils font leur travail à l'heure. Cela ne fait pas de mal à Neil, il est trop paresseux, ce petit diable ! Alors,

jeudi, il a tout remué ici, mais il n'a pu trouver qu'un truc bizarre, un vieil écrit...

– Ah ! dit Hurle. Qu'est-ce qu'il en a fait ?

– Je lui ai dit de l'apporter à cette Mlle Angorienne, son professeur, afin de lui montrer qu'il s'était donné du mal, pour une fois.

– Et il l'a fait ?

– Je ne sais pas. Tu ferais mieux de le lui demander. Il est là-haut dans la chambre de devant, sur cette satanée machine. Mais tu n'en tireras pas deux mots, je te préviens.

– Venez avec moi, dit Hurle à Michael et

Sophie, qui examinaient avec des yeux ronds cette pièce lumineuse, orange et marron.

Main dans la main avec Marie, ils sortirent de la pièce et montèrent à l'étage. Même l'escalier était recouvert d'un tapis rose et vert. La procession conduite par Hurle ne fit donc pratiquement aucun bruit en empruntant le passage rose et vert du premier étage pour entrer dans une chambre au tapis bleu et jaune. Les deux garçons, affalés sur les différentes boîtes magiques posées sur une grande table devant la fenêtre, n'auraient sans doute pas davantage levé les yeux à l'entrée d'une armée avec fanfare, se dit Sophie. La plus grosse boîte magique avait une vitrine de verre comme celle d'en bas, mais elle montrait du texte écrit et des figures autant que des images. Sur toutes les boîtes avaient poussé de longues tiges blanches et souples qui semblaient avoir pris racine dans un mur de la chambre.

– Neil ! appela Hurle.

– Ne le dérangez pas, dit l'autre garçon, sinon il va perdre sa vie.

Voyant que c'était une question de vie ou de mort, Sophie et Michael reculèrent jusqu'à la porte. Mais Hurle, nullement perturbé à l'idée de tuer son neveu, s'avança jusqu'au mur et arracha les racines des boîtes. L'image s'évanouit. Les deux garçons proférèrent des mots que même Martha ne devait pas connaître, estima Sophie. Neil se retourna d'un coup en braillant :

– Marie ! Tu vas me payer ça !

– Cette fois-ci, c'est pas moi ! glapit Marie.

Neil fit un tour complet sur sa chaise et découvrit Hurle, qu'il fusilla d'un regard accusateur.

– Comment ça va, Neil ? demanda aimablement Hurle.

– Qui c'est ? s'enquit l'autre compère.

– Mon oncle nul, dit Neil avec un regard noir, impressionnant sous ses épais sourcils bruns. Qu'est-ce que tu veux ? Remets la prise.

– Quel accueil, dis donc ! sourit Hurle. Je la remettrai quand je t'aurai posé une question et que tu m'auras répondu.

Neil poussa un profond soupir.

– Oncle Hubert, je suis en pleine partie de jeu électronique.

– Un nouveau ?

Les deux garçons se renfrognèrent.

– Non, c'est un jeu que j'ai eu pour Noël. Tu sais bien ce que disent les parents, que c'est une perte de temps et d'argent pour des choses inutiles. Ils m'en donneront pas d'autre avant mon anniversaire.

– Ah ! bon, dit Hurle. Alors ce n'est pas grave que tu sois interrompu si tu le connais déjà, et pour ta peine je vais t'en offrir un nouveau...

– C'est vrai ? crièrent d'une seule voix les deux garçons, et Neil ajouta :

– Est-ce que tu peux m'en avoir un que personne n'a ?

– Oui. Jette d'abord un coup d'œil là-dessus et dis-moi ce que c'est, dit Hurle en étalant le papier gris lustré sous le nez de Neil.

Les deux garçons se penchèrent sur le papier.

– C'est un poème, grimaça Neil, avec l'intonation que prennent en général les gens pour dire : « C'est un rat mort. »

– C'est celui que Mlle Angorianne a donné comme devoir la semaine dernière, ajouta l'autre garçon. Je me souviens de « vent » et « m'apprends ». C'est sur les sous-marins.

Sophie et Michael ouvrirent de grands yeux à cette nouvelle théorie. Comment avaient-ils pu se tromper à ce point ? Neil s'exclama soudain :

– Hé ! C'est mon devoir que j'avais perdu ! Tu l'as trouvé où ? Et cette drôle de page d'écriture, c'était à toi ? Mlle Angorianne a dit que c'était intéressant – coup de pot – et elle l'a emportée chez elle.

– Je te remercie, dit Hurle. Où habite-t-elle ?

– Au-dessus du salon de thé de Mme Phillipe. Rue de Cardiff. Tu me le donneras quand, le nouveau jeu ?

– Quand tu te rappelleras le reste du poème, éluda Hurle.

– C'est pas juste ! s'indigna Neil. Je me rappelle déjà plus ce bout-là, que tu as apporté ! Ça s'appelle jouer avec les sentiments des autres et...

Il s'arrêta en voyant Hurle hilare fouiller sa poche et lui tendre un paquet plat.

– Oh merci ! s'exclama-t-il avec ferveur, et il retourna sans plus de cérémonie à ses boîtes magiques.

Hurle replanta en riant les racines dans le mur avant de faire signe à Michael et Sophie de le suivre. Les deux garçons se lancèrent dans un regain fébrile d'activité mystérieuse, à laquelle Marie participa à sa manière, en observatrice, le pouce dans la bouche.

Hurle descendit quatre à quatre l'escalier rose et vert, tandis que Michael et Sophie s'attardaient sur le seuil de la chambre, intrigués par la signification de ce qu'ils voyaient. Neil lisait à voix haute :

– Tu es dans un château enchanté qui a quatre portes. Chacune

ouvre sur une dimension différente. Dans la première dimension, le château se déplace constamment et peut rencontrer un péril à tout moment...

En claudiquant vers l'escalier, Sophie s'interrogea sur l'aspect familier de la chose. Elle trébucha sur Michael, arrêté à mi-descente, l'air embarrassé. En bas des marches, Hurle avait une discussion assez vive avec sa sœur.

– Comment ça, tu as vendu tous mes livres ? disait Hurle. J'avais besoin de l'un d'entre eux en particulier. Ils ne t'appartenaient pas, tu n'avais pas à les vendre.

– Cesse de m'interrompre ! répliqua Mégane, la voix basse et haineuse. Écoute-moi maintenant. Je t'ai déjà averti que je ne suis pas un entrepôt pour tes affaires. Tu nous fais honte, à Gareth et à moi, à te balader habillé comme ça au lieu de t'acheter un vrai costume qui te donnerait l'air respectable, pour une fois. Tu te lies avec des racailles et des bons à rien, tu les amènes dans cette maison ! Tu essaies de m'abaisser à ton niveau, peut-être ? Avec toutes les études que tu as faites, tu n'as même pas de travail décent, tu ne fais que traîner, quel gaspillage ! Tant d'années d'université, tant de sacrifices que d'autres ont faits pour toi, tout ton argent qui file...

Mégane aurait pu rivaliser avec Mme Bonnafé. Un vrai moulin à paroles. Sophie commençait à comprendre pourquoi Hurle avait pris l'habitude de se dérober. Mégane était le genre de personne qui donnait envie de s'esquiver discrètement par la première porte. Malheureusement, Hurle était coincé au bas de l'escalier, Sophie et Michael derrière lui.

–... jamais une seule journée d'un travail honnête, et aucun métier dont je puisse être fière ! Tu ne songes qu'à nous faire honte, à Gareth et à moi, et à venir ici gâter outrageusement Marie, poursuivait Mégane, implacable.

Sophie écarta Michael et descendit les escaliers aussi majestueusement qu'elle le put.

– Venez, Hurle, dit-elle avec superbe. Il faut vraiment que nous nous remettions en route. Pendant que nous restons là, l'argent continue à tomber et vos domestiques sont probablement en train de vendre l'orfèvrerie. Ce fut un vrai plaisir de vous rencontrer, glissa-t-elle à Mégane au bas des marches, mais le temps nous presse. Hurle est tellement surchargé de travail.

Mégane ravala son discours et devisagea Sophie avec stupéfaction. Celle-ci lui adressa un signe de tête impérial et poussa Hurle vers la porte en verre ondulé. Il se retourna pour demander à sa sœur :

– Ma vieille voiture est-elle toujours dans la remise, ou est-ce que tu l'as vendue aussi ?

– C'est toi qui as le seul jeu de clefs, répondit aigrement Mégane.

Apparemment, il n'y aurait pas d'autre au revoir. La porte claqua derrière eux. Hurle emmena ses compagnons jusqu'à une bâtisse blanche et carrée, au bout de la route noire. Il ne fit aucun commentaire sur sa sœur, mais dit simplement en ouvrant une large porte dans le bâtiment :

– Je suppose que le féroce professeur d'anglais ne manquera pas d'avoir un exemplaire de ce livre.

La suite, Sophie aurait préféré l'oublier. Ils prirent une voiture sans chevaux qui sentait très fort et allait à une vitesse terrifiante, avec des grondements et des trépidations épouvantables, par les rues les plus escarpées que Sophie eût jamais vues. C'était à se demander par quel miracle les maisons alignées de part et d'autre ne glissaient pas en tas au bas de ces rues. Sophie ferma les yeux et s'accrocha à l'un des morceaux déchirés de son siège, en priant simplement pour que ce soit bientôt fini.

Par bonheur, cela ne dura pas. Ils arrivèrent sur une route plus plate avec des maisons serrées de chaque côté et s'arrêtèrent devant une très grande fenêtre entièrement masquée par un rideau blanc. Une pancarte disait : SALON DE THÉ FERMÉ. En dépit de cet avis, Hurle pressa un bouton à une petite porte voisine de la fenêtre et Mlle Angorienne ouvrit.

Ils la dévisagèrent tous les trois avec curiosité. Pour une féroce institutrice, Mlle Angorienne était étonnamment jeune, mince et belle. Une vague de cheveux très noirs encadrait son visage au teint bruni, en forme de cœur. Elle avait de grands yeux sombres, et la seule férocité décelable chez elle était précisément le regard direct et intelligent de ces yeux immenses qui semblaient jauger ses interlocuteurs.

– Quelque chose me laisse penser que vous devez être Hubert Berlu, dit-elle à Hurle.

Elle avait une voix basse et musicale, très assurée, mais un rien amusée.

Hurle resta un instant interloqué avant d'arborer son sourire le plus ravageur. Et ce sourire, songea Sophie, sonnait le glas des beaux rêves de Lettie et Mme Bonnafé. Car Mlle Angorienne était exactement le genre de dame dont il était certain qu'un homme comme Hurle tomberait amoureux dans la minute. Et pas seulement Hurle, d'ailleurs. Michael aussi la contemplait avec une admiration éperdue. Et toutes ces maisons apparemment désertes étaient peuplées de gens qui connaissaient tous Hurle et Mlle Angorienne et observaient avec intérêt la suite des événements, Sophie n'en doutait pas. Elle sentait leurs regards invisibles. C'était la même chose à Halle-Neuve.

– Et vous, vous devez être mademoiselle Angorienne, dit Hurle. Je suis désolé de vous déranger, mais à la suite d'une erreur stupide j'ai

emporté la semaine dernière le devoir d'anglais de mon neveu au lieu d'un document important que je possédais. J'ai cru comprendre que Neil vous l'avait remis pour vous prouver qu'il n'avait pas voulu escamoter son travail.

– En effet, dit Mlle Angorienne. Entrez donc, je vais vous le rendre.

Sophie avait la conviction que dans toutes les maisons les yeux s'écarquillaient et les cous se tendaient pour regarder leur groupe franchir la porte de Mlle Angorienne et monter l'escalier menant au minuscule et austère logement de l'institutrice.

– Voulez-vous vous asseoir, madame ? lui proposa fort obligeamment Mlle Angorienne.

Sophie tremblait encore de cette équipée en voiture sans chevaux. Elle ne fut pas mécontente de s'asseoir sur l'une des deux chaises. Ce n'était pas très confortable, car le logis de Mlle Angorienne n'était pas voué au confort mais à l'étude. Si elle ne voyait pas l'utilité de certains objets étranges, Sophie comprenait la raison des murs tapissés de livres, des piles de papiers sur la table, des dossiers empilés sur le plancher. Elle observa que Michael était très intimidé et que Hurle commençait à faire du charme.

– Comment se fait-il que vous me connaissiez, mademoiselle ? modula-t-il de sa voix de séducteur.

– Vous avez donné lieu à bien des bavardages dans cette ville, répondit Mlle Angorienne qui triait activement les papiers posés sur sa table.

– Et que vous ont appris les bavards ? demanda Hurle, langoureusement penché sur la table et essayant de capter le regard de l'institutrice.

– Que vous disparaissiez et réapparaissiez sans qu'on sache comment, par exemple.

– Et quoi d'autre ? insista Hurle qui suivait les mouvements de la jeune femme d'un œil extrêmement éloquent.

Sophie comprit que Lettie avait une chance d'échapper à Hurle : que Mlle Angorienne tombe également amoureuse de lui dans la minute.

Mais Mlle Angorienne n'était pas de ce genre-là.

– On dit beaucoup de choses, répondit-elle, qui ne sont pas toutes à votre honneur.

Et elle regarda Michael puis Sophie d'une façon qui suggérait que ces choses ne convenaient pas à toutes les oreilles. Michael s'empourpra. L'institutrice tendit enfin à Hurle un papier jaunâtre aux bords irréguliers.

– Le voici, dit-elle d'un ton sévère. Savez-vous de quoi il s'agit ?

– Naturellement.

– Alors veuillez me l'expliquer.

Hurle tendit la main vers le document. Il y eut un début de lutte car il essaya par la même occasion de prendre la main de Mlle Angorienne. Ce fut elle qui l'emporta. Elle mit ses mains derrière son dos. Hurle eut un sourire attendri et passa le papier à Michael.

– Explique-lui, toi, dit-il.

Le visage de Michael s'illumina dès qu'il posa les yeux sur le document.

– C'est le sortilège ! Et celui-ci, je peux le faire ! C'est un agrandissement, pas vrai ?

– C'est bien ce que je pensais, conclut Mlle Angorienne d'un ton accusateur. J'aimerais savoir ce que vous faisiez avec une chose pareille.

– Mademoiselle Angorienne, dit Hurle, puisque vous avez entendu tant de choses sur mon compte, vous devez savoir que j'écris ma thèse de doctorat sur les sortilèges et les envoûtements. Vous semblez vouloir me suspecter de pratiquer la magie noire ! Je peux vous l'assurer, je n'ai jamais fabriqué le moindre sortilège de ma vie. (Sophie ne put se retenir d'un pincement de nez indigné devant ce mensonge éhonté.) Je vous l'affirme la main sur le cœur... (Sophie fronça un sourcil irrité.) Je n'utilise ce sortilège qu'à des fins d'étude. Il est très ancien et très rare. C'est pourquoi je tenais à le récupérer.

– Eh bien vous l'avez récupéré, rétorqua sèchement Mlle Angorienne. Avant de partir, pouvez-vous me rendre cette page de devoir ? Les photocopies ne sont pas gratuites.

Hurle ne se fit pas prier. Il sortit la page en question de sa poche mais ne la lui rendit pas encore.

– Voyons ce poème, dit-il. Il m'a trotté dans la tête. C'est idiot, mais je ne peux pas me rappeler la suite. Il est de Walter Raleigh, n'est-ce pas ?

Mlle Angorienne lui décocha un regard de profond mépris.

– Absolument pas. Ce poème est de John Donne et il est très connu, je dois le dire. J'ai ici l'ouvrage dont il est extrait, si vous voulez vous rafraîchir la mémoire.

– J'en serais heureux, dit Hurle.

À la façon dont il regarda Mlle Angorienne se diriger vers sa bibliothèque, Sophie comprit que ce livre était la vraie raison de sa visite en cet étrange pays où vivait sa famille.

Il n'en était pas moins disposé à faire d'une pierre deux coups.

– Mademoiselle, glissa-t-il en étudiant ses formes tandis qu'elle se mettait sur la pointe des pieds pour atteindre l'ouvrage, accepteriez-vous de venir souper avec moi ce soir ?

Mlle Angorienne se retourna, le volumineux ouvrage serré sur sa poitrine, l'air plus sévère que jamais.

– Non, monsieur. J'ignore ce qu'on vous a dit de moi, mais vous

devez savoir que je me considère toujours engagée vis-à-vis de Ben Sullivan...

– Jamais entendu parler de lui, marmonna Hurle.

– C'est mon fiancé. Il a disparu il y a quelques années. Souhaitez-vous que je vous lise ce poème à présent ?

– Oh ! oui, s'il vous plaît, implora Hurle sans la moindre honte. Vous avez une si jolie voix.

– Je commencerai à la seconde strophe, puisque vous avez la première entre les mains, annonça l'institutrice.

Elle lisait vraiment bien, sur un ton mélodieux, mais aussi de façon à accorder le rythme de cette strophe à celui de la précédente, ce qui, d'après Sophie, était une erreur d'interprétation.

« Si tu es né pour l'impossible
Pour voir des choses invisibles
En dix mille journées le Temps
Fera neiger tes cheveux blancs.
Tu me diras à la rentrée
Les merveilles qu'as rencontrées
Et puis
Qu'ici
Il n'est belle fidèle aussi.
Si tu... 1 »

Hurle était devenu affreusement livide. Sophie vit qu'un voile de sueur recouvrait son visage.

– Je vous remercie, dit-il. N'allez pas plus loin, je ne veux pas vous ennuyer davantage. Même la femme bonne est infidèle dans la dernière strophe, n'est-ce pas ? Je m'en souviens à présent. Idiot de ma part... John Donne, bien sûr !

Mlle Angorienne abaissa le livre et dévisagea Hurle, qui se força à sourire.

– Il faut que nous partions. Vous êtes sûre de ne pas changer d'avis pour le souper ?

– Absolument sûre. Vous vous sentez bien, monsieur Berlu ?

– Je me porte comme un charme, répondit Hurle qui poussa ses compagnons vers la sortie puis dans l'horrible voiture sans chevaux. Les observateurs invisibles postés dans les maisons devaient croire que l'institutrice les chassait à coups de sabre, s'ils en jugeaient par la vitesse à laquelle Hurle les entassa dans la voiture et démarra.

– Quel est le problème ? demanda Michael comme l'équipage recommençait à rugir et à cahoter.

Sophie s'accrochait désespérément aux lambeaux de son siège. Hurle ignore la question, aussi Michael attendit-il que l'engin infernal

soit enfermé dans sa remise pour la reposer.

– Oh, rien, répondit négligemment Hurle en reprenant le chemin de la maison jaune appelée Le Gai Vallon. La malédiction de la sorcière du Désert m’a rattrapé, voilà tout. Cela devait arriver un jour ou l’autre. (Il parut se livrer à un calcul mental en ouvrant la barrière.) Dix mille, l’entendit murmurer Sophie. Cela m’amène à la Saint-Jean.

– Qu’est-ce qui vous amène à la Saint-Jean ? interrogea Sophie.

– La date où je serai vieux de dix mille jours. Et ce jour-là, madame Je-me-mêle-de-tout, dit Hurle en s’élançant dans le jardin du Gai Vallon, est celui où je devrai retourner à la sorcière du Désert.

Il s’engagea sur le chemin menant à la maison. Sophie et Michael fixaient son dos portant l’énigmatique mention rugby gallois. Ils hésitaient à le suivre.

– Si je me tiens à l’écart des sirènes et si je ne touche pas une seule racine de mandragore... l’entendirent-ils marmonner.

– Est-ce qu’il faut que nous retournions dans cette maison ? questionna Michael.

Et Sophie :

– Que va faire la sorcière ?

– Je tremble d’y penser, répondit Hurle. Non, Michael, tu n’auras pas à y retourner.

Il ouvrit la porte en verre ondulé. A l’intérieur, c’était la salle familière du château. Les flammes assoupies mettaient aux murs une lueur bleuâtre dans le crépuscule. Hurle rejeta ses longues manches en arrière et donna une bûche à Calcifer.

– Elle m’a rattrapé, vieux frère, dit-il.

– Je sais. Je l’ai sentie venir.

12. Où Sophie devient la vieille mère de Hurle

À présent que la sorcière avait rattrapé Hurle, Sophie ne voyait pas l'utilité d'aller salir son nom auprès du roi. Mais Hurle soutenait que c'était plus important que jamais.

– Je vais avoir besoin de toutes mes ressources pour échapper à la sorcière, expliqua-t-il. Je ne peux pas en plus avoir le roi à mes trousses.

Si bien que, le lendemain après-midi, Sophie se vêtit de sa nouvelle tenue et s'assit près du feu pour attendre Michael qui se préparait. Hurle, comme d'habitude, était enfermé dans la salle de bains. Sophie se sentait très élégante, mais un peu raide. Elle raconta à Calcifer leurs aventures dans l'étrange pays où vivait la famille de Hurle. Cela lui évita de penser au roi.

Calcifer se montra vivement intéressé.

– Je savais qu'il venait d'une contrée étrangère, dit-il, mais ce que tu décris ressemble à un autre monde. C'est astucieux de la part de la sorcière d'envoyer sa malédiction de là-bas. Très astucieux. C'est une forme de magie que j'admire : se servir de ce qui existe pour le détourner en une malédiction. Je soupçonnais quelque chose de ce genre l'autre jour, quand Michael et toi lisiez le texte. Cet imbécile de Hurle en a trop dit sur lui à cette sorcière.

Sophie étudia la maigre face bleue de Calcifer. Il admirait la malédiction, ce qui ne la surprenait pas ; l'entendre traiter Hurle d'imbécile ne l'étonnait pas davantage. Il passait son temps à insulter Hurle. Ce qu'elle n'arrivait pas à déterminer, c'était si Calcifer détestait réellement le magicien. Avec son air tellement diabolique, difficile de l'affirmer.

Les yeux orangés de Calcifer cherchaient ceux de Sophie.

– J'ai affreusement peur, moi aussi, avoua-t-il. Je souffrirai avec Hurle si la sorcière l'attrape. À moins que tu ne rompes mon contrat d'ici là, je ne pourrai plus rien faire pour toi.

Avant que Sophie ait pu questionner Calcifer plus avant, Hurle sortit en coup de vent de la salle de bains. Sur son trente et un, il répandit dans la salle une fragrance de rose et appela Michael à grands cris. Celui-ci descendit au galop, dans son nouveau costume de velours bleu. Sophie se leva et prit sa fidèle canne. Il était temps de partir.

– Tu as l'air formidablement riche et royale ! la complimenta Michael.

– Elle me fait honneur, dit Hurle, à part cet affreux vieux bâton.
– Certaines personnes, rétorqua Sophie, sont maniaquement égocentriques. Ce bâton fait partie de moi. C'est un soutien moral dont j'ai besoin.

Hurle leva les yeux au ciel, mais renonça à discuter.

Ils cheminèrent avec majesté dans les rues de Magnecour. Sophie, bien sûr, se retourna pour voir à quoi ressemblait le château vu de là. Elle repéra l'arc d'un grand portail au-dessus d'une petite ouverture noire. Le reste du château ressemblait à un mur aveugle entre deux maisons de pierre sculptée.

– Avant que vous ne le demandiez, expliqua Hurle, ce n'est en réalité qu'une écurie désaffectée. Par ici.

Ils marchèrent dans les rues de Magnecour, et leur élégance valait bien celle de passants qu'ils croisaient. Il n'y avait pas grand monde dehors, au demeurant, car la journée était torride dans cette ville du sud. Les pavés miroitaient sous la chaleur. C'était encore un inconvénient de la vieillesse que Sophie découvrait : par temps trop chaud, on se sent mal. Les superbes édifices ondulaient devant ses yeux, ce qui la contrariait dans son désir d'en voir tous les détails ; elle ne retenait qu'une impression d'ensemble assez vague de hautes demeures aux dômes dorés.

– Au fait, dit Hurle, Mme Tarasque va vous appeler Mme Pendragon, je vous préviens. Pendragon est le nom sous lequel je me suis fait connaître ici.

– Mais pourquoi ? demanda Sophie.

– Par goût du déguisement. Et Pendragon est un beau nom, bien plus beau que Berlu.

– Moi, je me porte bien d'avoir un nom ordinaire, objecta Sophie comme ils tournaient dans une rue étroite, divinement fraîche.

– Tout le monde ne peut pas être une folle furieuse de Chapelier.

Au bout de la rue, Mme Tarasque habitait une grande maison élégante, avec deux orangers en pot de part et d'autre de sa belle porte. Un valet vêtu de velours noir, assez âgé, vint leur ouvrir puis les conduisit dans une vaste entrée dallée de marbre noir et blanc, merveilleusement fraîche. Michael tenta de s'éponger discrètement la figure. Hurle, qui semblait n'avoir jamais trop chaud, plaisantait avec l'homme comme avec un vieil ami.

Le valet les confia à un jeune page habillé de velours rouge. Tandis qu'il les précédait cérémonieusement dans l'escalier encaustiqué, Sophie commença à comprendre pourquoi cette visite constituait un bon entraînement avant de rencontrer le roi. Elle avait déjà le sentiment d'être dans un palais. En entrant dans le salon maintenu à l'ombre où le page les introduisit, elle se dit qu'aucun palais ne pouvait être aussi exquis. Dans cette pièce, tout était bleu, blanc et or,

petit de proportions et très distingué. Mme Tarasque en était l'élément le plus distingué. Grande et maigre, très droite dans un fauteuil tapissé de soie bleu et or rehaussée de broderies, elle s'appuyait de sa main gantée d'une mitaine à résille d'or sur une canne à poignée d'or. Elle portait une tenue de soie vieil or très rigide et d'un style désuet, que parachevait une coiffe également vieil or assez semblable à une couronne, maintenue par un grand nœud toujours vieil or sous son visage décharné, aquilin. C'était la dame la plus distinguée et la plus effrayante que Sophie eût jamais vue.

– Ah, mon cher Hubert, soupira la dame en tendant une mitaine à résille d'or.

Hurle s'inclina pour la lui baiser, ainsi qu'on l'attendait visiblement de lui. Il le fit avec une grâce qui souffrit un peu de ce qu'on le voyait par-derrière agiter furieusement l'autre main dans son dos à l'intention de Michael. L'apprenti mit un moment à comprendre qu'il était censé rester à la porte, comme le page. Il recula donc prestement, plutôt soulagé de se tenir le plus loin possible de la redoutable dame.

– Madame, permettez-moi de vous présenter ma vieille mère, dit Hurle en faisant signe à Sophie d'approcher.

Comme Sophie se sentait dans les mêmes dispositions que Michael, il dut agiter sa main tout aussi énergiquement que pour l'apprenti.

– Charmée. Enchantée, sourit Mme Tarasque en tendant sa main gantée d'or à Sophie.

Devait-elle la baiser, elle aussi ? Elle ne put s'y résoudre et se contenta de poser sa main sur la mitaine. Sous la résille, la main de Mme Tarasque avait le toucher d'une vieille patte froide garnie de serres, et non d'une main vivante.

– Pardonnez-moi de ne pas me lever, madame Pendragon, grasseya l'hôtesse. Ma santé chancelante m'a obligée à cesser d'enseigner voici trois ans. Asseyez-vous tous les deux, je vous prie.

Il s'agissait de ne pas trembler. Appuyée sur son bâton d'une façon qu'elle espérait distinguée, Sophie alla s'asseoir le plus dignement possible dans le fauteuil brodé qui faisait pendant à celui de Mme Tarasque.

Hurle se laissa tomber avec grâce sur une chaise voisine. Sophie envia son aisance. Il semblait chez lui en cet endroit.

– J'ai quatre-vingt-six ans, annonça Mme Tarasque. Et vous, chère madame ?

– Quatre-vingt-dix ans, dit Sophie.

C'était le premier chiffre élevé qui lui était venu en tête.

– Tant que ça ? s'étonna l'hôtesse avec peut-être une pointe d'envie distinguée. Vous avez beaucoup de chance de vous mouvoir encore si lestement.

– Oh ! oui, elle est extraordinairement leste, renchérit Hurle. Au

point que rien ne l'arrête quelquefois.

Mme Tarasque lui lança un regard qui laissa penser à Sophie qu'elle avait été un professeur au moins aussi féroce que Mlle Angorianne.

– Je parle à votre mère, Hubert. Je dirais volontiers qu'elle est aussi fière de vous que je le suis moi-même. Nous sommes deux vieilles dames qui avons travaillé toutes deux à vous façonner. Vous êtes, pourrait-on dire, notre création commune.

– Ne croyez-vous pas que j'y suis aussi pour quelque chose ? répliqua Hurlé. Que j'y ai mis quelques touches personnelles ?

– Quelques-unes, et qui ne sont pas entièrement de mon goût, rétorqua Mme Tarasque.

Mais vous n'aimerez pas rester en notre compagnie tandis que nous parlons de vous, je pense. Descendez donc vous asseoir sur la terrasse et emmenez votre page. Horace vous apportera un rafraîchissement. Allez.

Si Sophie ne s'était pas sentie aussi nerveuse, elle aurait beaucoup ri de l'expression qui se peignit sur le visage de Hurlé. Manifestement, il ne s'attendait pas du tout à cela. Il se leva pourtant avec un infime haussement d'épaules, adressa à Sophie une imperceptible mimique d'avertissement et quitta le salon en poussant Michael devant lui. Mme Tarasque tourna légèrement son buste raide pour les regarder partir. Puis elle fit un signe de tête au jeune page qui sortit en hâte de la pièce. Après quoi Mme Tarasque se tourna vers Sophie, qui se sentit plus nerveuse que jamais.

– Je le préfère avec les cheveux noirs, déclara la redoutable dame. Ce garçon va mal tourner.

– Michael ? demanda Sophie, déconcertée.

– Non, pas le serviteur. Je ne le crois pas assez intelligent pour m'intéresser. Je parle de Hubert, madame Pendragon.

Sophie se demandait pourquoi Mme Tarasque avait dit qu'il « allait » mal tourner. Hurlé avait sûrement mal tourné depuis longtemps.

– Considérez son allure générale, reprit Mme Tarasque avec un geste global. Regardez ses vêtements.

– C'est vrai qu'il est toujours très soucieux de son apparence, acquiesça Sophie en s'étonnant d'être si modérée.

– Il l'a toujours été. Moi-même je me préoccupe de mon apparence, et je ne vois pas de mal à cela, repartit Mme Tarasque. Mais quel besoin a-t-il de se promener en tous lieux dans un costume enchanté ? Il s'agit d'un charme d'attirance éblouie destiné aux dames, fort bien fait, j'en conviens, et pratiquement indécélable, même pour mon œil exercé, puisqu'il semble intégré aux coutures du vêtement. Il le rend pour ainsi dire irrésistible aux yeux des dames. Ce qui indique une inclination pour la magie noire qui doit certainement vous donner

quelque inquiétude maternelle, madame Pendragon.

Sophie pensait avec malaise au costume gris et écarlate. Elle en avait consolidé les coutures sans rien remarquer de particulier. Mais Mme Tarasque était une experte en magie, et elle-même n'était experte qu'en couture.

Ses deux mitaines d'or posées sur la poignée de sa canne, la vieille dame inclina son buste rigide de façon à plonger ses yeux perçants dans ceux de son interlocutrice. Le malaise et la nervosité de Sophie ne faisaient qu'empirer.

– Ma vie touche à sa fin, déclara Mme Tarasque. Je sens la mort s'approcher sur la pointe des pieds depuis un certain temps maintenant.

– Oh ! je suis sûre qu'il n'en est rien, dit Sophie sur un ton qui se voulait apaisant.

Avec ce regard d'aigle braqué sur elle, il lui était difficile de trouver le ton juste.

– Je vous assure que c'est ainsi, reprit la vieille dame. C'est pourquoi j'attendais avec une certaine anxiété de vous rencontrer, madame Pendragon. Hubert, vous le savez, a été mon dernier élève et de loin le meilleur. J'étais sur le point de me retirer quand il m'est arrivé d'une terre étrangère. Je croyais avoir achevé ma tâche en formant Benjamin Sullivan, que vous connaissez sans doute mieux sous le nom de magicien Suliman, paix à son âme ! et en lui procurant le poste de magicien royal. Curieusement, les deux jeunes gens venaient du même pays. Mais j'ai vu au premier coup d'œil que Hubert était deux fois plus imaginatif et doué que Sullivan et qu'en dépit de quelques failles de caractère, il serait une force du bien. Du bien, madame Pendragon. Et qu'en est-il aujourd'hui, je vous le demande ?

– Oui, qu'en est-il ? balbutia Sophie.

– Il lui est arrivé quelque chose de mal, dit la vieille dame sans lâcher un instant Sophie des yeux. Et je suis bien décidée à le remettre sur le bon chemin avant de mourir.

– Que pensez-vous qu'il lui soit arrivé ? demanda Sophie, très mal à l'aise.

– Je dois m'en remettre à vous pour me le dire. Mon sentiment est qu'il a pris la même voie que la sorcière du Désert. On m'a dit qu'elle n'a pas toujours été aussi méchante, mais je n'en ai aucun témoignage direct, puisqu'elle est plus vieille que quiconque et se maintient jeune par sa magie. Hubert possède des dons similaires aux siens. Tout se passe comme si les plus doués d'entre nous ne pouvaient résister à une soudaine et dangereuse inspiration de leur intelligence. Il en résulte une faiblesse fatale qui les fait glisser lentement vers le mal. Est-ce que, par bonheur, vous auriez une idée de ce qu'est cette inspiration ?

Sophie se remémora la voix de Calcifer disant : « À la longue, ce contrat nous est néfaste à l'un comme à l'autre. » Elle fut parcourue d'un frisson, malgré la chaleur estivale qui pénétrait dans l'élégant salon par les fenêtres ouvertes voilées de rideaux.

– Oui, j'en ai une, murmura-t-elle. Il a passé une sorte de contrat avec son démon du feu.

Les mains de la vieille dame frémirent sur sa canne.

– C'est donc ça. Vous devez rompre ce contrat, madame Pendragon.

– Je le ferais si je savais comment, dit Sophie.

– Vos sentiments maternels et vos dispositions très affirmées pour la magie vous renseigneront certainement là-dessus, déclara Mme Tarasque. Je vous ai observée, madame Pendragon, peut-être ne l'avez-vous pas remarqué...

– Oh ! si, je l'ai remarqué, madame Tarasque.

– ... et ce que j'ai vu me plaît. Vous avez le don de donner vie aux objets. Ce bâton que vous tenez, par exemple, il est évident que vous lui avez parlé, et il est devenu ce que le profane appelle une baguette magique. Je pense que vous n'aurez pas trop de difficultés à rompre ce contrat.

– Peut-être, mais j'ai besoin de savoir quels en sont les termes, dit Sophie. Hurlé vous a-t-il dit que j'étais une sorcière ? Parce que dans ce cas...

– Non, il ne m'a rien dit. Ne nous voilons pas la face. Vous pouvez vous fier à mon expérience en ce domaine, dit le professeur.

Puis, au grand soulagement de Sophie, la vieille magicienne ferma les yeux. Sophie eut l'impression qu'une lumière trop forte s'était éteinte.

– Je ne sais pas grand-chose de tels contrats, et je ne souhaite pas en savoir davantage, reprit la vieille dame dont la canne oscilla encore, parce qu'elle tremblait peut-être.

Sa bouche s'étira en un trait, comme si elle avait croqué un grain de poivre par inadvertance.

– Mais à présent, reprit-elle, je vois ce qui est arrivé à la sorcière du Désert. Elle a passé contrat avec un démon du feu, et au fil des années ce démon a pris barre sur elle. Les démons ne distinguent pas le bien du mal. Cependant ils peuvent se laisser convaincre de signer un contrat si la partie humaine leur offre quelque chose de valable, que les humains sont seuls à posséder. L'acte prolonge la vie de l'humain comme du démon, et l'humain ajoute à ses pouvoirs magiques ceux de son partenaire.

Mme Tarasque rouvrit les yeux.

– Voilà tout ce que je peux vous dire sur le sujet, conclut-elle. Je vous conseille de rechercher ce qu'a obtenu ce démon. Et maintenant je dois vous dire adieu. Il faut que je prenne un peu de repos.

Comme par magie, ce qui était probablement le cas, la porte s'ouvrit et le page entra pour reconduire Sophie. Elle en fut tout à fait ravie, car la vieille magicienne la mettait au supplice.

À la porte, elle se retourna vers la silhouette rigide, toute droite dans le fauteuil ; si elle était réellement la vieille mère de Hurle, Mme Tarasque l'aurait-elle mise si mal à l'aise ? Sans doute que oui.

– Je tire mon chapeau à Hurle pour l'avoir supportée comme professeur plus d'une journée ! se murmura-t-elle.

– Madame désire ? s'empressa le page.

– Je disais, descendez doucement l'escalier, ou je ne pourrai pas vous suivre, dit Sophie dont les genoux flageolaient. Vous allez trop vite pour moi, vous, les jeunes.

Le page obéit avec beaucoup de prévenance. À mi-escalier, Sophie était suffisamment remise de son épreuve pour se rappeler certaines choses que la vieille dame avait dites. Mme Tarasque lui avait révélé qu'elle était une sorcière. Étrangement, Sophie acceptait cette idée sans aucun trouble. Cela expliquait la popularité de certains de ses chapeaux, se dit-elle. Et aussi le coup de foudre d'un certain comte pour Jane Farrier. Et peut-être la jalousie de la sorcière du Désert. Finalement, c'était comme si elle l'avait toujours su, mais estimait qu'un don pour la magie ne convenait pas à une aînée de trois enfants. Lettie s'était montrée beaucoup plus réaliste à ce sujet.

Puis le costume gris et écarlate lui revint en mémoire et la consternation manqua la faire tomber dans l'escalier. C'était elle qui l'avait enchanté. Elle s'entendait encore lui murmurer : « Fait pour envoûter les filles ! » et naturellement cela avait marché. Hurle avait charmé Lettie dans le verger. La veille, sous un certain camouflage, il avait dû faire secrètement son effet sur Mlle Angorianne.

– Oh là là ! pensa Sophie, qu'ai-je donc fait ? J'ai réussi à multiplier le nombre des cœurs brisés ! Il faut absolument que j'arrive à réparer tout ça !

Hurle, vêtu dudit costume, attendait dans le vestibule blanc et noir avec Michael. Michael le poussa du coude, l'air soucieux, en voyant Sophie descendre très lentement derrière le page.

L'expression de Hurle s'assombrit.

– Vous semblez épuisée, dit-il. Je crois que nous ferions mieux de laisser tomber la visite au roi. Je salirai mon nom moi-même quand j'irai vous excuser auprès de lui. Je lui dirai que mes façons déplorables vous ont rendue malade. C'est vraisemblable, à voir votre mine.

Sophie n'avait vraiment nulle envie de rencontrer le roi. Mais elle pensa aux paroles de Calcifer. Si le roi ordonnait à Hurle de se rendre dans le Désert et que la sorcière le capturait, Sophie pouvait dire adieu à ses chances de redevenir jeune.

– Non, déclara-t-elle, je suis en état d’y aller. Quand on a affronté Mme Tarasque, le roi d’Ingary doit sembler quelqu’un de très ordinaire.

13. Où Sophie salit le nom de Hurle

Sophie recommença à se sentir prise de malaise quand ils atteignirent le palais. Cette multitude de coupoles dorées l'éblouissait. On accédait à l'édifice par un escalier monumental où un soldat montait la garde toutes les six marches. « Les pauvres garçons doivent être près de défaillir dans cette chaleur », se dit Sophie, qui gravissait péniblement les degrés en soufflant, à moitié étourdie.

En haut de l'escalier, c'était une telle succession d'arches, de cours intérieures, de corridors et de vestibules que Sophie en perdit le compte. À chacune des arches, un personnage splendidement vêtu et portant des gants blancs immaculés malgré la chaleur s'enquérail du motif de leur visite avant de les conduire au personnage suivant en faction devant l'arche suivante.

– Mme Pendragon pour le roi ! résonnaient successivement leurs voix dans l'enfilade des vestibules.

À mi-chemin, Hurle fut séparé du groupe et prié poliment d'attendre. Michael et Sophie continuèrent à être adressés de relais en relais. On les emmena à l'étage, où le personnel de garde était vêtu de bleu et non plus de rouge ; puis le manège recommença jusqu'à ce qu'ils aboutissent à une antichambre marquetée de bois d'une centaine d'essences différentes. Là, Michael fut écarté et prié à son tour d'attendre. Sophie, qui ne savait plus du tout si elle vivait un rêve étrange ou non, fut invitée à franchir une double porte monumentale et, cette fois, la voix annonça :

– Votre Majesté, voici Mme Pendragon qui vient vous rendre visite.

Le roi était là, au milieu de la grande pièce, assis non sur un trône mais sur un fauteuil relativement banal, avec peu de dorures. Il était vêtu plus simplement que les gens qui le servaient, et complètement seul, comme une personne ordinaire. À la vérité, il était assis une jambe étendue, dans une posture sans doute royale ; il avait une prestance un peu enrobée, un visage mou, mais Sophie le trouva seulement juvénile et un rien trop fier d'être roi. Elle eut l'intuition qu'avec ce visage il devait se sentir moins sûr de lui qu'il ne l'affichait.

– Eh bien, à quel sujet la mère du magicien Hurle désire-t-elle me voir ?

Et Sophie fut soudain submergée de trac à l'idée qu'elle parlait au roi. La tête lui tournait, elle se dit confusément que l'homme assis devant elle et la charge écrasante de la Couronne n'avaient rien à voir l'un avec l'autre et n'occupaient que par hasard le même siège. Elle s'aperçut qu'elle avait absolument tout oublié des phrases ingénieuses que Hurle lui avait soufflées. Il fallait pourtant dire quelque chose.

– Il m’a envoyée vous dire qu’il ne veut pas se mettre à la recherche de votre frère, articula-t-elle, Votre Majesté.

Le roi et la visiteuse se dévisagèrent avec stupéfaction. C’était un désastre.

– En êtes-vous bien sûre ? demanda le roi. Le magicien m’a paru accepter de bonne grâce quand je lui en ai parlé.

Sophie n’avait gardé en tête qu’une seule idée claire : elle était ici pour salir le nom de Hurle. Aussi lança-t-elle d’un trait :

– Il vous a menti. Il ne voulait pas vous contrarier. C’est le roi de la dérobage, si vous voyez ce que je veux dire, Votre Majesté.

– Et il espère se dérober à la recherche de mon frère Justin. Je comprends, dit le roi. Mais je vois que vous n’êtes pas jeune, madame. Voulez-vous vous asseoir et m’expliquer les raisons du comportement du magicien ?

Un autre fauteuil du même genre était disposé assez loin du roi. Sophie s’y assit dans un concert de craquements. Elle posa les mains sur son bâton comme Mme Tarasque, dans l’espoir qu’elle retrouverait ses esprits. Mais elle avait la tête vide, terriblement vide et malade de trac. Elle s’entendit dire :

– Il n’y a qu’un lâche pour envoyer sa vieille mère supplier pour lui. Vous voyez bien que c’est son cas, Votre Majesté.

– C’est une démarche inhabituelle, convint gravement le roi. Mais je lui ai dit que je saurais le rétribuer généreusement s’il acceptait.

– Oh ! ce n’est pas l’argent qui le préoccupe, dit Sophie. C’est qu’il a une peur bleue de la sorcière du Désert, comprenez-vous. Elle lui a jeté une malédiction qui vient de le rattraper.

– Alors il a toutes les raisons d’avoir peur, dit le roi avec un léger frisson. Mais dites m’en plus sur le magicien, je vous prie.

« En dire plus sur Hurle ? songea Sophie au désespoir. Voyons, il faut que je salisse son nom... » Elle devait vraiment avoir la tête très vide, car pendant un moment elle ne put lui trouver de défaut. C’était proprement insensé !

– Lui ? Il est inconstant, irréfléchi, égoïste et hystérique, finit-elle par débiter d’une seule traite. La moitié du temps je pense qu’il se moque de ce qui arrive aux autres tant que tout va bien pour lui – et je découvre alors qu’il s’est montré d’une très grande bonté envers quelqu’un. Ensuite je pense qu’il est bon quand cela l’arrange – et je m’aperçois qu’il se fait trop peu payer par les pauvres. Je ne sais que vous dire, Votre Majesté. Il est trop déconcertant.

– Mon impression, dit le roi, est que ce magicien est un coquin insaisissable et sans scrupules qui a du bagout et beaucoup d’astuce. Vous êtes d’accord ?

– Ah ! Vous l’avez parfaitement défini ! s’écria Sophie de bon cœur. Mais vous avez laissé de côté sa vanité et...

À travers les mètres de tapis qui les séparaient, elle jeta tout à coup un regard soupçonneux au roi. Il lui semblait très surprenant qu'il l'aide si complaisamment à salir le nom de Hurle.

Le roi souriait. C'était le sourire un rien hésitant de la personne qu'il était réellement, plutôt que du roi qu'il se devait d'être.

– Je vous remercie, madame Pendragon. Votre franc-parler m'a ôté un poids de l'esprit. Le magicien a accepté si facilement de rechercher mon frère que j'ai cru avoir fait le mauvais choix avec lui, à la réflexion. Je craignais deux choses de sa part, soit l'incapacité de résister au désir de briller, soit la seule motivation de l'argent à gagner. Mais vous m'avez démontré qu'il est exactement l'homme dont j'ai besoin.

– Miséricorde, s'écria Sophie, il m'a envoyé vous expliquer tout le contraire !

– Et vous l'avez fait, rassurez-vous, s'empressa d'ajouter le roi, qui avança son fauteuil de deux centimètres vers Sophie. Madame Pendragon, permettez-moi de vous parler à mon tour avec la même franchise. J'ai terriblement besoin que mon frère revienne. Pas seulement parce que j'ai beaucoup d'affection pour lui et que je regrette notre dispute. Ni même parce que certains chuchotent que je l'ai supprimé moi-même ce qui, pour quiconque nous connaît tous les deux, est une pure absurdité. Non, madame Pendragon. La vérité, c'est que mon frère Justin est un brillant général. Or la Haute-Norlande et la Strangie sont sur le point de nous déclarer la guerre, et sans lui je suis à leur merci. La sorcière m'a menacé moi aussi, vous savez. Toutes les informations le confirment à présent, Justin s'est bien rendu dans le Désert ; j'ai la certitude que la sorcière a voulu me priver de sa présence quand elle m'était le plus nécessaire. Je pense qu'elle a utilisé l'enchanteur Suliman comme appât pour attirer Justin. Tout cela posé, il s'ensuit que j'ai besoin d'un magicien très intelligent et dénué de scrupules pour le ramener.

– Hurle prendra la fuite, je vous préviens, Votre Majesté.

– Non, je ne le crois pas. Il vous a envoyée à moi pour me démontrer qu'il était trop lâche pour se soucier de mon opinion sur lui, c'est bien cela, madame Pendragon ?

Sophie acquiesça. Elle aurait tant voulu se rappeler les arguments subtils de Hurle ! Le roi les aurait compris même si elle ne les saisisait pas tout à fait.

– Ce n'est point là l'acte d'un vaniteux, reprit le souverain. Mais personne n'agirait ainsi sauf en dernier recours ; cela m'indique que le magicien Hurle fera ce que je souhaite si je lui démontre que son dernier recours lui fait défaut.

– Votre Majesté... voit peut-être des subtilités là où il n'y en a pas, tenta Sophie.

– Je ne crois pas, sourit le roi, dont les traits s'étaient comme raffermis sous l'effet de la certitude. Dites au magicien Hurle, madame Pendragon, que je le nomme dès à présent magicien royal, avec notre royale mission de retrouver le prince Justin, vivant ou mort, avant la fin de l'année. Nous vous autorisons maintenant à prendre congé.

Il tendit sa main à Sophie du même geste que Mme Tarasque, un peu moins royal peut-être.

Sophie se hissa de son fauteuil en se demandant si elle était censée baisser cette main ou non. Mais comme elle était plutôt disposée à donner au roi des coups de son bâton sur la tête, elle se contenta de lui serrer la main en esquissant une courte révérence avec craquements. Apparemment, elle n'avait pas commis d'impair, puisque le roi lui décerna un sourire amical.

Elle claudiqua jusqu'à la double porte en se traitant mentalement de tous les noms. Quel gâchis ! Elle n'avait réussi qu'à provoquer exactement le contraire de ce que voulait Hurle ; il allait emmener le château à mille milles, ce qui rendrait très malheureux Lettie, Martha et Michael ; et à coup sûr, tout cela annonçait des torrents de vase verte.

– Tout ça parce que je suis l'aînée, marmonna-t-elle en poussant les lourdes portes. Rien ne vous réussit quand vous êtes l'aînée.

Mais voici qu'un autre ennui se présentait. Dans sa déception, Sophie s'était trompée de porte. Celle qu'elle emprunta ouvrait sur une antichambre envahie de miroirs. Elle y vit le reflet de sa frêle silhouette voûtée, bancale dans sa belle robe grise. Il y avait tout un groupe de gens en tenue bleue de la cour, d'autres personnes vêtues de costumes aussi beaux que celui de Hurle, mais pas Michael. Naturellement, Michael l'attendait dans l'antichambre lambrissée d'une centaine d'espèces différentes de bois.

– Sapristi ! lâcha Sophie.

L'un des courtisans vint vivement vers elle et s'inclina.

– Dame l'Enchanteresse ! Puis-je vous être utile ?

C'était un jeune homme très petit de taille, aux yeux rouges. Sophie chercha à se rappeler.

– Oh, bonté divine ! s'exclama-t-elle. Ainsi le sortilège a fonctionné ?

– Ma foi oui, dit le courtisan, l'air plutôt piteux. Je l'ai désarmé alors qu'il éternuait et maintenant il me poursuit en justice. Mais l'essentiel (son visage s'épanouit en un sourire heureux), c'est que ma Jane chérie me soit revenue ! Dites-moi ce que je peux faire pour vous aider. Je me sens responsable de votre bonheur.

– Je me demande si ce n'est pas l'inverse, dit Sophie. Seriez-vous par hasard le comte de Catterack ?

– Pour vous servir, dit le courtisan avec une autre courbette.

« Jane Farrier doit avoir une tête de plus que lui, pour le moins ! » se dit Sophie. Décidément oui, elle se sentait personnellement responsable de cette histoire.

– Alors vous pouvez m'aider en effet, dit-elle, et elle expliqua qu'elle cherchait Michael.

Le comte de Catterack lui assura qu'on allait repérer Michael et l'amener devant l'entrée du palais, où elle le retrouverait. Cela ne posait aucun problème. Il conduisit lui-même Sophie à un serviteur ganté auquel il la confia avant de la quitter avec force sourires et courbettes. De serviteur en serviteur, comme à son arrivée, Sophie finit par aboutir à l'escalier monumental gardé par des soldats.

Michael n'y était pas. Hurla non plus, ce qui la soulageait quelque peu. Elle aurait dû se douter qu'il en irait ainsi ! Le comte de Catterack était évidemment de ces individus à qui rien ne réussit, tout comme elle. Elle devait sans doute s'estimer heureuse d'avoir regagné la sortie. La chaleur lui devenait de plus en plus pénible ; sa fatigue et son découragement étaient maintenant tels qu'elle décida de ne pas attendre Michael. Elle n'avait qu'une envie, s'asseoir devant la cheminée et raconter à Calcifer le beau gâchis qu'elle avait fait.

Elle descendit le grand escalier de son pas claudiquant, et suivit une très large avenue. Puis elle emprunta clopin-clopat une autre avenue hérissée d'une profusion de tours, de flèches et de toits dorés à donner le vertige. Et elle comprit soudain que la situation était pire que ce qu'elle imaginait. Elle était perdue. Elle ignorait totalement comment retrouver l'écurie où se camouflait l'entrée du château. Elle tourna au hasard dans une autre rue élégante, qu'elle ne reconnut pas non plus.

À présent elle ne savait même plus retourner au palais. Elle tenta d'interroger les piétons qu'elle rencontrait, en général aussi fatigués et accablés par la chaleur qu'elle-même.

– L'enchanteur Pendragon ? disaient-ils. Qui est-ce ?

Au bord du désespoir, elle poursuivit sa route en boitant bas. Elle était près de renoncer et allait s'affaler sur un seuil pour y passer la nuit quand elle reconnut la rue étroite où habitait Mme Tarasque.

– Ah ! soupira-t-elle. Je vais entrer me renseigner auprès du valet de pied. Ils avaient l'air en si bons termes, Hurla et lui, qu'il sait certainement où vit le magicien.

Elle commença à descendre la rue. Quelqu'un venait à sa rencontre... La sorcière du Désert.

Comment elle reconnut la sorcière, elle n'aurait su le dire. Celle-ci n'avait plus la même physionomie. Ses cheveux châtons en boucles sages étaient maintenant une crinière rousse entièrement frisée qui lui tombait presque à la taille. Vêtue de vaporeux chiffons de soie mêlant les tons cuivrés au jaune paille, elle était délicieuse d'impertinence.

Sophie la reconnut au premier coup d'œil. Elle ralentit fortement le pas sans s'arrêter tout à fait.

– Il n'y a pas de raison qu'elle me reconnaisse, décida-t-elle. Elle a dû ensorceler des centaines de personnes comme moi.

Et elle poursuivit hardiment sa route, scandant sa marche de coups de bâton sur le pavé. Mme Tarasque lui avait dit que ce bâton était devenu un objet doué de pouvoir, elle ne devait pas l'oublier en cas de problème.

Une fois de plus, Sophie s'était trompée. Suivie de deux jeunes pages boudeurs, la sorcière remonta la rue en faisant tourner son ombrelle, aérienne et souriante. Quand elle arriva à la hauteur de Sophie, elle s'arrêta. Des senteurs de musc l'environnaient.

– Comment, mais c'est mademoiselle Chapelier ! s'exclama-t-elle en riant. Je n'oublie jamais un visage, surtout si c'est moi qui l'ai modelé ! Que faites-vous ici, dans d'aussi beaux atours ? Si vous projetiez de rendre visite à Mme Tarasque, vous pouvez vous épargner cette corvée. La vieille bique est morte.

– Morte ? s'étonna Sophie.

Elle faillit ajouter, sottement, qu'elle était pourtant encore en vie une heure avant ! Mais elle se retint, parce que telle est la mort : les gens sont en vie jusqu'à leur dernier soupir.

– Eh oui ! elle est morte, assena la sorcière. Elle refusait de me révéler où se trouvait quelqu'un que je recherche. Elle a juré sur sa propre mort qu'elle ne dirait rien. Je l'ai prise au mot.

« Elle est à la recherche de Hurle ! songea Sophie. Et que vais-je faire maintenant ? Si je n'étais pas aussi fatiguée et accablée par la chaleur, je serais encore trop épouvantée pour pouvoir réfléchir. Car une sorcière capable de tuer Mme Tarasque ne ferait qu'une bouchée de moi, avec ou sans un bâton. Si elle soupçonnait un instant que je sais où se trouve Hurle, ce serait ma fin. Il vaut sans doute mieux que je ne me rappelle pas où est l'entrée du château.

– Je ne sais pas qui est cette personne que vous avez tuée, lança-t-elle, mais cet acte fait de vous une affreuse meurtrière.

– Je croyais vous avoir entendue dire que vous alliez rendre visite à Mme Tarasque ? questionna la sorcière, dont les soupçons ne désarmaient pas.

– Non, c'est vous qui l'avez dit. Je n'ai pas besoin de la connaître pour vous accuser de meurtre.

– Alors où alliez-vous ? s'enquit la sorcière.

Sophie fut tentée de rétorquer que cela ne la regardait pas. Mais c'était aller au-devant des ennuis. Aussi répondit-elle la seule chose qui lui vint à l'esprit.

– Je vais voir le roi, dit-elle.

La sorcière partit d'un rire incrédule.

– Mais lui, est-ce qu'il va vous voir ?

– Oui, bien sûr, déclara Sophie, tremblante de colère et de terreur. J'ai pris rendez-vous. Je vais lui... remettre une pétition qui réclame de meilleures conditions pour les chapeliers. Je continue, vous voyez, même après ce que vous m'avez fait.

– Alors vous êtes dans la mauvaise direction, indiqua la sorcière. Le palais est derrière vous.

– Ah bon ? dit Sophie, qui n'avait pas à feindre la surprise. C'est que j'ai dû tourner autour. Je n'ai plus trop le sens de l'orientation depuis le mauvais tour que vous m'avez joué.

La sorcière rit de bon cœur et n'en crut pas un mot.

– Venez donc avec moi, dit-elle, je vous indiquerai le chemin du palais.

Que faire ? Sophie n'avait d'autre choix que de rebrousser chemin au côté de la sorcière, lourdement, les deux pages maussades traînant les pieds derrière. La colère montait en elle avec le sentiment de son impuissance. Elle jetait des coups d'œil en coin à la sorcière, qui se mouvait avec grâce, et elle se rappela ce que lui avait dit Mme Tarasque du grand âge de cette femme. Ce n'était pas juste, mais que pouvait-elle y changer ?

– Pourquoi m'avoir rendue vieille ? demanda Sophie comme elles remontaient une grande avenue qui se terminait par une fontaine.

– Vous m'empêchiez d'obtenir une information dont j'avais besoin, dit la sorcière. J'ai fini par l'avoir, naturellement.

Ces propos laissèrent Sophie perplexe. Elle s'interrogeait sur l'opportunité d'invoquer une erreur quand la sorcière ajouta :

– Mais il est probable que vous l'avez fait sans vous en rendre compte, ce qui est encore plus drôle. Avez-vous entendu parler du pays de Galles ?

– Ça existe, le pays de la gale ? Non, je ne connais pas.

La sorcière trouva la méprise encore plus drôle que tout le reste.

– Non, le pays de Galles, celui dont vient le magicien Hurlé. Vous connaissez Hurlé, n'est-ce pas ?

– Par oui-dire seulement, mentit Sophie. Il mange les filles. Il est aussi méchant que vous.

Elle ressentit une impression de froid qui ne semblait pas due au passage devant la fontaine. Ensuite s'ouvrait une place en marbre au fond de laquelle elle vit l'escalier du palais.

– Voilà, vous êtes arrivée devant le palais, dit la sorcière. Êtes-vous sûre de pouvoir monter toutes ces marches ?

– Cela vous préoccupe ? Rendez-moi ma jeunesse et je les monterai en courant, même par cette chaleur.

– Oh ! non, ce serait beaucoup moins drôle, dit la sorcière. Allez-y donc. Et si vous parvenez à convaincre le roi de vous recevoir,

rappelez-lui que son grand-père m'a exilée dans le Désert et que je lui en garde rancune.

Sophie considéra la longue montée de marches avec un profond découragement. Fort heureusement, il n'y avait personne d'autre que des soldats sur les degrés. Avec la chance qu'elle avait aujourd'hui, elle n'aurait pas été surprise de voir Michael et Hurle les descendre. Mais, comme la sorcière avait visiblement l'intention d'attendre pour vérifier son histoire, Sophie n'avait pas d'autre choix que de gravir cet immense escalier. Elle s'exécuta donc, à grand-peine, passa devant les gardes en sueur, revécut le même calvaire jusqu'à l'entrée du palais. À chaque marche, elle haïssait un peu plus la sorcière. Au sommet elle se retourna, hors d'haleine. La sorcière était toujours là, flamme rousse tout en bas de l'escalier, en compagnie de deux minuscules silhouettes orange. Elle attendait de voir Sophie jetée hors du palais.

– Qu'elle aille au diable ! dit Sophie.

Elle claudiqua vers les gardes en faction sous la grande arche. La malchance ne l'abandonnait pas : elle ne vit là non plus aucun signe de Michael ni de Hurle. Elle dut se résigner à dire aux gardes qu'il y avait une chose dont elle avait oublié de parler au roi.

Ils se souvenaient d'elle. Ils la firent entrer pour la confier à un personnage en gants blancs. Elle n'eut pas le temps de reprendre ses esprits que la machinerie du palais se remit en route ; elle passa de personne en personne, tout comme la première fois, et arriva devant la même double porte où le même serviteur en bleu annonça :

– Mme Pendragon désire revoir Sa Majesté !

« Comme dans un mauvais rêve », songeait Sophie en pénétrant dans la même grande salle. Que faire, sinon recommencer à salir le nom de Hurle ? L'ennui, c'était qu'après les derniers rebondissements, et le trac qui revenait l'assaillir, elle avait la tête plus vide que jamais.

Le roi, cette fois, était installé à un grand bureau disposé dans un angle, occupé à déplacer d'un air anxieux des drapeaux sur une carte. Il leva les yeux et demanda aimablement :

– Alors, on me dit qu'il y a une chose dont vous avez oublié de me parler ?

– Oui, Votre Majesté. Hurle accepte de se mettre à la recherche du prince Justin si vous lui promettez la main de votre fille.

D'où lui était venue cette idée folle ? Le roi allait les faire exécuter tous les deux !

Il posa sur Sophie un regard soucieux.

– Madame Pendragon, vous devez savoir que c'est tout à fait hors de question. Je conçois que l'inquiétude pour votre fils vous pousse à faire cette suggestion, mais vous ne pourrez pas toujours le garder dans vos jupes, vous savez, et ma décision est prise. Venez donc vous asseoir. Vous semblez fatiguée.

Sophie tituba jusqu'à la chaise basse que désignait le roi et s'y laissa tomber. Allait-il appeler des gardes qui viendraient l'arrêter ?

Le roi jeta un coup d'œil autour de lui.

– Ma fille était là il y a un instant, dit-il.

À la grande stupéfaction de Sophie, il se pencha pour regarder sous le bureau.

– Valeria ! Viens, Vallie. Allons, viens par ici, sois gentille.

On entendit un frottement. Quelques secondes plus tard, la princesse Valeria se propulsa de dessous le bureau, le sourire béat. Elle possédait quatre dents, mais ses cheveux n'avaient pas encore eu le temps de pousser à proprement parler. Elle n'avait en guise de chevelure qu'une couronne d'un duvet de lin au-dessus des oreilles. À la vue de Sophie, sa frimousse s'épanouit encore davantage. Elle tendit la menotte qu'elle venait de sucer et la ferma sur la jupe de la visiteuse. La soie s'imprégna d'une tache humide qui grandissait avec les efforts de la princesse pour se hisser sur ses pieds. Arrivée à ses fins, la petite regarda Sophie droit dans les yeux et lui adressa un discours amical, de toute évidence dans une langue étrangère toute personnelle.

Sophie ressentit pleinement tout le ridicule de sa démarche.

– Je sais ce que peuvent ressentir des parents, madame Pendragon, dit le roi.

14. Où un magicien royal s'enrhume

Un carrosse royal tiré par quatre chevaux reconduisit Sophie à la porte de Magnecour. L'équipage comprenait un cocher, un palefrenier et un valet de pied. Un sergent et dix hommes de la cavalerie royale l'escortaient. Pourquoi cet équipage ? Parce que la princesse Valeria avait grimpé sur les genoux de Sophie. Tandis que le carrosse parcourait à grand bruit le court chemin qui descendait en ville, la robe de Sophie témoignait encore des nombreuses marques d'affection royale de Valeria. Sophie souriait en songeant que Martha n'avait pas tort de vouloir dix enfants après tout, même si dix Valeria risquaient de l'épuiser.

Pendant que cette dernière escaladait ses genoux, Sophie se rappela avoir entendu dire que la sorcière avait menacé l'enfant d'une manière ou d'une autre. Ce fut plus fort qu'elle, et elle chuchota à la petite princesse :

– La sorcière ne te fera pas de mal. Je l'en empêcherai !

Le roi n'avait fait aucun commentaire à ce sujet. Mais il avait commandé un carrosse pour Sophie.

L'équipage s'arrêta très bruyamment à la porte du château camouflé en écurie. Michael en jaillit pour se précipiter vers Sophie, que le valet de pied aidait à descendre.

– Où étais-tu passée ? Je me suis fait un sang de tous les diables ! Et Hurle est complètement bouleversé...

– Cela ne m'étonne pas, dit Sophie avec appréhension.

– ... parce que Mme Tarasque est morte, acheva Michael.

Hurle apparut à la porte. Il était pâle, l'air abattu. Il avait en main un rouleau d'où pendait le sceau royal rouge et bleu, que Sophie regarda d'un œil penaud. Le magicien donna une pièce d'or au sergent et ne prononça pas une syllabe jusqu'au départ du carrosse et des cavaliers. Puis il commenta :

– J'ai compté quatre chevaux et dix hommes, à seule fin de raccompagner une vieille dame. Qu'avez-vous donc fait au roi ?

Sophie suivit Hurle et Michael à l'intérieur.

Elle s'attendait à trouver la salle recouverte de vase verte, mais il n'en était rien. Calcifer flambait haut dans la cheminée, avec un grand sourire violet. Sophie s'affala dans le fauteuil.

– Je crois que le roi en a eu assez de m'entendre salir votre nom, expliqua-t-elle. J'y suis allée deux fois, et ça n'a pas marché. En plus, j'ai rencontré la sorcière qui venait d'assassiner Mme Tarasque. Quelle

journée !

Hurle, penché sur la cheminée, l'écouta relater le détail de ses mésaventures. Il laissait pendre le rouleau comme s'il songeait à en nourrir Calcifer.

– Vous avez devant vous le nouveau magicien royal, dit-il. Mon nom est tout noir en effet.

Et il se mit à rire, ce qui surprit beaucoup Sophie et Michael.

– Ha ! ha ! Et qu'a-t-elle fait au comte de Catterack ? Je n'aurais jamais dû lui faire approcher le roi !

– Mais j'ai bien sali votre nom ! protesta Sophie.

– Je sais. C'est moi qui ai fait un mauvais calcul. Et dites-moi, comment vais-je pouvoir enterrer la pauvre Mme Tarasque sans que la sorcière le sache ? Tu as une idée, Calcifer ?

La mort de son ancien professeur chagrinait Hurle plus que tout le reste, c'était évident.

Michael, quant à lui, se tourmentait beaucoup plus au sujet de la sorcière. Il avoua le lendemain matin qu'il en avait fait des cauchemars toute la nuit. Il avait rêvé qu'elle pénétrait dans le château par toutes ses entrées à la fois.

– Où est Hurle ? demanda-t-il anxieusement.

Hurle était sorti très tôt en laissant la salle de bains saturée de vapeurs parfumées, comme à son habitude. Il n'avait pas emporté sa guitare et le bouton de la porte était placé sur le repère vert. Calcifer lui-même n'en savait pas plus.

– N'ouvrez la porte à personne, recommanda-t-il. La sorcière connaît toutes les entrées, excepté celle des Havres.

Cela alarma tant Michael qu'il alla chercher quelques planches dans la cour, qu'il coinça contre la porte en les entrecroisant. Puis il se mit enfin à travailler sur le sortilège qu'ils avaient rapporté de chez Mlle Angorienne.

Une demi-heure plus tard, la poignée de la porte tourna brusquement sur le repère noir, et de grands coups ébranlèrent la porte. Michael agrippa le bras de Sophie.

– N'aie pas peur, dit-il d'une voix tremblante, avec moi tu es en sécurité.

La porte tressauta puissamment pendant quelques minutes, puis cela cessa. Michael venait de lâcher Sophie, grandement soulagé, quand se produisit une explosion. Les planches volèrent, Calcifer plongea au fond du foyer et Michael disparut dans le placard à balais, laissant Sophie seule. La porte s'ouvrit violemment et Hurle fit irruption comme un ouragan.

– C'est un peu trop, Sophie ! haleta-t-il. J'habite ici, non ?

Il était trempé. Le costume gris et écarlate était brun et noir, l'eau dégouttait de ses manches et de ses cheveux.

Sophie vérifia le bouton de la porte. Il était resté sur le repère noir. Mlle Angorienne, pensa-t-elle. Il va la voir dans son costume enchanté.

– Où êtes-vous allé ? s'enquit-elle.

Hurle éternua.

– Stationné sous la pluie, dit-il, enroué. Ça ne vous regarde pas, d'ailleurs. Ces planches, c'était en quel honneur ?

– C'est moi, dit Michael en se faufilant hors du placard. La sorcière...

– Dites-moi tous que je ne connais pas mon affaire, tant que vous y êtes ! s'écria Hurle, irrité. Avec les divers sortilèges de fausses pistes que j'ai placés ici, la grande majorité des gens ne nous trouveront jamais. Même à la sorcière il faudrait trois jours. Calcifer, j'ai besoin d'une boisson chaude.

Calcifer avait grimpé sur ses bûches, mais en voyant Hurle s'approcher, il replongea dessous.

– Ne viens pas si près de moi ! siffla-t-il. Tu es trop mouillé.

– Sophie, venez à mon secours, implora Hurle.

Sophie croisa les bras impitoyablement.

– Et Lettie ? demanda-t-elle.

– Je suis trempé jusqu'aux os, gémit Hurle. J'ai besoin de boire quelque chose de chaud.

– Et moi je vous demandais ce qui se passait pour Lettie Chapelier.

– Ah ! la barbe à la fin ! s'exclama le magicien.

Il s'ébroua. L'eau s'égoutta autour de lui en un cercle parfait sur le sol. Il enjamba le cercle et ses cheveux secs brillèrent, son costume reprit ses couleurs.

– Le monde est plein de femmes sans cœur, Michael, dit-il en allant chercher la casserole. Je peux t'en citer trois tout de suite, sans réfléchir.

– Dont Mlle Angorienne, par exemple ? questionna Sophie.

Hurle ne répondit pas. Il ignore ostensiblement Sophie tout le reste de la matinée tandis qu'il discutait avec Michael et Calcifer du déplacement du château. Il allait réellement prendre la fuite, comme elle en avait averti le roi, songeait Sophie en rassemblant les triangles du costume bleu et argent. Il fallait qu'il quitte le plus vite possible son costume gris et écarlate, elle le savait.

– Je ne crois pas nécessaire de déplacer l'entrée des Havres, dit Hurle en se mouchant dans un carré de tissu sorti de nulle part, avec un bruit de sirène qui fit vaciller Calcifer. Mais je veux éloigner le château de tous ses relais précédents et fermer l'entrée de Magnecour.

On frappa à la porte. Sophie nota que Hurle avait sursauté et jetait autour de lui des regards aussi nerveux que ceux de Michael. « Espèce de lâche ! » pensa-t-elle avec mépris. Pourquoi avait-elle pris toute cette peine pour lui la veille ?

– Je devais être folle ! marmonna-t-elle au costume bleu et argent.
– Et l'entrée du repère noir ? demanda Michael quand la personne qui frappait à la porte parut s'être découragée.
– Elle reste, dit Hurle qui fit apparaître d'une pichenette un autre mouchoir.

« Évidemment ! pensa Sophie. C'est celle de Mlle Angorienne. Pauvre Lettie ! »

Vers le milieu de la matinée, Hurle fit apparaître les mouchoirs par deux ou trois. Il ne cessait d'éternuer, sa voix s'enroua davantage. Les mouchoirs se matérialisèrent bientôt par demi-douzaines. Leurs cendres s'empilaient autour de Calcifer.

– Ah ! Pourquoi faut-il que je revienne toujours du pays de Galles avec un rhume ? maugréa Hurle d'une voix rauque en se procurant tout un paquet de mouchoirs.

Sophie émit un grognement.

– Vous disiez quelque chose ? croassa Hurle.

– Non, mais je pensais que les gens qui passent leur temps à esquiver les choses n'ont que les rhumes qu'ils méritent. Ceux qui ont une mission du roi et qui vont faire leur cour sous la pluie à la place ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

– Vous ne savez pas tout ce que je fais, madame la moralisatrice. Voulez-vous que je vous en tienne le compte avant de sortir ? Je me suis déjà mis à la recherche du prince Justin, figurez-vous. Faire la cour n'est pas ma seule occupation à l'extérieur.

– Tiens donc ! Et quand l'avez-vous recherché ?

– Oh ! vous, avec vos grandes oreilles et votre nez trop long ! Je l'ai cherché tout de suite après sa disparition, bien entendu. J'étais curieux de savoir ce que le prince Justin venait faire dans ces parages, quand tout le monde savait que Suliman était parti dans le Désert. Je pense que quelqu'un a dû lui vendre un mauvais sortilège pour retrouver le disparu, puisqu'il est venu tout droit dans la vallée du Méandre en acheter un autre à Mme Bonnafé. Ce qui l'a ramené tout naturellement par ici ; il s'est arrêté au château et Michael lui a vendu un sortilège du même genre pour retrouver quelqu'un et un autre de déguisement...

Effaré, Michael plaqua la main sur sa bouche.

– Cet homme en uniforme vert, c'était le prince Justin ?

– Oui. Mais je n'en ai parlé à personne, parce que le roi aurait pu croire que tu avais eu l'idée de lui vendre quelque chose de nul toi aussi. C'était une question de conscience pour moi. Vous entendez, madame la fureteuse ? De conscience. Notez bien ce mot.

Il fit apparaître un autre paquet de mouchoirs en braquant sur Sophie un regard hostile, les yeux rougis et larmoyants. Puis il se leva.

– Je suis malade, annonça-t-il. Je vais me coucher, et peut-être

mourir. Enterrez-moi au côté de Mme Tarasque, dit-il d'une voix brisée en se traînant pitoyablement vers l'escalier dont il commença à gravir les marches.

Sophie reprit son ouvrage avec une ardeur renouvelée. Elle tenait l'occasion d'escamoter le costume gris et écarlate avant qu'il ne cause davantage de dégâts dans le cœur de Mlle Angorianne à moins, bien entendu, que Hurle ne se mette au lit avec ses vêtements. Ainsi, c'était en recherchant le prince Justin aux Hauts de Méandre qu'il avait rencontré Lettie. Pauvre Lettie ! songeait Sophie en cousant à tout petits points son cinquante-septième triangle bleu. Il n'en restait plus qu'une quarantaine.

On entendit alors la voix de Hurle appeler aussi fort qu'elle le pouvait :

– À l'aide, quelqu'un ! Je vais mourir abandonné ici !

Sophie pinça les narines. Michael laissa son nouveau sortilège et monta l'escalier en courant. Tout se précipita. Le temps que Sophie assemble une dizaine de triangles, Michael monta et descendit l'escalier à maintes reprises, avec du miel et du citron, un étrange grimoire, une potion pour la toux, une cuillère pour mélanger la potion, des gouttes pour le nez, des pastilles pour la gorge, un gargarisme, une plume et du papier, trois autres livres, une infusion d'écorce de saule. Et l'on ne cessait de frapper à la porte, ce qui faisait sursauter Sophie et mettait Calcifer mal à l'aise. Certaines personnes s'obstinaient à tambouriner pendant cinq minutes, mais comme personne n'ouvrait, elles finissaient par se décourager en pensant, à juste titre, qu'on les ignorait.

Sophie commençait à s'inquiéter sérieusement pour le costume bleu et argent. Il devenait de plus en plus petit. Tant de coutures pour un tel nombre de triangles finissaient par prendre beaucoup de tissu.

Comme Michael dévalait une fois de plus l'escalier parce que Hurle avait envie d'un sandwich au bacon pour déjeuner, Sophie lui demanda s'il existait un moyen d'agrandir un vêtement trop petit.

– Oh ! oui, dit Michael. Ce sera justement l'objet de mon nouveau sortilège quand j'aurai l'occasion d'y travailler. Il veut six tranches de bacon dans son sandwich. Peux-tu demander cela à Calcifer ?

Sophie et Calcifer échangèrent un regard éloquent.

– Je ne pense pas qu'il soit mourant, dit Calcifer.

– Je te donnerai les couennes si tu veux bien baisser la tête, dit Sophie en posant son ouvrage. (Il était plus facile de soudoyer Calcifer que de le malmenier.)

Ils déjeunèrent donc de sandwiches au bacon, mais Michael dut remonter en catastrophe au cours de son repas. Hurle voulait qu'il se rende immédiatement à Halle-Neuve acheter quelques objets dont il avait besoin pour déplacer le château, annonça-t-il en redescendant.

– Mais la sorcière... Est-ce bien prudent ? s'inquiéta Sophie.

Michael lécha ses doigts grasseyés de bacon et disparut dans le placard à balais. Il en ressortit avec l'une des capes de velours poussiéreuses sur les épaules. Plus exactement, l'individu qui sortit du placard avec la cape sur les épaules était un gaillard costaud à la barbe rousse. Il se léchait les doigts et dit avec la voix de Michael :

– Hurle pense que je ne risque rien ainsi. C'est une fausse piste autant qu'un déguisement. Je me demande si Lettie me reconnaîtra.

Le costaud ouvrit la porte sur le repère vert et sauta du château qui se mouvait au ralenti dans les collines.

La paix s'installa. Calcifer s'offrit une petite sieste. Hurle avait manifestement compris que Sophie ne serait pas aux petits soins pour lui. Le silence régnait à l'étage. Sophie alla prudemment jusqu'au placard à balais. C'était une occasion inespérée d'aller voir Lettie. Celle-ci devait être très malheureuse à l'heure qu'il était. Hurle ne s'était pas rendu près d'elle depuis leur tête-à-tête dans le verger, Sophie en était quasiment certaine. Si elle venait expliquer à Lettie que ses sentiments étaient le fait d'un costume enchanté, cela la reconforterait peut-être. De toute façon, elle devait le lui dire.

Les bottes de sept lieues n'étaient plus dans le placard. Impossible, se dit d'abord Sophie, qui retourna tout ce qu'il contenait. Mais elle n'y trouva que des seaux ordinaires, des balais et l'autre cape de velours.

– Quel fléau que cet homme ! pesta Sophie.

De toute évidence, Hurle avait pris ses dispositions pour qu'elle ne le suive plus nulle part.

Elle remettait tout en place dans le placard quand on frappa à la porte. Sophie sursauta une fois de plus, puis espéra que cette personne s'en irait. Mais elle paraissait plus déterminée que les autres. Elle continuait à frapper ou peut-être plutôt à se lancer contre la porte avec un bruit sourd et régulier. Au bout de cinq minutes, le bruit persistait.

On ne voyait de Calcifer que les flammèches vertes de ses cheveux.

– C'est la sorcière ? lui demanda Sophie.

– Non, fit la voix étouffée sous les bûches. Cela vient de la porte du château. C'est quelqu'un qui court avec nous, et pourtant, nous allons vite.

– C'est l'épouvantail ? interrogea Sophie dont le cœur défailloit à demi.

– Non, c'est un être de chair et de sang, dit Calcifer dont la figure bleue réapparut, intriguée. Je ne suis sûr de rien, sauf qu'on veut entrer à toute force. Je ne crois pas que nous risquions grand-chose.

Le bruit sourd continuait imperturbablement. Et si c'était un cas d'urgence ? Les nerfs à vif, Sophie décida d'ouvrir, au moins pour faire

cesser ce bruit. Elle avait gardé en main la seconde cape de velours et la jeta sur ses épaules. Calcifer écarquilla les yeux en la voyant et, pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, courba la tête spontanément. De grands éclats de rire lui parvinrent de dessous les flammèches vertes. En quoi cette cape l'avait-elle transformée ? Elle alla ouvrir.

Un immense lévrier efflanqué bondit au milieu de la pièce. Sophie laissa tomber la cape en reculant précipitamment. Les chiens l'avaient toujours rendue nerveuse, et les lévriers n'étaient pas les plus rassurants de tous. Celui-ci, entre la porte et elle, la fixait sauvagement. Sophie eut un regard de regret vers la bruyère et les rochers des collines. Elle se demanda si ce ne serait pas une bonne idée d'appeler Hurle à son secours.

Le chien cambra son dos et se hissa tant bien que mal sur ses maigres pattes de derrière. Cela le rendait presque aussi grand que Sophie. Il étendit ses pattes de devant et se souleva encore vers le haut. Puis, à l'instant où Sophie allait crier pour appeler Hurle au secours, la créature s'étira encore en un effort prodigieux et une silhouette d'homme émergea de sa forme animale. Un homme aux cheveux fauves, au visage triste, en costume brun fripé.

– Viens des Hauts de Méandre ! haleta l'homme-chien. Aime Lettie – m'a envoyé – Lettie pleure – très malheureuse – m'a envoyé ici – m'a dit de rester.

Il commença à se courber, à perdre de sa taille avant d'avoir fini ce qu'il voulait dire. Il modula un cri de désespoir qui était celui d'un chien.

– Ne le dites pas au magicien ! geigna-t-il, et il s'amenuisa encore, retrouvant une fourrure rousse bouclée. Il était redevenu chien. Une autre espèce de chien, un setter roux. L'animal agita sa queue frangée et ne lâcha plus Sophie du regard, un regard triste à faire fondre n'importe qui.

– Oh mon Dieu ! dit Sophie en refermant la porte. Tu as bien des ennuis, mon pauvre ami. C'était toi, ce colley, n'est-ce pas ? Je comprends maintenant ce que voulait dire Mme Bonnafé. Cette sorcière cherche à détruire, oui, à détruire ! Mais pour quelle raison Lettie t'a-t-elle envoyé ici ? Si tu ne veux pas que je dise au magicien Hurle...

À ce nom, le chien gronda faiblement. Puis il remua la queue et regarda Sophie d'un air suppliant.

– D'accord, je ne lui dirai rien, promet Sophie.

Le chien parut rassuré. Il trotta jusqu'au foyer et, après un coup d'œil quelque peu méfiant vers Calcifer, se coucha en rond devant le garde-feu.

– Qu'en penses-tu, Calcifer ? demanda Sophie.

– Ce chien est un humain sous envoûtement, décréta Calcifer.

– Ça, je le sais, mais ne peux-tu rompre l'envoûtement ?

Lettie, supposait Sophie, avait dû entendre dire, comme tant d'autres, que le magicien Hurle avait désormais une sorcière qui travaillait pour lui. Dans l'immédiat, l'important était de rendre au chien sa forme humaine et de le renvoyer aux Hauts de Méandre avant que Hurle ne sorte du lit pour le trouver là.

– Non, je ne peux rien faire, répondit Calcifer. Pour ce genre de choses je dois m'associer à Hurle.

– Alors je vais essayer, moi, décida Sophie.

« Pauvre Lettie, songea-t-elle, qui se ronge le cœur pour Hurle, et dont le seul autre amoureux est un chien la plupart du temps ! » Sophie posa sa main sur la tête soyeuse de l'animal.

– Reprends ta forme humaine, lui dit-elle.

Elle le répéta à plusieurs reprises, avec pour seul effet, apparemment, de plonger le chien dans un sommeil profond. Il ronflait contre ses jambes, agité de mouvements convulsifs.

Entre-temps, des gémissements et des lamentations avaient commencé à se faire entendre de façon insistante à l'étage supérieur. Résolue à tout ignorer, Sophie continua à marmonner ses recommandations au chien. Puis résonna une toux caverneuse qui s'achevait sur une plainte, que Sophie ignore également. Puis une série d'éternuements explosifs firent vibrer la fenêtre et toutes les portes. Il devenait de plus en plus difficile à Sophie de rester sourde, mais elle tint bon. Suivit le bruit de trompette d'un nez qu'on mouchait, qui tenait plutôt du basson s'exprimant dans un tunnel, à la réflexion. La toux recommença, entrecoupée de gémissements. Les éternuements s'y mêlèrent, et le tout monta crescendo jusqu'à un paroxysme où Hurle semblait capable de tousser, gémir, se moucher, éternuer et se lamenter simultanément. Les portes vibraient, les poutres tremblaient au plafond, l'une des bûches de Calcifer roula hors du foyer.

– D'accord, d'accord, bien reçu le message ! s'écria Sophie en remettant la bûche en place. Je sais, la vase verte ne saurait tarder. Calcifer, veille à ce que ce chien reste où il est.

Elle grimpa l'escalier en maugréant à voix haute :

– Ah ! ces magiciens ! On croirait que personne n'a jamais eu de rhume avant eux !

Elle entra dans la chambre, traversa le tapis crasseux.

– Alors, qu'y a-t-il ?

– Je me meurs d'ennui, déclara Hurle d'un ton pathétique. Ou alors je me meurs tout court.

Adossé à ses oreillers douteux, il avait l'air vraiment malade sous sa courtepoinette qui devait être en patchwork, mais que la poussière réduisait à une seule teinte grisâtre. Les araignées qu'il semblait tant

affectionner filaient activement leurs toiles dans son ciel de lit.

Sophie lui tâta le front.

– Vous avez un peu de fièvre, reconnut-elle.

– Je délire, se plaignit Hurle. Je vois des taches qui passent devant mes yeux.

– Ce sont des araignées, dit Sophie. Pourquoi n’essayez-vous pas de vous soigner avec un sortilège ?

– Parce qu’il n’existe rien pour soigner le rhume, se lamenta Hurle. Tout tourne sans relâche dans ma tête – à moins que ce ne soit le contraire. Je ne cesse de penser à la malédiction de la sorcière. Je n’avais pas compris qu’elle pouvait mettre ainsi mon âme à nu. C’est très désagréable d’être mis à nu, même si les choses vraies jusqu’à présent sont toutes de mon fait. J’attends sans cesse que le reste se réalise.

Sophie repensa au poème si énigmatique.

– Quelles choses ? « Dis-moi où sont les ans passés » ?

– Oh ! cela je le sais, dit Hurle. Mes années et celles des autres, elles sont toutes là, exactement où elles ont toujours été. Je pourrais aller jouer les mauvais anges à mon propre baptême, si je le voulais. Peut-être l’ai-je fait, d’où tous mes ennuis. Non, je n’attends que trois choses : les sirènes, la racine de mandragore et le vent qui pousse un cœur honnête à avancer. Et aussi de voir si j’attrape des cheveux blancs, j’imagine, mais je ne vais pas lever le sortilège pour le voir. Il reste à peu près trois semaines pour qu’il se réalise, et la sorcière m’attrapera immédiatement. La réunion du club de rugby se tient la veille de la Saint-Jean ; voilà au moins une chose que je vivrai. Le reste... s’est passé il y a longtemps.

– Vous parlez de l’étoile filante et de l’impossibilité de trouver une femme fidèle ? Ce n’est pas tellement surprenant, à voir la façon dont vous agissez. Mme Tarasque m’a dit que vous alliez mal tourner. Elle avait raison, n’est-ce pas ?

– Je dois aller à ses funérailles même si cela me tue, dit tristement Hurle. Mme Tarasque m’a toujours porté aux nues, beaucoup trop. C’est mon charme qui l’a aveuglée.

Brusquement ses yeux furent envahis de larmes. Pleurait-il pour de bon ou était-ce seulement un effet de son rhume ? Sophie ne put en décider, mais elle remarqua qu’il se déroba de nouveau.

– Je parlais de votre façon de laisser tomber les dames dès que vous les avez rendues amoureuses, dit-elle. Pourquoi faites-vous cela ?

Hurle pointa un index tremblant vers son baldaquin.

– Voilà pourquoi j’aime les araignées. Si l’on ne réussit pas la première fois, il faut réessayer encore et encore. Je n’arrête pas d’essayer, dit-il avec une tristesse poignante. Je me suis mis dans cette situation à la suite d’un marché que j’ai fait il y a quelques années, et

maintenant je sais que ne serai plus jamais capable d'aimer vraiment quelqu'un.

Il n'y avait plus aucun doute, c'étaient bien des larmes qui ruisselaient des yeux de Hurle. Sophie en fut émue.

– Écoutez, vous n'allez pas pleurer...

Il y eut un trottement à la porte. Sophie leva les yeux. L'homme-chien se faufilait dans l'entrebâillement en un arc de cercle parfait. Elle attrapa à pleine main sa fourrure rousse pour l'arrêter, persuadée qu'il venait mordre Hurle. Mais non, il venait seulement se frotter contre ses jambes, obligeant Sophie à reculer en trébuchant jusqu'au mur tout écaillé.

– Qu'est-ce que c'est ? s'écria Hurle.

– Mon nouveau chien, dit Sophie qui se retenait à la fourrure bouclée.

Contre le mur, elle pouvait voir par la fenêtre la vue dont jouissait la chambre. Au lieu d'ouvrir sur la cour, elle donnait sur un jardin carré très bien tenu, avec une balançoire métallique au milieu. Le soleil couchant colorait de rouge et de bleu les gouttes de pluie restées accrochées à l'objet. Sous les yeux écarquillés de Sophie, la petite Marie, la nièce de Hurle, arriva en courant dans l'herbe mouillée. Sa mère, Mégane, la suivait en lui criant manifestement quelque chose, sans doute de ne pas s'asseoir sur la balançoire mouillée, mais aucun son de cette scène muette n'était perceptible.

– Est-ce l'endroit qu'on appelle le pays de Galles ? demanda Sophie.

Hurle s'esclaffa en tapant sur sa courtepoinle. Un nuage de poussière s'éleva.

– La peste soit de ce chien ! Je m'étais fait le pari que j'arriverais à vous distraire de lorgner par la fenêtre tout le temps que vous seriez là !

– Ah oui ? enragea Sophie, et elle lâcha le chien dans l'espoir qu'il mordrait féroceement Hurle.

Mais le chien continua de s'appuyer contre elle, en la poussant maintenant vers la porte.

– Alors toute cette tragédie n'était qu'un jeu, si je comprends bien ? dit-elle. J'aurais dû m'en douter !

Hurle se renfonça dans ses oreillers grisâtres, l'air offensé.

– Parfois, dit-il d'un ton de reproche, vous me rappelez exactement Mégane.

Sophie chassa le chien devant elle.

– Parfois, rétorqua-t-elle, je comprends comment Mégane est devenue ce qu'elle est.

Et elle ferma la porte sur les araignées, la poussière et le jardin, sans la moindre douceur.

15. Où Hurle assiste déguisé à des funérailles

Sophie reprit son ouvrage, et l'homme-chien vint se coucher en rond à ses pieds. Il espérait peut-être qu'elle parviendrait à lever le sortilège s'il restait tout près d'elle.

Un grand costaud à la barbe rousse entra en coup de vent, les bras chargés d'un gros carton. Il se débarrassa de sa cape de velours et redevint Michael, les bras toujours chargés du gros carton. L'homme-chien se dressa en remuant la queue. Il se laissa caresser par Michael qui lui gratta les oreilles.

– J'espère qu'il va rester, dit Michael. J'ai toujours voulu avoir un chien.

Hurle avait entendu la voix de l'apprenti. Il descendit, enveloppé dans la courtepoinette brunâtre de son lit. Sophie cessa de coudre pour tenir fermement le chien. Mais l'animal se montra parfaitement civilisé envers Hurle aussi. Il accepta sans broncher qu'il sorte la main de sa courtepoinette et lui tapote la tête.

– Alors ? croassa Hurle qui souleva des nuages de poussière en faisant apparaître un autre paquet de mouchoirs.

– J'ai tout trouvé, dit Michael. Et par un fameux coup de chance, il y a justement une boutique vide à vendre à Halle-Neuve, une ancienne chapellerie. Pensez-vous que nous pourrions y déménager le château ?

Hurle prit place sur un tabouret haut, avec des allures de sénateur romain dans sa toge.

– Je ne sais pas, dit-il, cela dépend du prix de la boutique. Je serais assez tenté de déplacer l'entrée des Havres là-bas. Mais ce ne sera pas une mince affaire, car cela signifie déplacer Calcifer, qui se trouve *effectivement* aux Havres. Qu'en penses-tu, Calcifer ?

– Ce serait une opération très délicate, dit Calcifer qui avait pâli. Je pense qu'il est préférable de me laisser où je suis.

Ainsi, Fanny vendait la boutique, songeait Sophie pendant que les autres discutaient de ce déplacement qui, soit dit en passant, ne plaidait pas en faveur de la prétendue conscience de Hurle. Mais c'était surtout la conduite déconcertante du chien qui la préoccupait. Elle lui avait répété maintes fois qu'elle ne pouvait pas lever le sortilège qui l'envoûtait, et malgré cela, le chien ne faisait pas mine de partir. Il ne manifestait aucune intention de mordre Hurle, et il accepta d'aller courir avec Michael dans les marais des Havres, le soir et le lendemain matin. Il semblait vraiment vouloir faire partie de la maisonnée.

– Mais si j'étais toi, lui conseilla Sophie, je serais plutôt aux Hauts de Méandre, pour saisir ma chance de reprendre Lettie après sa déception.

Hurle passa la journée tantôt couché, tantôt debout. Quand il était alité, Michael devait se livrer à un va-et-vient incessant dans l'escalier. Et quand il était levé, Michael devait courir partout mesurer le château avec lui et fixer des crochets de métal dans le moindre recoin.

Le reste du temps, Hurle fit de nombreuses apparitions poussiéreuses, drapé dans sa courtepointe, pour poser quelques questions et annoncer quelques décisions, essentiellement à l'usage de Sophie.

– Sophie, puisque vous avez blanchi à la chaux toutes les marques que nous avons faites quand nous avons inventé le château, vous pourriez peut-être me rappeler où étaient celles de la chambre de Michael ?

– Non, avoua Sophie qui cousait son soixante-dixième triangle bleu, je ne peux pas.

Hurle se moucha tristement et repartit. Il reparut peu après.

– Sophie, si nous prenons cette boutique, que vendrons-nous ?

Sophie s'aperçut qu'elle était dégoûtée des chapeaux pour le reste de sa vie.

– Pas des chapeaux, grogna-t-elle. Vous pouvez acheter la boutique, mais pas l'affaire, figurez-vous.

– Votre esprit acariâtre aura peut-être une idée à ce sujet, persifla Hurle. Vous pouvez même en chercher une, en admettant que vous sachiez comment faire.

Et il remonta solennellement l'escalier.

Quelques minutes plus tard, il tenta une nouvelle descente.

– Sophie, avez-vous des préférences pour les autres entrées ? Dans quel genre d'endroit aimeriez-vous vivre ?

Sophie revit aussitôt la maison de Mme Bonnafé.

– Une jolie maison avec des fleurs partout, dit-elle.

– Je vois, croassa Hurle qui disparut de nouveau.

Quand il réapparut, ce fut pour revêtir la cape de velours déjà utilisée par Michael. Il devint un barbu roux au teint livide, qui toussait en tenant un grand mouchoir rouge devant son nez. Sophie comprit alors qu'il s'apprêtait à sortir.

– Vous allez aggraver votre rhume, dit-elle.

– Eh bien je mourrai, et c'est alors que vous me pleurerez tous, rétorqua le barbu roux qui sortit par la porte du repère vert.

Michael eut le temps de travailler une heure à son sortilège. Sophie termina d'assembler son quatre-vingt-quatrième triangle bleu. Et le barbu roux fut de retour. Il ôta sa cape et redevint Hurle. Il faisait plus piteuse mine que jamais, s'il était possible, et toussait à fendre l'âme.

– J’ai pris la boutique, annonça-t-il à Michael. Elle a une remise sur l’arrière qui sera fort utile, et une maison adjacente. J’ai acheté le lot, mais je ne suis pas sûr d’avoir assez d’argent pour tout payer.

– Et la somme que vous toucherez si vous retrouvez le prince Justin ? demanda Michael.

– Tu oublies que cette opération ne vise pas à rechercher le prince Justin, mais à disparaître.

Et, toussant toujours, il monta se mettre au lit. Quelques instants plus tard, il recommença à faire vibrer les poutres de ses éternuements, histoire d’attirer l’attention.

Michael dut abandonner son sortilège pour se précipiter en haut. Sophie aurait pu y aller, sans le chien qui se mettait toujours en travers de sa route. C’était une autre étrangeté de son comportement, il n’aimait pas que Sophie fasse quoi que ce soit pour Hurle. Et après tout c’était probablement plus raisonnable. Elle cousit son quatre-vingt-cinquième triangle.

Michael redescendit tout joyeux et se remit à son travail. Il était si gai qu’il se joignit à la chanson de la casserole de Calcifer et s’adressa au crâne, à la manière de Sophie.

– Nous allons vivre à Halle-Neuve, lui confia-t-il. Je pourrai voir ma Lettie tous les jours.

– Est-ce pour cela que tu as parlé de la boutique à Hurle ? s’enquit Sophie en tirant l’aiguille sur son quatre-vingt-neuvième triangle.

– Oui, dit Michael, radieux. Lettie m’en a informé quand nous nous demandions comment nous allions nous revoir. Je lui ai dit...

Il fut interrompu par Hurle qui s’était traîné jusqu’en bas dans sa couverture.

– Cette fois-ci c’est ma dernière apparition, croassa-t-il. J’ai oublié de dire que Mme Tarasque sera enterrée demain dans sa propriété près des Havres et qu’il me faut mon costume propre.

Il extirpa le vêtement de dessous la couverture et le jeta sur les genoux de Sophie.

– Vous vous trompez de costume, lui dit-il. C’est celui-ci que je veux, mais je n’ai pas l’énergie de le nettoyer moi-même.

– Mais vous n’êtes pas obligé d’aller à l’enterrement, s’inquiéta Michael.

– Je ne peux pas imaginer de m’en abstenir, répondit Hurle. C’est Mme Tarasque qui a fait de moi le magicien que je suis. Je lui dois cet hommage.

– Mais votre rhume s’est aggravé, objecta Michael.

– C’est lui qui l’a aggravé en galopant de droite et de gauche, intervint Sophie.

Hurle prit aussitôt son masque le plus noble.

– Tout ira bien si je ne m’expose pas au vent marin. La propriété de

Mme Tarasque est un endroit âpre, les arbres y sont tous tordus du même côté, et pas un abri à des milles à la ronde.

Il jouait sur le registre de la compassion. Sophie prit un air distant.

– Et la sorcière, alors ? demanda Michael.

Hurle toussa à faire pitié.

– J’irai déguisé, probablement en cadavre moi aussi, dit-il en se hissant douloureusement dans l’escalier.

– Dans ce cas c’est un linceul qu’il vous faut, et non ce costume, lui lança Sophie.

Il continua son ascension sans répondre, et elle ne protesta pas davantage. Elle tenait le costume enchanté, l’occasion était trop belle. Elle se munit de ses ciseaux et découpa l’habit gris et écarlate en sept morceaux dentelés. En toute logique, ce traitement devait décourager Hurle de le porter. Puis elle se remit à assembler les derniers triangles bleus et argent, ceux qui fermaient le col. Le costume avait vraiment beaucoup rétréci. Il paraissait trop étroit d’une taille au moins, même pour un jeune page de Mme Tarasque.

– Michael, dit Sophie, dépêche-toi de finir ce sortilège. C’est urgent.

– Je n’en ai plus pour longtemps.

Une demi-heure plus tard, il vérifia sa liste d’ingrédients et déclara qu’il pensait être prêt. Il apporta à Sophie une coupelle contenant une toute petite quantité de poudre verte.

– Tu veux que je la mette où ?

– Ici, montra-t-elle en coupant les derniers fils.

Elle écarta l’homme-chien qui dormait sur ses pieds et étala soigneusement sur le sol le costume de la taille d’un enfant. Michael, tout aussi soigneusement, prit une pincée du mélange et en saupoudra toutes les coutures du vêtement.

Après quoi ils attendirent, avec une certaine anxiété.

Un moment passa. Et Michael poussa un profond soupir : le costume commençait à s’élargir doucement. Ils le regardèrent s’étendre, et s’étendre encore, jusqu’à ce qu’il vienne buter contre le chien. Sophie tira le vêtement un peu plus loin de façon à lui donner de l’espace.

Cinq minutes encore, et ils convinrent que le costume était revenu à la taille de Hurle. Michael le ramassa et secoua énergiquement l’excès de poudre dans le foyer. Calcifer flamboya en grondant. L’homme-chien sursauta dans son sommeil.

– Surveillez le costume ! dit Calcifer. C’était fort.

Sophie prit le vêtement et monta sur la pointe des pieds. Hurle dormait sur ses oreillers grisâtres, tandis que les araignées tissaient fébrilement de nouvelles toiles autour de lui. Il avait le sommeil triste et noble. Sophie étala sans bruit le costume bleu et argent sur le coffre près de la fenêtre, cherchant à se convaincre qu’il avait cessé de

grandir.

– Enfin, si sa taille l'empêche d'aller à l'enterrement, ce ne sera pas plus mal, murmura-t-elle avec un coup d'œil vers la fenêtre.

Le soleil déclinait dans le jardin si bien tenu. Un homme brun, de carrure massive, était là. Il lançait avec enthousiasme une balle rouge au neveu de Hurle, Neil, qui attendait d'un air de patience résignée, une batte à la main. Visiblement, cet homme était le père de Neil.

– Encore en train de fureter, dit soudain Hurle derrière elle.

Sophie se retourna vivement, penaude, et s'aperçut qu'il n'était qu'à moitié réveillé. Il se croyait probablement au jour précédent, car il prononça :

– « La brûlure de la haine », dans le poème, cela appartient aux années passées maintenant. J'aime le pays de Galles, mais il ne m'aime pas. Mégane est dévorée de haine parce qu'elle est respectable et que je ne le suis pas.

Il émergea vaguement de son sommeil pour demander :

– Sophie, que faites-vous là ?

– Rien, je dépose votre costume, dit Sophie qui se hâta de sortir.

Hurle dut se rendormir. Il ne réapparut pas de la soirée. Le lendemain matin, il ne bougea pas davantage. Michael et Sophie prirent grand soin de ne pas le réveiller, car aucun des deux n'était emballé par son idée d'aller assister aux obsèques de Mme Tarasque. Michael alla faire courir un peu l'homme-chien dans les collines. Sophie prépara le petit déjeuner sans bruit, espérant que le magicien ne se réveillerait pas à temps.

Michael revint avec le chien, complètement affamé. Sophie explorait le placard avec l'apprenti, à la recherche d'aliments convenables pour un chien, quand ils entendirent Hurle descendre lentement l'escalier.

– Sophie, gronda la voix accusatrice du magicien.

Son bras qui maintenait ouverte la porte donnant sur l'escalier disparaissait entièrement dans une immense manche bleu et argent. Son pied, sur la dernière marche, saillait sous la moitié supérieure d'une gigantesque jaquette bleu et argent. Le second bras n'avait pas trouvé l'entrée de l'autre manche. On le voyait gesticuler sous une vaste collerette. Derrière Hurle, les marches étaient recouvertes du tissu bleu et argent qui formait une traîne depuis la chambre.

– Oh, zut ! s'exclama Michael, c'est ma faute, je...

– Ta faute ? coupa Hurle. Sornettes, c'est celle de Sophie ! Je détecterais sa patte à un mille de distance. Et le costume doit mesurer un mille au moins ! Chère Sophie, où se trouve mon autre costume ?

Sophie s'empressa de lui apporter les morceaux du costume gris et écarlate qu'elle avait cachés dans le placard à balais.

Hurle y jeta un coup d'œil.

– Enfin, c’est déjà quelque chose, dit-il. Je m’attendais à ce que l’habit soit trop petit pour être visible à l’œil nu. Donnez-moi donc ces morceaux.

Sophie lui tendit le ballot. En tâtonnant, Hurle dirigea sa main sous les multiples plis de la manche bleue et argent et la glissa entre deux énormes points de couture. Il prit le ballot.

– Je vais me préparer pour les obsèques. De grâce, tous les deux, n’entreprenez rien jusqu’à mon retour. Je vois que Sophie est en pleine forme actuellement, et je voudrais retrouver cette salle à ses dimensions habituelles tout à l’heure.

Il se dirigea dignement vers la salle de bains, empêtré dans le tissu bleu et argent. Le reste du costume le suivit marche après marche, puis froufrouta sur le sol. Quand il eut atteint la salle de bains, la jaquette était presque entièrement visible et le pantalon apparaissait dans l’escalier. Hurle maintint la porte de la salle de bains à moitié ouverte et tira le reste du costume. Sophie, Michael et l’homme-chien regardaient glisser le tissu bleu et argent sur le sol, mètre après mètre. D’énormes points en fil de corde passaient régulièrement, et de temps en temps un bouton d’argent grand comme une roue de moulin. Le costume n’avait sans doute pas loin d’un mille de long, en effet.

– On dirait que je n’ai pas très bien réussi ce sortilège, dit Michael quand le dernier feston de bordure démesuré eut disparu derrière la porte de la salle de bains.

– Et s’il t’avait montré comment faire, au moins ! ronchonna Calcifer. Une autre bûche, je te prie.

Michael nourrit le feu. Sophie nourrit l’homme-chien. Puis ni l’un ni l’autre n’osa plus rien entreprendre, à part manger des tartines de miel pour le petit déjeuner en attendant que le magicien sorte de la salle de bains.

Il en émergea deux heures plus tard, dans un nuage de sortilège à la verveine. Il était entièrement vêtu de noir, costume, bottines et pendentif d’oreille noir de jais. Ses cheveux étaient noirs aussi, du même noir bleuté que celui de Mlle Angorianne. Sophie se demanda si c’était en hommage à son professeur défunt. Elle partageait l’avis de la vieille Mme Tarasque, les cheveux noirs lui allaient bien ; ils mettaient mieux en valeur ses yeux vert d’eau. Quant au costume noir, elle aurait bien aimé savoir d’où il sortait.

Hurle fit apparaître un mouchoir noir et s’en servit bruyamment. La fenêtre vibra. Puis il prit une tartine de miel sur la table et fit signe à l’homme-chien de le suivre. Ce dernier semblait hésiter.

– Viens ici, croassa Hurle, toujours aussi terriblement enrhumé, que je te voie bien. Viens donc, jeune cabot.

Tandis que le chien rampait sans conviction au milieu de la pièce, Hurle lança à l’intention de Sophie :

– Vous ne trouverez pas mon autre costume dans la salle de bains, madame. D'ailleurs, vous ne toucherez plus à aucun de mes vêtements désormais.

Sophie cessa de progresser subrepticement vers la salle de bains. Elle regarda Hurle tourner autour de l'homme-chien, mordant sa tartine et se mouchant tour à tour.

– Qu'est-ce que tu penses de ça comme déguisement, le chien ? dit-il.

Il jeta le mouchoir noir à Calcifer puis esquissa le geste de se laisser tomber à quatre pattes, et disparut aussitôt. Mais à l'instant où il touchait le sol, il devint un setter roux frisé, exactement semblable à l'homme-chien.

Complètement abasourdi, l'homme-chien retrouva tous ses instincts de chien. Son poil se hérissa, ses oreilles s'aplatirent et il gronda. Hurle joua le jeu ou éprouva les mêmes sensations que l'animal. Les deux congénères se tournèrent autour avec des regards furieux, en grognant, les babines retroussées sur leurs crocs, prêts à se battre.

Sophie attrapa la queue de celui qu'elle pensait être l'homme-chien. Michael empoigna celui qu'il croyait être Hurle. Mais Hurle reprit assez rapidement sa forme humaine. Sophie eut la surprise de voir une personne tout en noir se dresser devant elle et lâcha précipitamment le dos de la jaquette du magicien. L'homme-chien s'assit sur les pieds de Michael en roulant des yeux tragiques.

– Parfait, dit Hurle. Si je peux tromper un autre chien, je peux faire illusion devant n'importe qui. Aucun membre du cortège funéraire ne remarquera un chien errant qui lève la patte entre les tombes.

Il alla vers la porte, tourna le bouton sur le repère bleu.

– Une minute, dit Sophie. Si vous allez à l'enterrement déguisé en setter roux, pourquoi avoir pris tant de peine à vous habiller en noir ?

Hurle releva le menton, dans une expression de grande noblesse.

– Par respect pour Mme Tarasque, dit-il en ouvrant la porte. Elle aimait qu'on prêtât attention au moindre détail.

Et, sur ces mots, il sortit dans la rue du port des Havres.

16. Où il est beaucoup question de sorcellerie

Plusieurs heures passèrent. L'homme-chien était de nouveau affamé. Michael et Sophie décidèrent de déjeuner aussi. La poêle à la main, Sophie s'approcha de Calcifer.

– Vous ne pouvez pas vous contenter de pain et de fromage, pour une fois ? maugréa Calcifer.

Mais il courba tout de même la tête. Sophie exposait la poêle aux courtes flammes vertes quand la voix rauque de Hurle retentit de nulle part :

– Tiens-toi bien, Calcifer ! Elle m'a retrouvé !

Calcifer se redressa comme un ressort. La poêle tomba sur les genoux de Sophie.

– Il faudra que tu attendes ! rugit Calcifer en lançant une flamme aveuglante à l'assaut de la cheminée.

Sa face bleue se brouilla aussitôt pour donner l'image d'une douzaine de faces bleues, comme sous l'effet d'une violente secousse, et il se mit à flamber dans un puissant vrombissement guttural.

– Ce doit être le signe qu'ils se battent, chuchota Michael.

Sophie suça son doigt brûlé et récupéra les tranches de bacon tombées sur sa jupe. Calcifer se démenait comme un forcené d'un bout de la cheminée à l'autre. Les images brouillées de ses multiples faces passaient du bleu intense à l'azur le plus léger, pour devenir presque blanches. Ses yeux orangés, très nombreux un moment, furent soudain une myriade argentée d'étoiles. Sophie n'avait jamais rien imaginé de pareil.

Quelque chose balaya le ciel au-dessus d'eux dans un souffle effroyable puis une explosion secoua toute la pièce. Un second phénomène du même ordre suivit, avec un hurlement aigu, prolongé. Le bleu de Calcifer vira au noir, et Sophie sentit son épiderme frémir au contrecoup de la magie.

Michael gagna tant bien que mal la fenêtre.

– Ils sont tout près ! cria-t-il.

Sophie le rejoignit. Le déchaînement de la magie mettait la salle commune en effervescence. Le crâne claquait des mâchoires en décrivant des cercles, les paquets et sachets tressautaient, les poudres bouillonnaient dans les bocalux. Un livre chuta lourdement d'une étagère et resta ouvert sur le sol, à feuilleter indéfiniment ses pages. À une extrémité de la pièce, des vapeurs parfumées sortaient de la salle de bains en nuages épais ; à l'autre, la guitare de Hurle émettait des

sons discordants. Et Calcifer se démenait de plus belle.

Michael posa le crâne dans l'évier pour l'empêcher de tomber à terre tandis qu'il ouvrait la fenêtre et tendait le cou pour voir ce qui se passait. Mais le plus exaspérant, c'était que l'événement avait lieu juste en dehors de leur vision. Dans les maisons d'en face, les habitants étaient à leurs fenêtres ou à leurs portes, le doigt pointé vers une action qui se produisait plus ou moins en l'air. Sophie et Michael coururent donc jusqu'au placard et s'emparèrent des capes qu'ils jetèrent sur leurs épaules. Sophie eut celle qui transformait la personne qui la portait en barbu roux ; elle comprenait maintenant pourquoi Calcifer riait quand elle avait revêtu l'autre, car Michael était un cheval. Ce n'était pourtant pas le moment de rire. Sophie ouvrit la porte et s'élança dans la rue, suivie par l'homme-chien qui gardait un calme surprenant dans toute cette agitation. Michael trotta derrière eux dans un claquement de sabots, laissant Calcifer passer furieusement par toutes les teintes du bleu, jusqu'au blanc.

La rue était pleine. Tout le monde avait le nez levé. Personne ne songeait à se soucier de détails aussi futiles qu'un cheval sortant d'une maison. Sophie et Michael virent un énorme nuage bouillonner au ras des cheminées. Sa masse noire agitée de violents soubresauts était traversée d'éclairs blancs. Mais très vite, la magie donna forme à un enchevêtrement indistinct de serpents en pleine lutte. Puis cette boule se déchira en deux parties, dans un bruit évoquant celui d'un monstrueux combat de chats. L'une des deux fila en miaulant à tue-tête vers la mer, l'autre la poursuivit en hurlant.

Certains spectateurs rentrèrent alors se mettre en sécurité chez eux. Sophie et Michael se joignirent aux courageux qui descendirent vers les quais. Sur le port, tout le monde s'accorda à penser que c'était l'abri courbe du mur d'enceinte qui offrait la meilleure vue. Sophie claudiqua jusque-là avec les autres. Il n'était pas nécessaire d'aller au-delà de la cabane du capitaine de port.

Deux nuages flottaient dans l'air au-dessus de la mer, de l'autre côté du mur d'enceinte, seuls dans un ciel uniformément bleu. On les distinguait donc fort bien. On voyait très bien également la tache sombre de la tempête qui faisait rage sur la mer entre les deux nuages en soulevant de grandes vagues frangées de blanc. Par malheur, un navire était pris dans la tempête. Sa mâture oscillait violemment, de grandes gerbes d'eau le frappaient de tous côtés. L'équipage s'efforçait désespérément d'amener les voiles, dont l'une au moins était en lambeaux.

– Ils pourraient avoir une pensée pour ce malheureux bateau ! s'indigna quelqu'un.

C'est alors que la tempête atteignit l'enceinte du port. Des vagues écumeuses vinrent battre la jetée et tous les braves qui s'étaient

réfugiés derrière refluèrent en masse vers les quais, où les bateaux à l'amarrage se soulevaient en grinçant. Par-dessus le tumulte, on entendit un concert de hurlements aigus. En pleine bourrasque, Sophie risqua un regard derrière la cabane du capitaine de port, d'où provenaient les clameurs, et découvrit que le déchaînement de magie ne s'était pas contenté de malmener la mer et les infortunés bateaux. Un groupe de femmes ruisselantes, à la chevelure d'un vert brunâtre d'aigue, se hissait sur la jetée à grands cris, tendant de longs bras mouillés à d'autres créatures ballottées par les vagues. Elles avaient toutes une queue de poisson au lieu de jambes.

– Sapristi ! s'écria Sophie. Les sirènes de la malédiction !

Il ne restait donc plus que deux impossibilités à réaliser.

Elle leva les yeux vers les deux nuages. Sur celui de gauche, beaucoup plus proche et volumineux qu'elle ne l'attendait, Hurle se tenait à genoux. Il était toujours vêtu de noir. Sophie l'aurait juré, il était occupé à détailler par-dessus son épaule le bataillon affolé des sirènes. Et, d'après son regard, il avait tout à fait oublié qu'elles faisaient partie de la malédiction.

– Ne vous laissez pas distraire de la sorcière ! tonna le cheval voisin de Sophie.

La sorcière se matérialisa soudain sur le nuage de droite, dans le tourbillon de sa robe couleur de feu et de son opulente chevelure rousse, les bras levés pour invoquer d'autres maléfices. Elle abaissa les bras comme Hurle se retournait vers elle, et le nuage qu'il occupait explosa en une fontaine de flammes corail. La chaleur dégagée balaya le port, les pierres de la jetée fumèrent.

Le cheval s'arrêta un moment de respirer, avant de souffler :

– Tout va bien !

Hurle se trouvait sur le bateau malmené par les flots et sur le point de couler, minuscule silhouette noire accrochée au grand mât qui tanguait. D'un geste insolent de la main, il fit savoir à la sorcière qu'elle l'avait manqué. Aussitôt, la sorcière, ulcérée, se transforma en oiseau rouge et plongea sauvagement en piqué sur le navire.

Le bateau disparut dans le hurlement plaintif des sirènes. On ne vit plus que les flots agités. Mais l'oiseau allait trop vite pour pouvoir s'arrêter. Il s'abîma dans la mer en soulevant une immense gerbe d'eau.

Sur le quai, tout le monde applaudit.

– Je savais que ce n'était pas un vrai bateau ! dit quelqu'un derrière Sophie.

– Oui, c'était sans doute une illusion, commenta prudemment le cheval. Il était trop petit, ce bateau.

La preuve que l'objet se trouvait bien plus près qu'il ne paraissait, c'est que la vague provoquée par le plongeur magique toucha le

rivage avant même que Michael eût fini de parler. Elle fit refluer les sirènes criardes en traversant le port de part en part, agita fortement les bateaux à l'amarrage et vint déferler en tourbillons d'écume autour de la cabane du capitaine. Un bras sortit du flanc du cheval et hissa Sophie par-dessus la jetée. Elle trébuchait, de l'eau jusqu'aux genoux. L'homme-chien bondissait à côté, trempé jusqu'aux oreilles.

Ils venaient d'atteindre le quai et les bateaux s'étaient remis en équilibre quand une deuxième vague roula par-dessus la jetée. Et voici qu'en jaillit un monstre. Noir, allongé et griffu, il tenait du chat et du lion de mer ; il franchit le mur et se rua vers le quai. Un autre monstre sortit de la vague au moment où elle déferlait sur le port, bas sur pattes et de forme allongée également, mais couvert d'écaillés. Il se lança à la poursuite du premier.

Le combat n'était donc pas encore terminé. Chacun reflua en courant vers les abris et les maisons en bordure du quai. Sophie se prit les pieds dans un cordage puis trébucha sur un seuil. Le bras sortit à nouveau du cheval pour la relever, tandis que les deux monstres passaient à toute vitesse dans une pluie d'eau salée. Une troisième vague suivit le même trajet, et deux autres monstres en sortirent pareillement. Ils étaient identiques aux deux premiers, à ceci près que le monstre à écailles ressemblait davantage à celui qui tenait du chat. La vague suivante en apporta encore deux autres, qui se ressemblaient encore plus.

– Qu'est-ce qui se passe ? glapit Sophie à la vue de cette troisième paire de monstres qui ébranlaient les pierres de la jetée dans leur course.

– Illusion, expliqua le cheval avec la voix de Michael. Chacun des deux essaie de berner l'autre en lui faisant pourchasser celui qu'il ne faut pas.

– Qui est qui ?

– Aucune idée, dit le cheval.

Certains spectateurs trouvèrent les monstres trop terrifiants. Beaucoup coururent se réfugier chez eux. D'autres sautèrent dans les bateaux pour s'éloigner du quai. Sophie et Michael restèrent pour suivre la piste des monstres dans les rues du port. D'abord une rivière d'eau salée, puis les empreintes d'énormes pattes mouillées, enfin de profondes éraflures blanches là où les griffes de ces créatures avaient lacéré les pavés des rues. La piste emmena tout le monde loin derrière la ville, jusqu'aux marais où Sophie et Michael avaient poursuivi l'étoile filante.

Les six créatures n'étaient plus que des taches noires bondissantes, elles allaient s'évanouir à l'horizon. La foule massée par grappes en bordure du marais fixait le lointain dans l'espoir, mêlé de crainte, de voir encore quelque chose. Mais on ne distinguait plus rien, si ce n'est

l'étendue vide du marécage immobile. Quelques-uns tournaient les talons quand un cri jaillit :

– Regardez !

Une boule de feu pâle roulait sans hâte au loin. Elle devait être énorme. Une déflagration atteignit les spectateurs au moment où cette boule de feu se répandit en un champignon de fumée. Le formidable fracas fit sursauter les villageois. Ils regardèrent tous la fumée se disperser. Quand elle se confondit avec la brume des marais, ils restèrent encore. Mais il n'y avait plus que le silence. Puis, au bruissement du vent dans les ajoncs, les oiseaux osèrent se remettre à chanter.

– Sans doute se sont-ils entretués, disaient les gens.

La foule se dispersa peu à peu. Chacun rentrait en courant se livrer aux tâches qu'il avait laissées en train.

Sophie et Michael restèrent les derniers, jusqu'au moment où il fut évident que tout était fini. Ils s'en retournèrent lentement aux Havres. Ni l'un ni l'autre n'avait le cœur à parler. Seul l'homme-chien paraissait content. Il gambadait gaiement autour d'eux. Il pensait que c'en était fini de Hurle, Sophie en était sûre. Et cette idée le ravissait tellement qu'en arrivant dans la rue du magicien, il aboya joyeusement à la vue d'un chat errant et se mit à galoper derrière lui, par pur plaisir. Il poursuivit l'animal qui vola littéralement jusqu'à l'entrée du château, où il se retourna en lançant des regards furibonds.

– Ouste ! cracha le chat. Non, mais sans blague !

Le chien recula, la mine déconfite.

Michael se rua à la porte.

– C'est Hurle ! rugit-il.

Le chat rétrécit jusqu'à la taille d'un chaton. Il semblait en piteux état.

– Vous êtes ridicules, tous les deux ! miaula-t-il. Ouvrez la porte, je suis éreinté.

Sophie obéit, et le chaton se glissa dans l'entrebâillement. Il rampa jusqu'au foyer où Calcifer était réduit à sa plus simple expression puis hissa péniblement ses pattes de devant sur le coussin du fauteuil. Et il reprit progressivement la forme de Hurle, plié en deux.

– Vous avez tué la sorcière ? haleta Michael.

Il rejeta sa cape et redevint aussi lui-même.

– Non, dit Hurle en s'affalant dans le fauteuil, l'air complètement épuisé. Et tout ça au plus fort de mon rhume ! gémit-il. Sophie, de grâce, enlevez cette affreuse barbe rousse et trouvez-moi la bouteille de cognac dans le placard, à moins que vous ne l'ayez bu ou transformée en térébenthine, bien sûr !

Sophie ôta sa cape et prit le cognac ainsi qu'un verre. Hurle le vida d'un trait comme si c'était de l'eau. Puis il emplit un deuxième verre ;

mais au lieu de le boire, il le renversa goutte à goutte sur le feu. Calcifer grésilla, flamboya brièvement et parut ensuite reprendre un peu de vie. Hurle se versa un troisième verre qu'il se mit à boire à petites gorgées, renversé dans son fauteuil.

– Ne restez pas là à me regarder comme une bête curieuse ! s'écria-t-il. Je ne sais pas qui a gagné. La sorcière est coriace. Elle se repose beaucoup sur son démon du feu et se retranche derrière lui. Mais je crois que nous lui avons donné quelques soucis, hein, Calcifer ?

– Il est très ancien, pétilla faiblement Calcifer sous ses bûches. Je suis plus fort, mais il sait plus de choses que moi. Elle l'a à son service depuis une centaine d'années. Il m'a à moitié tué !

Il trouva l'énergie de passer la tête par-dessus les bûches pour pester :

– Tu aurais pu me prévenir !

– Mais c'est ce que j'ai fait, vieux fumiste ! soupira Hurle d'un ton las. Tu sais tout ce que je sais.

Le magicien continua à siroter son cognac pendant que Michael trouvait du pain et de la saucisse. Le repas leur fit du bien à tous, sauf peut-être à l'homme-chien, que le retour de Hurle semblait consterner. Calcifer se remit à brûler normalement, sa face retrouva son habituelle couleur bleue.

– Ça ne se passera pas comme ça ! s'écria soudain Hurle en se dressant sur ses pieds. Écoute-moi bien, Michael. La sorcière sait que nous sommes aux Havres. Déplacer le château et l'entrée de Magnecour ne suffit donc plus. Il faudra transférer Calcifer dans la maison attenante à cette boutique de chapeaux.

– Tu veux me déplacer, moi ? crépita Calcifer, bleu clair d'appréhension.

– Eh oui ! Tu as le choix entre Halle-Neuve et la sorcière. Pas moyen de faire le difficile.

– Malédiction ! geignit Calcifer.

Il se réfugia tout au fond du foyer.

17. Où le château emménage dans une maison

Hurle se mit à la tâche avec l'énergie d'un homme qui vient de se reposer toute une semaine. Si elle ne l'avait pas vu livrer un combat titanesque une heure auparavant, Sophie ne l'en aurait jamais cru capable. Michael et lui couraient partout en se criant des mesures l'un à l'autre et en traçant à la craie des signes mystérieux là où ils avaient placé précédemment des crochets de métal. Ils ne devaient apparemment oublier aucun recoin, même pas dans la cour. Le réduit de Sophie sous l'escalier et la curieuse saillie du plafond dans la salle de bains leur donnèrent bien du souci. Sophie et l'homme-chien furent bousculés ici et là, puis carrément écartés du passage lorsque Michael crayonna sur le sol, à quatre pattes, un cercle où il inscrivit une étoile à cinq branches.

Cela fait, l'apprenti brossait ses genoux couverts de craie et de poussière quand Hurle arriva en trombe, son costume noir copieusement taché de blanc de chaux. Sophie et l'homme-chien furent encore poussés de côté afin de laisser le magicien à quatre pattes inscrire des signes à l'intérieur du cercle et de l'étoile, et sur tout leur pourtour. Ils allèrent s'asseoir sur l'escalier. L'homme-chien frissonnait. Cette sorte de magie ne lui plaisait visiblement pas du tout.

Hurle et son apprenti se ruèrent dans la cour, puis le magicien revint au pas de course.

– Sophie, vite ! tonna-t-il. Qu'est-ce que nous allons vendre dans cette boutique ?

Sophie revit Mme Bonnafé.

– Des fleurs, dit-elle.

– Parfait.

Et il s'élança vers la porte avec un pot de peinture et un pinceau. Il trempa le pinceau dans le pot et repeignit soigneusement en jaune le repère bleu. Il trempa une deuxième fois le pinceau qui sortit violet du pot, et repeignit ainsi le repère vert. À la troisième opération le pinceau était orange et recouvrit le repère rouge. Hurle ne toucha pas au repère noir. Ce travail achevé, il remit le pinceau dans le pot et y plongea du même coup, par inadvertance, le bout de sa manche.

– Saperlipopette !

L'extrémité en entonnoir de la manche portait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il la secoua, elle redevint noire.

– C'est quel costume ? s'enquit Sophie.

– Je ne m'en souviens plus. Ne me distrayez pas, le plus difficile est à venir.

Il remit en hâte le pot de peinture sur l'établi et prit un petit flacon de poudre.

– Michael ! Où est la pelle en argent ?

L'apprenti arriva en coup de vent de la cour, avec une grande bêche qui brillait. Son manche était en bois, mais sa lame semblait d'argent massif.

– Tout est prêt ! annonça-t-il.

La pelle calée contre son genou, Hurle traça un signe à la craie sur le manche et la lame. Il saupoudra l'outil avec la poudre rouge du flacon, déposa soigneusement une pincée de cette poudre sur chacune des branches de l'étoile et versa le reste au milieu.

– Écarte-toi, Michael. Que tout le monde se tienne à l'écart. Tu es prêt, Calcifer ?

Une longue flamme bleue, filiforme, émergea d'entre les bûches.

– Aussi prêt que possible, répondit Calcifer. Tu sais que cette opération peut me tuer, n'est-ce pas ?

– Regarde le bon côté des choses, dis-toi que c'est moi qu'elle peut tuer. Tiens bon, on y va ! Un, deux, trois, hop !

Il enfonça lentement la pelle dans le foyer, sans à-coups, en la maintenant bien horizontale. Puis il tâtonna doucement, avec beaucoup de doigté, pour la faire passer sous Calcifer. Après quoi, encore plus lentement et doucement, il souleva le tout. Michael retenait visiblement sa respiration.

– Voilà ! dit Hurle.

Des bûches roulèrent sur le côté. Elles ne paraissaient pas brûler. Hurle se redressa puis amorça un mouvement de rotation, Calcifer dans la pelle.

La pièce s'emplit de fumée. L'homme-chien se mit à trembler et à geindre. Hurle toussa. Il avait quelque peine à garder la pelle en équilibre. Il n'était pas facile de distinguer clairement les détails dans cette atmosphère enfumée mais, malgré ses yeux larmoyants, Sophie crut voir que Calcifer n'avait ni pieds ni jambes, exactement comme il l'avait dit. Il n'était qu'une longue figure pointue sur une masse noire rougeoyant faiblement. Cette masse noire comportait sur le devant une bosse qui, à première vue, laissait supposer que Calcifer était assis sur de toutes petites jambes repliées. Mais non, c'était autre chose, puisque cette masse roulait légèrement, observa Sophie, ce qui révélait sa forme arrondie. Calcifer se sentait manifestement en grand danger. Les yeux orangés écarquillés de frayeur, il lançait de tous côtés ses bras atrophiés dans une vaine tentative de s'accrocher à la pelle.

– Sera pas long ! suffoqua Hurle pour le calmer.

Mais il dut rester immobile un moment en serrant les lèvres pour

s'empêcher de tousser. La pelle oscilla dangereusement, à la grande terreur de Calcifer. Par bonheur Hurle se reprit. D'un grand pas, il enjamba avec précaution le cercle dessiné à la craie ; un autre pas l'amena au centre de l'étoile à cinq branches. Là, la pelle toujours horizontale, il pivota lentement sur lui-même, décrivant un tour complet. Calcifer tourna lui aussi, bleu très pâle, les yeux dilatés de terreur.

Tout tournait, la salle tout entière tournait avec eux. L'homme-chien se blottit aux pieds de Sophie. Michael tanguait. Sophie avait l'impression que la pièce, ayant rompu les amarres qui la retenaient au monde, tourbillonnait et tressautait dans une course folle. Elle ne comprenait que trop bien la terreur de Calcifer. Ce tournoiement vertigineux persista comme Hurle enjambait en sens inverse le contour de l'étoile puis du cercle, tout aussi précautionneusement. Il revint s'agenouiller devant le foyer et, avec une infinie délicatesse, y réinstalla Calcifer en le faisant glisser de la pelle. Puis il remplaça les bûches autour de lui. Calcifer s'effondra tout en flammes vertes sur la plus haute. Hurle s'appuya sur sa pelle et toussa.

La pièce retrouva peu à peu sa stabilité. Durant quelques instants, dans la fumée qui stagnait encore, Sophie eut la stupéfaction de voir apparaître le salon familial de la maison où elle était née. Elle le reconnut très bien malgré l'absence de tapis sur son plancher et de tableaux sur ses murs. On aurait juré que la salle commune du château se faufilait dans ce salon pour y trouver sa place, poussant ici, tirant là, abaissant le plafond pour y mettre ses poutres, se fondant dans l'autre décor jusqu'au moment où celui du salon disparut au profit du sien. Simplement, la salle était maintenant un peu plus haute et plus carrée de proportions.

– C'est fait, Calcifer ? toussa Hurle.

– Je pense que oui, dit Calcifer qui ne semblait finalement pas trop éprouvé par son voyage dans la pelle. Mais il vaut quand même mieux vérifier.

Hurle alla ouvrir la porte, repère jaune en bas. C'était la rue de Halle-Neuve que Sophie connaissait depuis toujours. Des gens qu'elle connaissait passaient devant la maison, ils faisaient une petite promenade à pied avant le souper, comme beaucoup aiment le faire les soirs d'été. Hurle fit signe à Calcifer que tout allait bien, referma la porte puis tourna la poignée sur le repère orange et la rouvrit.

Une grande allée envahie d'herbes folles s'enfonçait parmi les bosquets, joliment éclairée par le soleil couchant. Au loin se dessinait un majestueux portail de pierre orné de statues.

– Quel est cet endroit ? demanda Hurle.

– C'est un manoir vide au fond de la vallée, expliqua Calcifer, sur la défensive. La jolie maison que tu m'as demandé de chercher. Elle est

très belle.

– Je n'en doute pas, dit Hurle en fermant la porte. J'espère seulement que ses véritables propriétaires n'y verront pas d'inconvénient. Voyons maintenant le château, proposa-t-il en plaçant le repère violet vers le bas.

Au-dehors, c'était presque le crépuscule. Un souffle de vent tiède apportait des effluves de fleurs. Sophie vit passer un bouquet d'arbustes chargés de grappes violettes. Un bouquet de lis blancs le remplaça dans le soleil couchant sur fond de pièce d'eau. L'odeur était si capiteuse que Sophie se trouva au milieu de la pièce avant même d'en avoir conscience.

– Non, votre long nez n'en jugera que demain, lui jeta Hurle en fermant vivement la porte. Nous sommes ici à la lisière du Désert. Très bien, Calcifer, beau travail. Une jolie maison et une profusion de fleurs, comme prescrit.

Il laissa sa pelle sur place et alla se coucher. Il devait être particulièrement las, car il n'y eut ni plaintes ni appels, et presque pas de quintes de toux.

Sophie et Michael étaient las, eux aussi. Affalé dans le fauteuil, l'œil fixe, Michael caressait d'un air absent la tête du chien. Sophie, sur le tabouret, était partagée entre des sentiments contradictoires. Ils avaient déménagé, tout en gardant le même cadre. Tout cela était très déroutant. Et pourquoi le château évoluait-il maintenant en bordure du Désert ? À cause de la malédiction qui attirait Hurle vers la sorcière ? Ou bien Hurle, à force de se dérober, avait-il complètement renoncé à ce qu'il était et tourné le dos à ce que les autres appellent communément l'honnêteté ?

Sophie voulut demander son avis à Michael, mais celui-ci avait sombré dans le sommeil, ainsi que l'homme-chien. Elle chercha donc le regard de Calcifer. Il somnolait parmi les bûches rougeoyantes, ses yeux orangés presque clos. Elle le revit pendant le combat, livide, les yeux blancs ; elle revoyait son regard terrifié quand la pelle oscillait. Cela lui rappelait quelque chose, tout comme sa silhouette.

– Calcifer, demanda-t-elle, as-tu été un jour une étoile filante ?

Calcifer ouvrit un œil.

– Mais oui, dit-il. Je peux t'en parler maintenant que tu le sais. Le contrat m'y autorise.

– Hurle t'a attrapée ?

– Oui, il y a cinq ans, dans les marais des Havres, juste après son installation sous le nom de Berlu le Sorcier. Il m'a poursuivie dans ses bottes de sept lieues. J'étais terrifiée, par lui, par tout, par la mort qui est certaine quand nous tombons. J'aurais fait n'importe quoi pour ne pas mourir. Hurle m'a proposé de me garder en vie comme les humains. J'ai suggéré un contrat, à conclure immédiatement. Aucun

de nous deux ne mesurait à quoi il s'engageait. Je n'éprouvais que de la reconnaissance, et Hurle de la compassion...

– Comme pour Michael, interrompit Sophie.

– Quoi, quoi ? s'écria Michael en se réveillant. Sophie, j'aimerais mieux qu'on ne soit pas tout au bord du Désert. Je ne savais rien de ce projet. Je ne me sens pas en sécurité.

– Personne n'est en sécurité dans la maison d'un magicien, dit Calcifer avec émotion.

Le lendemain matin la porte était sur le repère noir et, au grand déplaisir de Sophie, elle refusa de s'ouvrir à toute sollicitation. Elle avait envie de contempler ces fleurs, que la sorcière soit là ou non. Et elle manifesta son impatience en allant chercher un seau d'eau et en lessivant les signes à la craie dessinés sur le sol.

Hurle la trouva en pleine activité, en train de frotter le sol à quatre pattes.

– Encore au travail ! s'écria-t-il en passant au-dessus d'elle.

Il avait quelque chose de bizarre. Son costume était toujours noir, mais il avait retrouvé ses cheveux blonds, qui semblaient presque blancs sur ce noir. Sophie ne put s'empêcher de penser à la malédiction. Peut-être y pensait-il aussi. Il prit le crâne sur l'évier et l'éleva d'une main, la mine lugubre.

– Hélas, pauvre Yorick ! Elle a entendu les sirènes, il y a donc quelque chose de pourri au royaume du Danemark. Mon rhume s'éternise, mais par chance je suis affreusement malhonnête. Je me cramponne à cette idée.

Il eut une toux pathétique, pas tout à fait convaincante cependant, car son rhume allait mieux.

Sophie échangea un regard avec l'homme-chien, qui l'observait sur son arrière-train, l'air aussi mélancolique que le magicien.

– Tu devrais retourner près de Lettie, lui murmura-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ? Cela va mal avec Mlle Angorianne ? demanda-t-elle ensuite à Hurle.

– Atrociement mal, gémit Hurle. Lily Angorianne a un cœur de pierre.

Il remit le crâne sur l'évier et brailla :

– Michael ! À manger, et au travail !

Après le petit déjeuner, ils vidèrent le placard à balais. Puis Michael et Hurle en défoncèrent un mur. Il y eut des flots de poussière et il dégringola une cascade de choses des plus bizarres. Ils finirent par appeler Sophie à pleins poumons. Elle arriva d'un air entendu, avec un balai. Quand la poussière retomba, elle vit, à la place du mur, un passage accédant aux marches qui avaient toujours relié la maison à la boutique. Hurle en fit les honneurs à Sophie. Le local était vide, il résonnait. Le sol était carrelé de dalles noires et blanches, comme le

vestibule de Mme Tarasque. Sur des étagères où s'alignaient autrefois des chapeaux, il ne restait plus qu'un vase de roses en soie empesée et un petit bouquet de primevères en velours. Voyant qu'on attendait d'elle de l'admiration, Sophie ne prononça pas une syllabe.

– J'ai trouvé les fleurs dans l'atelier au fond de la cour, dit Hurle. Venez voir dehors.

Il ouvrit la porte de la rue, et la clochette tinta, celle que Sophie avait toujours connue. Elle sortit en boitillant dans la rue, encore vide à cette heure matinale. La devanture de la boutique avait été repeinte en vert et jaune. Au-dessus de la vitrine, on lisait en lettres cursives : h. berlu fleurs fraîches du jour.

– Vous avez changé d'avis au sujet des noms ordinaires, on dirait ! commenta Sophie.

– Pour des raisons de camouflage uniquement. Je préfère Pendragon.

– Et les fleurs fraîches, d'où viendront-elles ?

Vous ne pouvez pas annoncer cela et vendre les roses de cire des chapeaux.

– Patience, vous allez voir.

Hurle la précéda dans la boutique dont ils sortirent par l'arrière, dans la cour que Sophie avait toujours connue. Elle était réduite de moitié à présent, parce que la cour du château en occupait un côté. Au-dessus du mur de briques de Hurle, Sophie vit sa propre maison. Sa vieille maison. Elle avait une nouvelle fenêtre qui était celle de la chambre de Hurle, et qui jurait un peu avec le reste. C'était plus étrange encore de penser que cette fenêtre n'avait pas vue sur la cour où ils se trouvaient. Elle voyait aussi la fenêtre de son ancienne chambre, au-dessus de la boutique. Cela la troubla, parce qu'elle n'avait sans doute plus aucun moyen d'y retourner désormais.

Ils rentrèrent et montèrent l'escalier vers le passage du placard à balais. Sophie s'aperçut qu'elle était très renfrognée. Le fait de visiter ainsi son ancienne maison ravivait en elle des sentiments douloureusement contradictoires.

– Tout ça est très bien, dit-elle sans conviction.

– Vraiment ? s'étonna Hurle sèchement.

Elle vit qu'elle l'avait blessé. Il adorait les compliments, cet homme-là, songea-t-elle en soupirant. Mais elle ne se rappelait pas lui en avoir jamais décerné, pas plus que Calcifer, alors pourquoi commencer maintenant ?

À la porte du château, Hurle tourna la poignée sur le repère violet. La porte s'ouvrit sur de gros buissons de fleurs et le château s'arrêta pour permettre à Sophie de descendre. Entre les buissons couraient des sentiers envahis d'herbes très vertes. Hurle et Sophie en empruntèrent un ; le château les suivit, frôlant des pétales au passage.

La haute bâtisse noire et biscornue soufflait de drôles de bouffées de fumée par l'une ou l'autre de ses tourelles, mais cela ne détonnait pas en cet endroit. Sophie eut l'intuition que ce paysage avait été façonné par la magie, et le château s'y accordait mystérieusement.

L'air chaud et humide était imprégné du parfum de milliers de fleurs. Sophie faillit s'écrier que cela lui rappelait l'atmosphère de la salle de bains après le passage de Hurle, mais elle se retint. L'endroit était proprement merveilleux. Entre les arbustes chargés de fleurs blanches, rouges ou violettes, l'herbe humide regorgeait de couleurs plus modestes : fleurettes roses à trois pétales, pensées, phlox, lupins de toutes les teintes, lis orangés, grands lis blancs, iris... Une profusion de fleurs. Des grimpantes, assez grandes pour garnir un chapeau, des pavots, des bleuets, des végétaux de forme étrange aux couleurs plus étranges encore...

Un paradis fleuri qui ne ressemblait guère au jardin de Mme Bonnafé dont rêvait Sophie, mais qui l'enchantait et lui fit oublier sa mauvaise humeur.

Hurle déploya largement le bras, dérangeant de sa manche quelques centaines de papillons bleus qui festoyaient sur un buisson de roses jaunes.

– Voilà, dit-il. Nous couperons des brassées de fleurs chaque matin et nous les vendrons à Halle-Neuve encore embuées de rosée.

Au bout de l'allée verte, l'herbe gorgée d'eau devenait boueuse. Des orchidées spectaculaires poussaient sous les buissons. Ils arrivèrent soudain au bord d'une pièce d'eau voilée de brume, peuplée de nénuphars. Le château la contourna et prit une autre allée bordée d'espèces différentes.

– Si vous venez ici seule, prenez votre bâton pour tâter la fermeté du sol, recommanda Hurle. Il y a des sources et des fondrières partout. Et ne vous aventurez pas plus loin par là.

Il désignait les terres embrumées du sud-est, où le disque blanc du soleil dardait ses rayons implacables.

– Là-bas c'est le Désert. Un pays torride et stérile, le domaine de la sorcière.

– Qui a planté ces fleurs juste à la lisière du Désert ? demanda Sophie.

– C'est l'enchanteur Suliman. Il a commencé il y a un an, avec l'idée, je pense, de faire du Désert un jardin et d'éliminer ainsi la sorcière. Il a fait jaillir des sources chaudes pour faire pousser ses plantes. Il a fait du beau travail jusqu'au moment où la sorcière l'a capturé.

– Mme Tarasque m'avait cité un autre nom, dit Sophie. Il vient du même endroit que vous, n'est-ce pas ?

– Plus ou moins, reprit Hurle. Mais je ne le connais pas. Je suis

venu ici quelques mois plus tard faire une nouvelle tentative. C'était une bonne idée, non ? Et j'ai rencontré la sorcière. Elle n'était pas du tout d'accord.

– Pour quelle raison ?

Le château les attendait.

– Elle se plaît à penser qu'elle est une fleur, expliqua Hurle en ouvrant la porte. Une orchidée solitaire qui fleurit dans le Désert. Pitoyable, non ?

Sophie regarda une dernière fois la profusion de fleurs avant de suivre Hurle à l'intérieur. Pour l'instant, le château naviguait parmi les roses, des milliers de roses.

– La sorcière ne saura pas que vous êtes ici ?

– Je m'efforce d'agir de la façon qu'elle attend le moins.

– Et le prince Justin, vous vous efforcez de le retrouver ? demanda Sophie.

Hurle se dispensa de répondre en courant appeler Michael d'une voix tonitruante.

18. Où l'épouvantail réapparaît ainsi que Mlle Angorienne

Ils ouvrirent la boutique le lendemain. Comme l'avait annoncé Hurle, tout se passa le plus simplement du monde. Tôt le matin, il suffisait d'ouvrir la porte sur le repère violet et d'aller cueillir des fleurs dans la fraîcheur verdoyante du jardin. Cela devint vite une habitude. Munie de ses ciseaux, Sophie arpentait clopin-cloplant le jardin sans cesser de parler à son bâton qu'elle utilisait pour éprouver la fermeté du sol ou crocheter les plus belles roses placées trop haut pour elle. Michael emportait un accessoire de son invention dont il était très fier. Un grand baquet de fer-blanc rempli d'eau qui flottait en l'air et le suivait partout. L'homme-chien les accompagnait. Il passait des moments magnifiques à courir comme un fou dans l'herbe verte et mouillée des allées, à chasser les papillons, à tenter d'attraper les minuscules oiseaux de couleurs vives qui se nourrissaient du nectar des fleurs. Pendant qu'il folâtrait, Sophie coupait des brassées de grands iris ou de lis, des branches d'oranger ou d'hibiscus bleu ; Michael remplissait le baquet de roses, d'orchidées, de fleurs blanches en étoile ou de grappes rouge vermillon, enfin de ce qui plaisait à sa fantaisie. Ils aimaient tous beaucoup ce moment de la journée.

Puis, avant que la chaleur ne devienne trop forte, ils rapportaient à la boutique la récolte du jour et la disposaient dans une collection hétéroclite de pots et de seaux que Hurle avait extraits de la cour. Deux de ces seaux étaient en réalité les bottes de sept lieues. Rien, songeait Sophie en y arrangeant une gerbe de glaïeuls, ne pouvait mieux dire combien Hurle se désintéressait de Lettie. Qu'elle-même les utilise ou non, il s'en moquait pas mal à présent.

En général, Hurle les laissait s'occuper seuls des fleurs. Et le bouton de la porte était toujours sur le noir. Il revenait ordinairement prendre un petit déjeuner tardif, l'air rêveur, toujours en noir. Il n'avait jamais voulu révéler à Sophie lequel des deux costumes il portait. Il se bornait à répondre à ses questions qu'il portait le deuil de Mme Tarasque. Si Michael ou Sophie s'étonnait de son absence régulière à cette heure matinale, il faisait remarquer d'un air offensé :

– Si on veut parler à une institutrice, il faut la surprendre avant que l'école commence.

Sur quoi il disparaissait dans la salle de bains pendant deux heures.

Entre-temps, Sophie et Michael avaient revêtu leurs plus beaux atours et ouvert la boutique. Hurle tenait par-dessus tout aux beaux habits. Il disait que cela attirerait la clientèle. Sophie insista pour

qu'ils portent tous un tablier. Les premiers jours, les habitants de Halle-Neuve se contentèrent de lorgner la boutique à travers la vitrine, sans entrer. Mais par la suite l'endroit connut un grand succès. Le bruit courut que Berlu avait des fleurs comme personne n'en avait jamais vu. Des gens que Sophie connaissait depuis toujours vinrent acheter des fleurs par brassées. Personne ne la reconnut, ce qui lui fit une impression très bizarre. Tout le monde était persuadé qu'elle était la vieille mère de Hurle. Mais Sophie en avait assez d'être la vieille mère de Hurle.

– Je suis sa tante, déclara-t-elle à Mme Savarin.

Elle devint très célèbre sous le nom de Tante Berlu.

Quand Hurle arrivait à la boutique, en tablier noir assorti à son costume, il y trouvait généralement du monde. Il s'appliqua à en faire venir encore plus. Son habituel costume noir était en réalité le costume enchanté gris et écarlate, Sophie en avait acquis la quasi-certitude. Toutes les dames que servait Hurle ressortaient inmanquablement de la boutique avec au moins deux fois plus de fleurs qu'elles n'en voulaient en arrivant. Dans la plupart des cas, le charme de Hurle leur faisait décupler le montant de leur achat. Sophie remarqua assez vite que certaines dames, après un coup d'œil dans le magasin, décidaient de ne pas entrer quand elles y voyaient Hurle. Et comment le leur reprocher ? Si l'on veut une rose pour sa boutonnière, on ne souhaite pas se sentir obligé d'acheter trois douzaines d'orchidées. Aussi ne découragea-t-elle pas Hurle d'aller passer de longues heures dans l'atelier, au fond de la cour.

– Je construis des défenses contre la sorcière, au cas où vous voudriez le savoir, dit-il. Quand j'aurai terminé, elle n'aura plus aucun moyen de pénétrer ici.

Les fleurs non vendues posaient parfois un problème. Sophie supportait très mal de les voir se faner dans la nuit. Elle découvrit qu'elle pouvait les garder fraîches en leur parlant, et dès lors leur parla beaucoup. Elle demanda à Michael un sortilège de nutrition des plantes qu'elle expérimenta dans des seaux posés sur l'évier et des bassines dans l'alcôve où elle garnissait autrefois les chapeaux. Il s'avéra qu'elle pouvait conserver leur fraîcheur à certaines plantes pendant des jours. Cela l'incita, bien sûr, à faire d'autres expériences. Elle gratta la suie de la cour et la planta activement, en marmottant entre ses dents. Elle obtint de cette façon une rose bleu marine qui l'émerveilla. Ses boutons, noirs comme du charbon, s'ouvraient sur des fleurs de plus en plus bleues, jusqu'au bleu intense de Calcifer. Sophie en fut si enchantée qu'elle décida de faire des essais avec toutes les racines accrochées aux poutres dans des sachets. Elle se disait qu'elle n'avait jamais été plus heureuse de sa vie.

Ce n'était pas tout à fait vrai. Quelque chose la rendait

malheureuse, mais quoi ? Elle ne le savait pas. Le fait que personne ne la reconnaisse à Halle-Neuve ? Elle n'osait pas aller voir Martha ni vider les fleurs des bottes de sept lieues pour rendre visite à Lettie. Elle ne pouvait simplement pas supporter l'idée que ses deux sœurs ne voient en elle qu'une vieille femme.

Michael quittait sans cesse la boutique avec des bouquets de fleurs dépareillées pour aller voir Martha. Était-ce son absence qui chagrinait Sophie ? Michael était si gai, et elle restait de plus en plus souvent seule à la boutique. Mais non, ce n'était pas cela non plus. Sophie aimait beaucoup vendre des fleurs toute seule.

Parfois le problème lui semblait provenir de Calcifer. Il s'ennuyait. Il n'avait rien d'autre à faire que de maintenir le château au ralenti le long des allées d'herbes et autour des divers étangs et de s'assurer qu'ils trouveraient chaque matin un nouvel endroit avec de nouvelles fleurs. Il tendait avidement sa face bleue hors du foyer chaque fois que Sophie et Michael revenaient avec leur récolte.

– Je voudrais voir à quoi cela ressemble, dehors, disait-il.

Sophie lui rapportait des feuillages aromatiques à brûler, qui embaumaient la salle commune de senteurs aussi fortes que celles de la salle de bains, mais Calcifer soupirait que ce qui lui manquait le plus, c'était la compagnie. Ils passaient la journée dans la boutique et le laissaient seul.

Sophie demanda donc à Michael d'assurer le service de la boutique au moins une heure de suite chaque matin pendant qu'elle bavardait avec Calcifer. Elle inventa des devinettes pour l'occuper durant les heures où elle travaillait. Mais Calcifer restait insatisfait.

– Quand vas-tu rompre mon contrat avec Hurle ? questionnait-il de plus en plus souvent.

Sophie en différait toujours le moment.

– J'y travaille, disait-elle. Ce ne sera plus très long.

Ce n'était pas l'exacte vérité. Sophie avait cessé de penser à ce contrat si elle n'y était pas forcée. Quand elle rapprochait les propos de Mme Tarasque de ceux que Calcifer et Hurle avaient pu tenir, elle aboutissait à des conclusions effrayantes quant à ce contrat. Sa rupture serait la fin de Calcifer et de Hurle, elle en était certaine. Hurle ne l'avait peut-être pas volé, mais Calcifer ? Et puis le magicien semblait se donner beaucoup de peine pour échapper au reste de la malédiction de la sorcière ; Sophie ne souhaitait que l'y aider, et non le perdre.

Il lui arrivait de penser que c'était tout simplement l'homme-chien qui la déprimait. C'était une créature tellement mélancolique. Le seul moment où il paraissait content de vivre était l'heure du matin où il gambadait entre les buissons dans les allées vertes. Le reste du temps, il se traînait d'un air morne autour des jupes de Sophie en poussant de profonds soupirs. Comme elle ne pouvait pas grand-chose pour lui non

plus, elle fut soulagée de voir la chaleur s'installer à mesure que juin avançait ; l'homme-chien allait chercher les coins d'ombre de la cour pour s'y coucher, langue pendante.

Entre-temps les plantations de Sophie avaient donné des résultats fort intéressants. L'oignon était devenu un petit palmier où poussaient de minuscules fruits qui sentaient l'oignon. Une autre racine avait produit une sorte de tournesol rose. Tout avait germé très vite, sauf dans un cas. Quand, de la racine récalcitrante, sortirent enfin deux feuilles rondes, Sophie ne se tint plus d'impatience. Les jours suivants, la plante donna à croire qu'elle était une orchidée, avec ses feuilles pointues tachetées de mauve et sa longue tige portant un gros bouton. Le lendemain, Sophie laissa les fleurs du matin tremper dans le baquet et se précipita dans l'alcôve pour voir ce qu'était devenue la plante.

Le bouton s'était ouvert sur une fleur rose semblable à une orchidée qui serait passée dans une essoreuse. Elle était plate, avec quatre pétales sortant d'une protubérance rose, deux vers le bas et deux vers le haut, mais s'arquant à mi-chemin. Sophie contemplait la fleur d'un œil ébahi quand un puissant parfum printanier l'avertit que Hurle se tenait derrière elle.

– C'est quoi, cette chose ? ricana-t-il. Si vous attendiez une violette ultra-violette ou un géranium infra-rouge, c'est raté, madame la savante folle !

– Pour moi c'est un bébé-fleur écrasé, dit Michael venu voir.

Hurle lui décocha un regard alarmé. Il s'empara du végétal, fit glisser la motte du pot dans sa main et débarrassa minutieusement les radicelles blanches de la suie et des restes du sortilège-engrais ; le bulbe brun et fourchu que Sophie avait planté se trouva mis à nu.

– J'aurais dû m'en douter, dit-il. C'est une racine de mandragore. Sophie a encore frappé. Décidément, vous ne ratez pas une occasion, pas vrai, Sophie ?

Il remit avec soin la plante dans son pot, la tendit à Sophie et s'éloigna, livide.

Ainsi la malédiction s'était presque entièrement réalisée, réfléchit Sophie en arrangeant les fleurs fraîches dans la boutique. La racine de mandragore avait enfanté. Le seul terme restant à accomplir concernait le vent qui pousse un cœur honnête en avant. Si cela signifiait que Hurle devait être honnête, autant dire que la malédiction avait de bonnes chances de ne jamais se réaliser. De toute façon, cela lui apprendra à aller courtiser Mlle Angorianne chaque matin dans un costume enchanté, se dit-elle sans trop de conviction, car elle se sentait angoissée et coupable. Elle disposa une gerbe de lis blancs dans une botte de sept lieues et la glissa dans la vitrine. C'est alors qu'elle entendit un bruit répété dans la rue, un bruit lourd et régulier. Ce n'était pas un bruit de sabots. C'était celui d'un bâton frappant les

pavés.

Sophie sentit son cœur battre la chamade avant d'avoir le courage de regarder à la fenêtre. Comme elle s'y attendait, c'était bien l'épouvantail qui sautait lentement et résolument au milieu de la rue. Les haillons qui flottaient sur ses bras en croix étaient devenus plus gris et plus rares ; sa face de navet se plissait dans une détermination farouche, comme s'il avait sauté jusqu'ici sans discontinuer depuis que Hurle l'avait éjecté du château.

Sophie n'était pas la seule à être effrayée. Les quelques piétons que l'épouvantail croisait à cette heure matinale s'enfuyaient aussi vite que possible. Mais il ne les remarquait pas et poursuivait sa route à grands sauts.

Sophie se cacha la figure.

– Nous ne sommes pas là ! chuchota-t-elle avec force. Tu ne sais pas que nous sommes là, tu ne peux pas nous trouver ! Va sauter plus loin, vite !

Le rythme du bâton ralentit comme l'épouvantail s'approchait de la boutique. Sophie avait envie d'appeler Hurle à pleins poumons, mais elle ne pouvait que répéter indéfiniment :

– Nous ne sommes pas là. Va-t'en vite !

Le bruit du bâton qui sautait reprit de la vitesse, comme elle le lui ordonnait. Il dépassa la boutique et se perdit dans la ville. Sophie crut qu'elle allait se trouver mal, mais non, elle avait seulement retenu trop longtemps sa respiration. Elle inspira profondément et se sentit toute flageolante de soulagement. Si l'épouvantail revenait, elle saurait le chasser désormais.

Quand elle regagna le château, Hurle était sorti.

– Il semblait complètement bouleversé, lui apprit Michael.

Sophie regarda la porte. Repère noir en bas. Pas si bouleversé que ça ! se dit-elle.

Michael s'en alla aussi pour se rendre chez Savarin, et Sophie resta seule à la boutique. Il faisait très chaud. Les fleurs se flétrissaient malgré les sortilèges, et très peu de gens voulaient en acheter. Cela, plus la racine de mandragore, plus l'épouvantail, raviva toutes les idées noires de Sophie. Elle était triste à pleurer.

– C'est peut-être la malédiction suspendue sur la tête de Hurle, expliqua-t-elle aux fleurs, mais je crois plutôt que c'est le fait d'être l'aînée. Oh oui, je le crois vraiment ! Regardez-moi ! Je m'en vais chercher fortune et je finis par revenir exactement là d'où je suis partie, aussi vieille que les collines !

À ce moment l'homme-chien vint poser son museau roux soyeux contre la porte de la cour et se mit à geindre. Sophie soupira. Cette créature ne pouvait pas passer une heure sans vérifier qu'elle était là.

– Oui, je suis toujours là, dit-elle. Où veux-tu que je sois ?

Le chien entra dans la boutique. Il s'assit en étendant ses pattes loin devant lui. Sophie comprit qu'il essayait de reprendre sa forme humaine. Pauvre de lui ! Il fallait se montrer gentille, car il était dans une situation bien pire que la sienne.

– Essaie encore, l'encouragea-t-elle, tire sur ton dos. Tu peux être un homme si tu le veux.

Le chien s'étira, fit des efforts pour redresser son dos, encore, encore. À l'instant où Sophie allait lui conseiller de renoncer pour éviter de basculer, il réussit à se hisser sur ses pattes de derrière pour apparaître sous les traits d'un homme roux à l'expression égarée.

– J'envie Hurle, haleta-t-il. De faire ça si facilement. Le chien dans la haie c'était moi. Ai dit à Lettie je vous connaissais je ferais attention. Suis venu ici avant... (Il commença à ployer le dos et poussa un aboiement de dépit.) Avec la sorcière dans la boutique ! conclut-il, et il tomba en avant sur les mains, en se couvrant d'une épaisse toison grise et blanche.

Sophie considéra, médusée, le grand chien à poils longs qui se trouvait devant elle.

– Tu étais avec la sorcière ! s'écria-t-elle.

Elle se rappelait à présent le jeune homme roux à l'expression anxieuse qui l'avait dévisagée avec horreur.

– Alors tu sais qui je suis. Tu sais que je suis ensorcelée. Est-ce que Lettie le sait aussi ?

La grosse tête hirsute acquiesça.

– Elle t'a appelé Gaston, se rappela Sophie. Oh ! mon pauvre ami, elle a été impitoyable avec toi ! Cette grosse fourrure, par cette chaleur ! Tu ferais mieux d'aller chercher un endroit plus frais.

Le chien acquiesça encore et se traîna lamentablement dans la cour.

« Mais pourquoi est-ce que Lettie l'a envoyé ? » s'interrogea Sophie.

Ce rebondissement la déroutait à l'extrême. Elle prit l'escalier et passa le placard pour aller s'en entretenir avec Calcifer.

Ce dernier ne lui fut pas d'un grand secours.

– Plusieurs personnes savent donc que tu es ensorcelée, mais ça ne change pas grand-chose, dit-il. Dans le cas du chien, cela ne l'a pas beaucoup aidé, pas vrai ?

– Non, mais...

Le cliquetis de la porte vint interrompre Sophie. Ils regardèrent le battant s'ouvrir. Le bouton étant resté sur le repère noir, Calcifer et Sophie s'attendaient à voir revenir Hurle. Difficile de dire lequel des deux fut le plus stupéfait en constatant que la personne qui se glissait prudemment par l'ouverture était Mlle Angorianne.

Celle-ci fut d'ailleurs tout aussi stupéfaite.

– Oh ! je vous demande pardon, dit-elle. Je pensais voir M. Berlu.

– Il est sorti, indiqua Sophie avec raideur, se demandant où se

trouvait Hurle s'il n'était pas allé voir l'institutrice.

Dans sa surprise, Mlle Angorienne lâcha la porte qu'elle agrippait. Le battant resta ouvert sur le néant tandis qu'elle s'avavançait vers Sophie, la mine défaite. Sophie s'aperçut qu'elle-même avait déjà fait la moitié du chemin, comme si elle voulait barrer la route à Mlle Angorienne.

– S'il vous plaît, implora l'institutrice, ne dites pas à M. Berlu que je suis venue. En toute franchise, je ne l'encourage que dans l'espoir d'avoir des nouvelles de mon fiancé Ben Sullivan, comme vous le savez. Je suis catégorique, Ben a disparu à l'endroit même où M. Berlu ne cesse de disparaître. Seulement Ben n'est pas revenu.

– Il n'y a personne ici du nom de Sullivan, dit Sophie qui, ayant reconnu le nom de l'enchanteur Suliman, ne crut pas un mot de ce que l'institutrice racontait.

– Oh ! je le sais, concéda Mlle Angorienne. Pourtant j'ai le sentiment que je suis au bon endroit. Voyez-vous un inconvénient à ce que je jette un coup d'œil pour avoir une idée du genre de vie que mène maintenant Ben ?

Elle écarta une longue mèche de cheveux noirs de son visage et voulut avancer dans la salle, mais Sophie bloquait le passage, obligeant Mlle Angorienne à se faufiler de côté vers l'établi, l'air toujours implorant.

– Comme c'est pittoresque ! s'écria-t-elle devant les fioles et les bonbonnes. Quelle pittoresque petite ville ! dit-elle en regardant par la fenêtre.

– C'est Halle-Neuve, dit Sophie, qui contourna l'institutrice pour la reconduire vers la porte.

– Et qu'y a-t-il là-haut ? s'enquit Mlle Angorienne en montrant la porte ouverte sur l'escalier.

– Les quartiers privés de Hurle, dit fermement Sophie.

– Et là, sur quoi ouvre cette autre porte ?

– Une boutique de fleuriste, répondit Sophie, très agacée par la curiosité de Mlle Angorienne.

Celle-ci n'avait plus d'autre choix que de s'asseoir dans le fauteuil ou de repasser la porte. Elle examina Calcifer avec une expression de défiance, comme si elle n'était pas sûre de ce qu'elle voyait, et Calcifer lui rendit simplement son regard, sans prononcer un mot. Cela conforta Sophie dans son attitude pour le moins inamicale. Seuls ceux qui comprenaient Calcifer étaient réellement les bienvenus dans la maison de Hurle.

Mais voici que Mlle Angorienne contourna prestement le fauteuil. Elle avait remarqué la guitare de Hurle posée dans le coin, et s'en saisit avec une exclamation étouffée puis se retourna en la tenant contre son cœur.

– Où l’avez-vous eue ? s’enquit-elle d’une voix étouffée, vibrante d’émotion. Ben possédait une guitare comme celle-ci ! C’est peut-être même la sienne !

– Je crois que Hurle l’a achetée l’hiver dernier, dit Sophie, qui marcha sur Mlle Angorienne dans l’intention de la rabattre vers la porte.

– Il est arrivé quelque chose à Ben ! s’émut l’institutrice. Il ne serait jamais séparé de sa guitare ! Où est-il ? Je sais qu’il n’est pas mort. Mon cœur ne me trompe pas !

Sophie s’interrogea. Fallait-il raconter à Mlle Angorienne que la sorcière avait capturé l’enchanteur Suliman ? Elle chercha le crâne à l’autre bout de la pièce. Elle caressait l’idée de l’agiter sous le nez de la visiteuse en lui disant que c’était celui de l’enchanteur Suliman. Mais l’objet était sur l’évier, caché derrière un seau rempli de lis et de fougères. Si elle allait le chercher, l’institutrice repartirait à l’assaut de la salle. Et puis ce serait méchant.

– Puis-je prendre cette guitare ? implora-t-elle d’une voix rauque en la serrant contre elle. Elle me rappellera Ben.

La vibration de cette voix indisposait Sophie.

– Non, trancha-t-elle. Ce n’est pas la peine d’être aussi exaltée pour cet objet. Vous n’avez aucune preuve que c’était la sienne.

Elle s’approcha de Mlle Angorienne et saisit le manche de la guitare. La jeune femme la dévisagea de ses yeux hagards et douloureux. Sophie tira. Mlle Angorienne résista. La guitare émit des sons atrocement discordants. Sophie l’arracha des bras de Mlle Angorienne.

– Ne soyez pas sotte, s’emporta-t-elle. Vous n’avez aucun droit de faire intrusion dans le château des autres et d’emporter leur guitare. Je vous ai informée que M. Sullivan n’est pas ici. Retournez donc au pays de Galles. Allons.

Et de se servir de la guitare pour repousser Mlle Angorienne vers la porte restée ouverte.

L’institutrice recula dans le néant jusqu’à disparaître à mi-corps.

– Vous êtes dure, minauda-t-elle sur le ton du reproche.

– Oui ! dit Sophie en claquant la porte.

Elle tourna le bouton côté orange pour empêcher l’importune de revenir et jeta dans son coin la guitare, qui protesta.

– Et je te défends de dire à Hurle qu’elle est venue ! ordonna-t-elle à Calcifer avec véhémence. Je parie que c’était uniquement pour le voir, tout le reste n’est qu’un paquet de mensonges. L’enchanteur Suliman s’est établi ici, il y a bien des années. Probablement pour échapper à cette voix abominablement vibrante !

Calcifer pouffa de rire.

– Je n’ai jamais vu personne se débarrasser aussi vite de

quelqu'un !

Sophie se sentit à la fois méchante et coupable. Après tout, elle-même avait pénétré dans le château sensiblement de la même manière, et s'était montrée deux fois plus fouineuse que Mlle Angorienne.

– Et zut ! s'écria-t-elle, claudiquant jusqu'à la salle de bains, où elle observa dans le miroir son visage flétri par le temps. Elle prit l'un des sachets portant la mention peau, puis le remit sans douceur à sa place. Même jeune et fraîche, elle ne pensait pas que sa figure supporterait spécialement bien la comparaison avec celle de Mlle Angorienne.

– Zut, et zut !

Elle alla chercher à toute vitesse les fougères et les lis sur l'évier, les arracha de leur seau et les porta dégoulinants à la boutique, où elle les enfonça brutalement dans un seau du sortilège de nutrition.

– Des jonquilles ! proféra-t-elle d'une voix aigre de folle furieuse. Soyez des jonquilles en juin, espèces de saletés !

L'homme-chien mit sa tête hirsute à la porte vitrée de la cour. Mais, voyant l'humeur dangereuse de Sophie, il battit précipitamment en retraite. Une minute plus tard, Michael arriva tout joyeux avec un gros gâteau. Sophie lui décocha un regard si noir qu'il se rappela aussitôt certain sortilège que lui aurait réclamé Hurle pour disparaître maquillé par la porte du placard à balais.

– Et zut ! gronda Sophie dans son dos.

Elle se pencha de nouveau sur le seau de lis et de fougères.

– Des jonquilles ! Soyez des jonquilles !

Elle mesurait toute la sottise de son comportement, mais cela ne lui apportait aucun soulagement.

19. Où Sophie exprime ses sentiments avec du désherbant

Hurle fit son entrée dans la boutique en fin d'après-midi, tout guilleret, sifflotant. Il semblait avoir surmonté l'épisode de la racine de mandragore. Sophie découvrit qu'il n'était pas allé au pays de Galles en fin de compte, mais cela n'améliora guère son humeur. Elle lui lança son regard le plus meurtrier.

– Bonté divine ! s'exclama Hurle. Me voilà changé en statue de pierre, dirait-on ! Que se passe-t-il ?

Pour toute réponse, Sophie gronda :

– Quel costume portez-vous ?

Hurle baissa les yeux sur son vêtement noir.

– Pourquoi ? C'est si important ?

– Oui ! Et ne me resservez pas votre histoire de deuil ! Je veux la vérité !

Avec un haussement d'épaules, Hurle éleva l'une de ses grandes manches comme s'il n'était plus sûr de rien. Il examina son habit de près, la mine perplexe. La couleur noire commença à descendre depuis l'épaule jusqu'à la pointe de la manchette plongeante. L'épaule et le haut de la manche tournèrent au brun, puis au gris, tandis que la couleur noire se concentrait à l'extrémité. Et à la fin, il portait un costume noir dont une manche était bleue et argent, sauf la pointe qui semblait avoir été trempée dans l'encre noire.

– Voilà ! C'est celui-là, dit-il, et il laissa le noir remonter jusqu'à l'épaule.

Sophie ne savait pas pourquoi, mais elle était encore plus énervée qu'avant. Jusqu'à pousser un grognement de rage muette.

– Sophie ! s'écria Hurle, mi-suppliant, mi-rieur.

L'homme-chien poussa alors la porte de la cour et entra en traînant les pattes. Il ne laissait jamais Hurle s'entretenir longtemps avec Sophie.

Hurle le regarda, ébahi.

– Alors, vous avez un chien de berger anglais maintenant ? s'étonna-t-il, plutôt content de la diversion. Deux chiens à nourrir, ça commence à faire beaucoup.

– Non, il n'y a qu'un seul chien, maugréa Sophie. Il est ensorcelé.

– C'est vrai ? s'exclama Hurle.

Très soulagé d'échapper aux foudres de Sophie, il se rua sur le chien. Ce dernier, naturellement, n'avait aucune envie de se laisser capturer par le magicien, et il recula vers la porte. Hurle bondit sur

l'animal dont il attrapa à pleines mains deux grosses poignées de fourrure hirsute. Puis il se mit sur un genou pour être à la hauteur de ce qu'on discernait des yeux du chien.

– Sophie, dit-il, aviez-vous une raison de ne pas m'en parler ? Ce chien est un homme ! Et il est dans un état épouvantable !

Il pivota sur son genou sans lâcher le chien. Ses yeux vert d'eau s'étaient animés. Sophie vit qu'il était en colère, très en colère.

Tant mieux. Elle se sentait parfaitement belliqueuse, prête à le pousser à une nouvelle grande scène avec débordement de vase verte.

– Vous auriez pu le remarquer tout seul ! rétorqua-t-elle avec un regard de défi. D'ailleurs le chien ne voulait pas...

Trop fâché pour écouter, Hurle se redressa et tira le chien sur le carrelage.

– Je l'aurais sûrement remarqué si je n'avais pas eu autre chose en tête, dit-il. Viens donc, toi. Allons voir Calcifer.

Le chien s'arc-bouta de ses quatre pattes à longs poils. Hurle tentait sans grand succès de le traîner, et dérapait.

– Michael ! appela-t-il à tue-tête.

Il y avait quelque chose dans cet appel qui fit venir Michael à toutes jambes.

– Et toi, tu savais que ce chien était en réalité un homme ? demanda Hurle tandis qu'ils s'évertuaient à remorquer dans l'escalier ce chien de berger récalcitrant.

– Ah bon ? C'est un homme ? fit Michael, suffoqué.

– J'ai compris, je dois m'en prendre à Sophie et pas à toi, grinça Hurle en hissant le chien à travers la porte du placard. Ce genre de problèmes, c'est toujours Sophie ! Mais toi, Calcifer, tu le savais, hein ?

Ils avaient réussi à amener le chien devant le foyer. Calcifer se recula le plus possible au fond de la cheminée.

– Tu ne me l'as jamais demandé, remarqua-t-il.

– Mais enfin, depuis quand faut-il que je te demande les choses ? Bon, soit, j'aurais dû le remarquer tout seul ! Mais je suis écœuré par ton attitude, Calcifer ! Comparée au traitement que la sorcière inflige à son démon, ta vie est d'une facilité révoltante, et tout ce que je te demande en retour est de me donner les informations dont j'ai besoin. C'est la deuxième fois que tu me laisses tomber ! Maintenant, aide-moi à rendre à cette créature son véritable aspect, immédiatement !

Calcifer avait le teint d'un bleu maladif. Il obtempéra d'un air boudeur.

L'homme-chien fit de vains efforts pour s'échapper, mais Hurle pesait de l'épaule sur son poitrail, si bien qu'il dut bon gré mal gré se relever sur ses pattes de derrière. Puis Michael et le magicien le maintinrent dans cette position.

– Pourquoi résiste-t-il, ce nigaud ? haleta Hurle. On dirait que c'est encore un coup de la sorcière, non ?

– Oui. Il y a plusieurs niveaux d'envoûtement.

– Dégageons le niveau du chien pour commencer, dit Hurle.

Calcifer flamboya bleu intense. Sophie, qui observait prudemment la scène de la porte du placard, vit la fourrure hirsute du chien s'effacer au profit d'une forme humaine. Le chien reprit le dessus, puis la silhouette de l'homme réapparut, brouillée d'abord, plus précise ensuite. Pour finir, Hurle et Michael tenaient chacun par un bras un homme roux en costume brun tout froissé. Sophie ne s'étonnait pas de ne pas l'avoir reconnu : si ce n'était l'expression d'anxiété de son visage, ses traits manquaient totalement de personnalité.

– Et maintenant, qui êtes-vous, mon vieux ? lui demanda Hurle.

L'homme se tâta la figure. Ses mains tremblaient.

– Eh bien... je ne sais pas exactement.

– Son nom le plus récent était Percival, dit Calcifer.

D'après son regard, l'homme aurait peut-être préféré que Calcifer ne le sût pas.

– Vous croyez ? dit-il.

– Pour le moment nous vous appellerons donc Percival, décida Hurle en prenant place dans le fauteuil. Asseyez-vous, calmez-vous et racontez-nous ce dont vous vous souvenez. J'ai l'impression que la sorcière vous tenait depuis longtemps.

– Oui, dit Percival en se frottant encore la figure. Elle m'a volé ma tête. Je me rappelle que j'étais posé sur une étagère, en train de regarder l'autre morceau de moi-même.

– Mais non, vous seriez mort ! protesta Michael, abasourdi.

– Pas nécessairement, lui expliqua Hurle. Tu n'as pas encore abordé cet aspect de la sorcellerie, mais sache que je peux prélever n'importe quelle partie de ta personne et laisser le reste en vie, si je m'y prends correctement. Quant à lui, poursuivit-il en examinant l'ex-chien d'un œil critique, je ne suis pas sûr que la sorcière ait tout remis en place convenablement.

– Cet homme est incomplet, et certains de ses éléments proviennent d'un autre homme, dit Calcifer qui cherchait manifestement à faire preuve de bonne volonté.

Percival parut plus affolé que jamais.

– Ne l'alarme pas, Calcifer, dit Hurle, il est assez déprimé comme ça. Savez-vous pourquoi la sorcière a pris votre tête, mon ami ? demanda-t-il à Percival.

– Non, répondit celui-ci, je ne me rappelle rien du tout.

Sophie savait que ce n'était pas vrai. Elle l'exprima par un grognement.

Michael fut soudain pris d'une idée des plus attrayantes. Il se

pencha vers Percival.

– Vous a-t-on déjà appelé Justin, ou Votre Altesse royale ?

Sophie grogna derechef. Ridicule.

– Non, dit Percival. La sorcière m'appelait Gaston, mais ce n'est pas mon nom.

– Ne le bouscule pas, Michael, conseilla Hurle. Inutile de faire encore grogner Sophie. Compte tenu de son humeur, elle va faire s'écrouler le château la prochaine fois.

Apparemment, la colère de Hurle était tombée. Sophie, quant à elle, était plus exaspérée que jamais. Elle regagna bruyamment la boutique qu'elle ferma et rangea pour la nuit, à grand tapage. Quant aux jonquilles, quelque chose leur avait été fatal. Elles n'étaient plus que des restes détrempés et brunâtres nageant dans un liquide nauséabond d'où s'échappait l'odeur la plus vénéneuse qu'elle ait jamais sentie.

– Et zut et zut et sapristi ! s'étouffa Sophie.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda Hurle qui arrivait.

Il flaira le seau et annonça :

– Vous avez là un désherbant extrêmement efficace, il me semble. Pourquoi ne pas l'utiliser pour tuer les mauvaises herbes de l'allée du manoir ?

– Bonne idée, glapit Sophie, j'ai une envie folle de tuer quelque chose !

Elle bouscula sans ménagement tout ce qui l'entourait pour trouver un arrosoir. Munie de l'objet et du seau, elle rentra dans le château et ouvrit brutalement la porte d'entrée, repère orange en bas, sur l'allée du manoir.

À son passage, Percival leva un regard anxieux. On lui avait donné la guitare, un peu comme on donne un hochet à un bébé, et il restait assis à en tirer des sons atroces.

– Accompagnez-la, Percival, dit Hurle. Dans l'humeur où elle est, elle va tuer tous les arbres aussi.

Percival laissa donc la guitare pour prendre obligeamment le seau des mains de Sophie. Celle-ci sortit en trombe dans la lumière dorée du soleil couchant. Jusqu'à présent, les occupations des uns et des autres ne leur avaient guère laissé le temps de prêter attention au manoir. Il était beaucoup plus vaste que Sophie ne l'avait cru. Sa terrasse envahie d'herbes folles était bordée de statues.

Une volée de marches descendait vers l'allée. Sophie se retourna pour mieux étudier la demeure, sous le prétexte de houspiller Percival. La maison était imposante, avec ses alignements de fenêtres et ses statues le long de la toiture. Mais elle tombait en ruine malheureusement. Sous chaque fenêtre des moisissures vertes couraient sur les murs lépreux. Bien des vitres étaient cassées, leurs

volets cloqués et décolorés pendaient en plusieurs endroits.

– Et zut ! Le moins que pourrait faire Hurle, à mon avis, serait de donner à ce manoir l'air un peu plus habité. Mais non, il est bien trop occupé à aller se balader au pays de Galles ! Ne restez pas planté là, Percival ! Versez du produit dans l'arrosoir et suivez-moi !

Percival obéit humblement. Il n'était pas drôle du tout à tyranniser. C'était probablement pour cette raison, soupçonna Sophie, que Hurle l'avait envoyé l'accompagner. Avec un grognement, elle passa sa colère sur les mauvaises herbes. En tout cas, le produit qui avait tué les jonquilles était puissant. Les herbes folles de l'allée trépassèrent instantanément. Le gazon en bordure aussi. La venue du soir eut sur Sophie un effet apaisant. Un souffle d'air frais descendait des collines, faisant bruire majestueusement le feuillage des arbres plantés de chaque côté.

Sophie désherba en silence un bon quart de l'allée. Et tout à coup, tandis que Percival remplissait l'arrosoir, elle pointa vers lui un doigt accusateur.

– Vous vous rappelez beaucoup plus de choses que vous ne le laissez croire. Que voulait obtenir la sorcière de vous, au juste ? Pourquoi vous avait-elle amené dans la boutique, ce fameux jour ?

– Elle voulait trouver une information sur Hurle, plaida Percival.

– Sur Hurle ? Mais je croyais que vous ne le connaissiez pas ?

– Non, mais je devais savoir quelque chose. Quelque chose en rapport avec la malédiction qu'elle lui avait lancée, je me demande quoi. Et elle l'a su pourtant, après notre venue à la boutique. Cela me rend malheureux, vous savez. Je faisais de mon mieux pour l'empêcher de savoir, parce que la malédiction c'est le diable. Pour l'en empêcher je pensais à Lettie, rien qu'à Lettie. J'ignore comment je la connaissais, puisqu'elle a dit ne pas m'avoir vu quand j'étais venu aux Hauts de Méandre. Mais Lettie était dans ma tête, je savais tout d'elle – et quand la sorcière m'a fait parler d'elle, j'ai dit qu'elle tenait une boutique de chapeaux à Halle-Neuve. Alors la sorcière s'y est rendue pour nous donner à tous deux une leçon. Vous voyant là, elle a cru que vous étiez Lettie. Moi j'étais horrifié, je ne savais pas que Lettie avait une sœur.

Sophie s'empara de l'arrosoir et répandit généreusement le désherbant, imaginant que la mauvaise herbe était la sorcière.

– Et c'est juste après qu'elle vous a changé en chien ?

– À la sortie de la ville, dit Percival. Dès que j'ai laissé échapper l'information qu'elle voulait, elle a ouvert la porte de la voiture en me disant de filer, qu'elle m'appellerait quand elle aurait besoin de moi. J'ai couru, je sentais le sortilège me poursuivre. Il m'a rattrapé juste au moment où j'atteignais une ferme ; les fermiers m'ont vu me changer en chien, ils ont cru que j'étais un loup-garou et ils ont voulu

me tuer. J'ai dû mordre quelqu'un pour m'enfuir. Mais je n'ai pas pu me débarrasser de leur bâton, il s'est pris dans la haie pendant que je me démenais.

Tout en l'écoutant, Sophie continuait à désherber les alentours.

– Et vous êtes allé chez Mme Bonnafé ?

– Oui, je voulais voir Lettie. Elles ont été très gentilles avec moi toutes les deux, même si elles ne m'avaient jamais vu. Le magicien Hurle venait sans arrêt courtiser Lettie. Elle ne voulait pas de lui, elle m'a demandé de le mordre pour s'en débarrasser, jusqu'au jour où Hurle a soudain commencé à lui poser des questions sur vous et que...

Sophie manqua de très peu désherber ses chaussures. Comme le gravier où elle marchait se mit à fumer, c'était sans doute préférable.

– Quoi ?

– Il a dit : « Je connais quelqu'un du nom de Sophie qui vous ressemble un peu », et Lettie a répondu sans réfléchir : « C'est ma sœur. » Ensuite, elle en a été d'autant plus ennuyée que Hurle la questionnait avec insistance sur cette sœur. Elle disait qu'elle aurait mieux fait de se mordre la langue. Le jour où vous êtes venue, elle faisait les yeux doux à Hurle pour lui soutirer ce qu'il savait de vous. Il a raconté que vous étiez une vieille femme, et Mme Bonnafé a ajouté qu'elle vous avait vue. Lettie a pleuré toutes les larmes de son corps. Elle sanglotait : « Il est arrivé quelque chose d'affreux à Sophie ! Et le pire, c'est qu'elle croit être à l'abri de Hurle. Sophie est trop bonne pour mesurer à quel point Hurle est sans cœur ! » Elle était si bouleversée que j'ai trouvé la force de redevenir un homme, juste le temps de lui promettre que j'allais venir veiller sur vous.

Sophie envoyait de furieuses giclées de désherbant, dessinant des arcs de cercle fumants.

– Zut pour Lettie ! C'est très gentil de sa part, je lui en sais gré. Mais je n'ai pas besoin d'un chien de garde !

– Oh ! si, dit Percival. Ou plutôt vous en aviez besoin. Je suis arrivé bien trop tard.

Sophie bondit, le désherbant aussi. Percival dut courir à toutes jambes se réfugier derrière l'arbre le plus proche. L'herbe trépassa en longue traînée brune sur ses talons.

– Zut pour tout le monde ! cria Sophie. J'en ai plus qu'assez de vous tous !

Elle lança l'arrosoir fumant au beau milieu de l'allée et marcha comme une forcenée à travers les hautes herbes en direction du portail de pierre.

– Trop tard ! marmottait-elle. C'est absurde ! Hurle n'est pas seulement sans cœur, il est impossible ! D'ailleurs, ajouta-t-elle, je suis bel et bien une vieille femme.

Mais elle ne pouvait nier que quelque chose n'allait pas chez elle

depuis que le château avait déménagé, peut-être même avant. Et cela semblait lié à cette mystérieuse impossibilité de se trouver face à ses sœurs.

– Et tout ce que j’ai dit au roi est vrai ! fulmina-t-elle.

Elle décida de marcher sept lieues durant et de ne plus revenir. Ah ! Elle leur montrerait de quoi elle était capable ! La pauvre Mme Tarasque comptait sur Sophie pour empêcher Hurle de mal tourner, mais qui s’en souciait ? De toute façon Sophie était une catastrophe. Normal, puisqu’elle était l’aînée. Et Mme Tarasque semblait persuadée que Sophie était la chère vieille mère de Hurle. Mais le croyait-elle vraiment ? Sophie s’avisa avec un certain malaise qu’une dame dont l’œil exercé sait détecter un charme dans les coutures d’un costume ne doit avoir aucune difficulté à déceler la magie – ô combien plus puissante – de la sorcière.

– Oh, zut à ce costume gris et écarlate ! tempêta Sophie. Je refuse de croire que j’ai été la seule à m’y laisser prendre !

L’ennui, c’était que le costume bleu et argent semblait avoir eu exactement le même effet. Elle s’éloigna à grands pas décidés.

– Quoi qu’il en soit, conclut-elle, Hurle n’a aucune sympathie pour moi !

C’était dit. Elle en était soulagée. Cette pensée rassurante aurait suffi à la faire marcher toute la nuit, sans l’appréhension soudaine, et familière, qui s’empara d’elle. Son oreille avait perçu un bruit lointain qu’elle connaissait. Une sorte de toc-toc régulier. Elle scruta le paysage sous le soleil couchant. Là-bas, sur la route qui serpentait au-delà du portail de pierre, elle distingua une silhouette aux bras en croix qui sautait à qui mieux mieux.

Sophie remonta prestement ses jupes et revint sur ses pas à toute allure, soulevant des nuages de poussière et de gravier. Percival était resté dans l’allée entre l’arrosoir et le seau, l’air complètement ahuri. Sophie lui empoigna le bras et le tira derrière les arbres.

– Quelque chose ne va pas ? s’étonna-t-il.

– Chut ! C’est encore ce maudit épouvantail ! souffla Sophie, fermant les yeux. Nous ne sommes pas là, chuchota-t-elle. Impossible de nous trouver ici. Va-t’en. Va-t’en vite, vite, vite !

– Mais pourquoi... commença Percival.

– Silence ! Pas là, pas là, pas là, s’acharna-t-elle.

Elle ouvrit un œil. L’épouvantail était arrêté au portail de pierre. Il vacillait, en proie à l’incertitude.

– Très bien, articula Sophie. Nous ne sommes pas là. Sauve-toi vite. Deux fois plus vite, trois fois plus vite, dix fois plus vite, allez, va-t’en !

Après une dernière hésitation, l’épouvantail pivota sur son pied et rebroussa chemin. Il se mit à sauter à bonds gigantesques, de plus en plus vite, exactement comme l’avait ordonné Sophie. Elle ne respirait

plus, et ne lâcha la manche de Percival que lorsque l'épouvantail fut hors de vue.

– Quel est le problème ? demanda Percival. Pourquoi le chassez-vous ?

Sophie frissonna. Avec l'épouvantail en action sur la route, elle n'osait plus partir à présent. Elle ramassa l'arrosoir et reprit rageusement la direction du manoir. Quelque chose attira son regard vers la façade. C'étaient de longs rideaux blancs qui volaient au vent par l'une des portes-fenêtres à la française de la terrasse. Les statues étaient nettoyées, la pierre avait retrouvé sa blancheur, les fenêtres leurs vitres et presque toutes des rideaux. Les volets étaient remis en place et fraîchement repeints de blanc, la façade avait un nouvel enduit de teinte crème que ne déparait aucune trace verdâtre ni la moindre cloque. La porte d'entrée principale, un chef-d'œuvre, avait pour motif central une tête de lion, dorée à la feuille, rayonnant en volutes sur sa belle laque noire. Le lion tenait un gros anneau en guise de heurtoir dans sa gueule.

– Ça alors ! s'exclama Sophie.

Elle résista à la tentation d'entrer par la porte-fenêtre pour explorer la maison, parce que c'était manifestement ce que voulait Hurle. Elle marcha droit sur la porte d'entrée, empoigna le heurtoir doré et ouvrit brutalement la porte. Hurle et Michael étaient à l'établi, occupés à défaire en hâte un sortilège. Un sortilège destiné en partie à rénover le manoir, sans doute, mais aussi à écouter clandestinement d'une manière ou d'une autre, Sophie le savait bien. Elle entra comme un ouragan, et les deux têtes se tournèrent précipitamment vers elle avec inquiétude. Calcifer plongea aussitôt sous ses bûches.

– Reste derrière moi, Michael, dit Hurle.

– Vous êtes un espion ! tonna Sophie. Un fureteur !

– Qu'est-ce qui ne va pas ? s'étonna Hurle. Vous préférez les volets noir et or aussi ?

– Impudent ! Vous... vous... Ce n'est pas la seule chose que vous avez entendue ! Depuis quand savez-vous que je... je... je suis...

– Envoûtée ? Oh ! disons...

– C'est moi qui le lui ai dit, intervint Michael en risquant un regard nerveux derrière le dos de Hurle. Ma Lettie...

– Toi ! ? s'étrangla Sophie.

– L'autre Lettie a également vendu la mèche, vous savez, précisa vivement Hurle. Et Mme Bonnafé a dépensé beaucoup de salive ce jour-là. À l'époque tout le monde voulait me parler apparemment, même Calcifer si je le lui demandais, bien sûr. Mais enfin, Sophie, me croyez-vous vraiment si incompetent ? Vous croyez que je ne peux pas reconnaître un sort aussi puissant que le vôtre quand j'en croise un ? J'ai essayé plusieurs fois de vous en libérer quand vous ne regardiez

pas, mais rien n'a marché. Je vous ai amenée à Mme Tarasque dans l'espoir qu'elle pourrait faire quelque chose, mais à l'évidence cela n'a pas été possible. J'en suis venu à conclure que vous aimiez les déguisements.

– Les déguisements ! tempêta Sophie.

Hurle fut pris d'un accès de gaieté.

– Eh bien oui, forcément, puisque vous en faites. Quelle étrange famille que la vôtre ! Votre vrai nom à vous, c'est Lettie aussi ?

C'en était trop pour Sophie. Percival rentrait justement, l'oreille basse, l'œil inquiet, chargé du seau à moitié plein de désherbant. Sophie lâcha l'arrosoir, lui arracha le seau et le jeta en direction de Hurle. Le magicien se plia en deux pour l'éviter, Michael fit un saut de côté. Le seau alla heurter l'évier, où toutes les fleurs qui restaient moururent subitement, et une immense flamme verte grésillante jaillit du sol au plafond.

– Ouille ! souffla Calcifer sous ses bûches. C'était fort.

Hurle dégagea le crâne parmi les restes fumants des fleurs et entreprit de le sécher avec sa manche.

– Bien sûr que c'était fort, dit-il. Sophie ne fait jamais rien à moitié.

Le crâne qu'il frottait devint blanc comme neige tandis que sur la manche s'agrandissait un rond bleu et argent. Hurle replaça l'objet sur le banc et considéra sa manche d'un air contrit.

Sophie n'avait pas abandonné l'idée de quitter immédiatement le château et de s'enfuir par l'allée. Mais il y avait cet épouvantail. Elle se borna donc à gagner le fauteuil, où elle sombra dans une profonde bouderie, se promettant bien de ne plus jamais adresser la parole à ses compagnons.

– Sophie, tenta Hurle, j'ai fait de mon mieux. N'avez-vous pas remarqué que vos misères et vos douleurs allaient mieux ces temps-ci ? Ou est-ce que vous les aimez bien aussi ?

Comme Sophie l'ignorait, Hurle renonça et se tourna vers Percival.

– Je suis content de voir que vous avez tout de même un cerveau, dit-il. Vous m'avez inquiété.

– C'est que je ne me rappelle vraiment pas grand-chose, répondit Percival.

Il abandonna son comportement de simple d'esprit pour prendre la guitare. Il l'accorda et commença à en tirer des sons dignes d'une guitare.

– Eh oui, c'est ma souffrance secrète, soupira pitoyablement Hurle. Je suis un Gallois dénué d'oreille. Avez-vous tout raconté à Sophie ? Ou savez-vous au contraire ce que la sorcière essayait de découvrir ?

– Elle voulait s'informer sur le pays de Galles, dit Percival.

– Oui, c'est bien ce que je pensais, acquiesça calmement Hurle. Bien, bien.

Il alla s'enfermer dans la salle de bains durant deux heures. Percival consacra ce temps à jouer une quantité de mélodies à la guitare, lentement et en réfléchissant, comme s'il les apprenait ; Michael rampait sur le sol, un chiffon fumant à la main, pour essayer de nettoyer ce qui restait du désherbant. Quant à Sophie, elle resta dans le fauteuil sans dire un mot. Calcifer risquait de fréquents coups d'œil vers elle et replongeait sous ses bûches.

Hurle émergea de la salle de bains en costume noir, les cheveux blancs lustrés, dans un nuage de vapeur embaumant la gentiane.

– Il est possible que je rentre tard, confia-t-il à Michael. Passé minuit ce sera le jour de la Saint-Jean, et la sorcière pourrait bien tenter quelque chose. Maintiens toutes les défenses, et n'oublie rien de ce que je t'ai appris, s'il te plaît.

– Compris, dit Michael en jetant dans l'évier les débris fumants du chiffon.

– Percival, poursuivit Hurle, je crois que je sais ce qui vous est arrivé. Vous en sortir ne va pas être une mince affaire, mais je ferai une tentative demain, à mon retour.

Il alla à la porte, posa la main sur le bouton, se ravisa.

– Sophie, vous ne me parlez toujours pas ? demanda-t-il, l'air malheureux.

Sophie savait pertinemment qu'il aurait pu simuler la tristesse jusqu'au paradis si cela lui chantait. Et elle lui en voulait encore d'avoir utilisé son nom pour soutirer à Percival ce qu'il savait.

– Non ! gronda-t-elle, féroce.

Hurle poussa un profond soupir et sortit. Sophie vit le repère noir en bas.

– Ah, c'est comme ça ! se dit-elle. Je me fiche pas mal que ce soit la Saint-Jean demain ! Je m'en vais.

20. Où Sophie éprouve les pires difficultés à quitter le château

Le jour de la Saint-Jean se levait. À ses premières lueurs, la porte s'ouvrit à la volée sur Hurle, dans un fracas épouvantable. Sophie se dressa d'un bond dans son réduit sous l'escalier, convaincue que la sorcière était sur ses talons.

– Ils pensent tellement à moi qu'ils jouent toujours sans moi !
brailla Hurle.

Sophie comprit qu'il essayait simplement de chanter la chanson des casseroles de Calcifer et se recoucha. Hurle heurta le fauteuil et envoya valser le tabouret au milieu de la pièce. Ensuite, il voulut monter chez lui en passant par le placard à balais puis par la cour. Perplexe, il découvrit finalement l'escalier, manqua la première marche et s'y écroula tête la première. Le château tout entier trembla.

– Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? demanda Sophie en risquant un coup d'œil prudent.

– Réunion du club de rugby, répondit Hurle avec une dignité pâteuse. Saviez pas que je jouais ailier pour mon université, hein, madame Nez-indiscret ?

– Si vous avez des ailes, vous ne savez plus vous en servir, ronchonna Sophie.

– Je suis né pour l'impossible, pour voir des choses invisibles, et j'allais justement me coucher quand vous m'avez interrompu. Je sais « où sont les ans passés » et « qui du diable a fendu le pied ».

– Va te coucher, espèce d'idiot, maugréa Calcifer d'une voix endormie. Tu es ivre.

– Ivre, moi ? Je vous jure, mes amis, je suis sobre comme le chameau !

Il se releva et tangua dans l'escalier sans lâcher le mur, de peur qu'il ne lui échappe. Mais la porte de sa chambre lui échappa pour de bon.

– C'était un mensonge éhonté ! reconnut-t-il après avoir percuté le mur. Ma malhonnêteté flagrante sera mon salut.

Il heurta encore deux ou trois fois la cloison, à divers endroits, avant de pénétrer dans son antre à grand tapage. Sophie l'entendit tomber ça et là, pestant contre son lit qui s'amusait à le fuir.

– Il est vraiment impossible ! s'emporta Sophie, et elle décida de partir à la minute même.

Malheureusement, le vacarme de Hurle avait réveillé Michael, et aussi Percival qui dormait sur le plancher de sa chambre. L'apprenti

descendit et leur proposa, puisqu'ils étaient si bien réveillés, d'aller à la fraîche cueillir de quoi réaliser les guirlandes de la Saint-Jean. Sophie ne se plaignit pas de faire un dernier tour dans ce jardin de fleurs, bien au contraire. L'endroit baignait dans la tiédeur laiteuse d'une brume parfumée, où les couleurs se devinaient à peine. Sophie arpentait les allées en sondant de son bâton la fermeté du sol ; elle écoutait le remue-ménage gazouillant des milliers d'oiseaux, et un regret intense lui étreignait le cœur. Elle caressa la robe de satin humide d'un lis, effleura une corolle violette aux longues étamines poudrées, tout ébouriffée. Elle se retourna vers la haute silhouette noire du château qui se dressait dans la brume, et soupira.

– Il a beaucoup amélioré le jardin, fit remarquer Percival en déposant une brassée d'hibiscus dans la baignoire flottante de Michael.

– Qui ? demanda Michael.

– Hurle. Au début ce n'étaient que des buissons rabougris et secs.

– Vous vous rappelez être déjà venu ici ? questionna Michael tout émoussillé, qui n'avait pas renoncé à son idée que Percival pouvait être le prince Justin.

– Je crois que je suis venu avec la sorcière, répondit Percival d'un air de doute.

Ils rapportèrent deux cargaisons de fleurs. À leur second voyage, Sophie remarqua que Michael faisait tourner plusieurs fois le bouton de la porte, manœuvre probablement destinée à empêcher la sorcière d'entrer. Ensuite ils se lancèrent dans la confection des guirlandes de la Saint-Jean, comme le voulait la tradition. C'était un travail de patience. Sophie avait l'intention d'en laisser le soin à ses deux compagnons, mais Michael se concentrait pour interroger Percival le plus astucieusement possible et Percival travaillait beaucoup trop lentement. Sophie savait ce qui excitait ainsi Michael. Il percevait chez Percival une sorte d'attente, comme si celui-ci espérait un événement imminent. Jusqu'à quel point était-il encore sous l'emprise de la sorcière ? se demanda Sophie.

Elle dut fabriquer elle-même le plus gros des guirlandes. Ses velléités de rester pour aider Hurle dans son combat contre la sorcière s'étaient bel et bien évanouies. Pour le moment le magicien, qui pouvait tresser les guirlandes d'un claquement de doigts, ronflait si fort qu'elle l'entendait jusque dans la boutique.

La confection se révéla si longue que l'heure d'ouvrir la boutique sonna avant qu'ils aient fini.

Michael alla chercher du pain et du miel qu'ils mangèrent à la sauvette en tentant de faire face au premier afflux des clients. Il y avait un monde fou dans la boutique. Le jour de la Saint-Jean, dans la tradition, il faisait gris et froid à Halle-Neuve. Pourtant la moitié de la

ville se pressait là, en beaux habits d'été, et achetait fleurs et guirlandes pour la fête. Dans la rue, c'était la bousculade et la foule des grands jours. La boutique connut une telle affluence qu'il n'était pas loin de midi quand Sophie put enfin s'esquiver par l'escalier et la porte du placard à balais. Il était rentré tant d'argent, pensait-elle en rassemblant subrepticement ses vieilles nippes et quelques provisions, que le trésor de Michael sous la pierre du foyer allait décupler.

– Tu es venue parler avec moi ? demanda Calcifer.

– Tout à l'heure, dit Sophie qui traversa la pièce, son balluchon sur le dos.

Elle souhaitait éviter une scène de Calcifer à propos du contrat. Elle tendit la main vers son bâton appuyé au fauteuil. C'est alors qu'on frappa à la porte. Sophie se figea, main tendue, interrogeant Calcifer du regard.

– C'est la porte du manoir, dit-il. Humain inoffensif.

On frappa de nouveau. « Pourquoi y a-t-il toujours de la visite quand j'essaie de partir ? » pesta Sophie. Elle mit le bouton sur le repère orange et ouvrit.

Une voiture attelée d'une paire d'assez beaux chevaux était arrêtée devant la terrasse, dans l'allée. Sophie l'apercevait derrière la silhouette imposante du valet de pied qui avait frappé.

– Mme Desforges-Martin désire saluer les nouveaux occupants, annonça le valet de pied.

Cela tombait bien mal ! pensa Sophie. Le résultat des nouvelles peintures et des rideaux de Hurle !

– Nous ne sommes pas à la... commença-t-elle.

Trop tard. Mme Desforges-Martin écarta le valet de pied et entra.

– Attendez à la voiture, Theobald, ordonna-t-elle en passant devant Sophie.

Elle plia son ombrelle, et... et c'était Fanny, Fanny éclatante de prospérité dans sa tenue de soie crème ! Elle portait une capeline de soie également crème, ourlée de roses, que Sophie ne se rappelait que trop bien. N'avait-elle pas prédit au chapeau qu'elle finissait de garnir : « Tu vas faire un mariage d'argent » ? De toute évidence, c'était ce que Fanny avait fait.

– Oh ! mon Dieu, s'écria Fanny en jetant un regard autour d'elle, il doit y avoir erreur. Ceci est le logement des domestiques !

– Eh bien... hem... nous n'avons pas encore emménagé complètement, madame, dit Sophie qui se demandait comment réagirait Fanny si elle apprenait que la vieille chapellerie se trouvait juste derrière la porte du placard à balais.

Fanny se retourna vivement et contempla Sophie, bouche bée.

– Sophie ! s'exclama-t-elle. Oh, miséricorde, ma petite, que t'est-il arrivé ? Tu as l'air d'avoir quatre-vingt-dix ans ! Tu as dû être très

malade ?

Et, à la grande surprise de Sophie, elle oublia chapeau, ombrelle et grand style pour se jeter en pleurant à son cou.

– Sophie, Sophie, je ne savais pas ce qui t’était arrivé ! sanglotait-elle. Je suis allée voir Martha et Lettie, et aucune des deux n’a pu me renseigner. Elles avaient échangé leurs places, ces petites pestes, tu étais au courant ? Mais personne ne savait rien à ton sujet ! J’ai promis une récompense à qui te retrouverait. Et te voici, qui travailles comme une servante quand tu devrais vivre dans le luxe sur la colline avec M. Martin et moi !

Sophie s’aperçut qu’elle pleurait aussi. Elle s’empressa de laisser tomber son balluchon et fit asseoir Fanny dans le fauteuil. Elle prit place sur le tabouret à côté d’elle, et lui saisit la main. Dans leur bonheur de se revoir, toutes les deux pleuraient et riaient en même temps.

– C’est une longue histoire, répondit enfin Sophie après que Fanny lui eut demandé dix fois ce qui lui était arrivé. Quand j’ai regardé dans le miroir et que je me suis vue ainsi, j’ai été sous le choc. Je ne sais pas pourquoi, je suis partie au hasard...

– Surmenage, dit Fanny d’un ton pitoyable. Si tu savais comme je me le suis reproché !

– Non, ce n’est pas ça, dit Sophie. Ne te tourmente pas trop, le magicien Hurle m’a...

– Le magicien Hurle ! s’exclama Fanny. Cet homme d’une telle cruauté ! C’est lui qui t’a fait ça ? Où est-il ? Conduis-moi à lui tout de suite !

Elle empoigna son ombrelle avec un emportement si guerrier que Sophie dut la retenir. Elle n’osait imaginer la réaction de Hurle si Fanny le réveillait à coups d’ombrelle.

– Non, non, Fanny. Hurle a été très bon pour moi.

C’était la vérité, elle le voyait à présent. Hurle avait une curieuse façon de manifester sa bonté, mais si l’on considérait tous les sujets de mécontentement qu’elle lui avait donnés, il s’était montré avec elle d’une gentillesse à toute épreuve.

– Mais on dit qu’il dévore les femmes toutes crues ! s’indigna Fanny, encore prête à partir en guerre.

Sophie abaissa l’ombrelle.

– Il ne le fait pas à proprement parler. Écoute-moi donc, Fanny. Il n’est pas méchant du tout !

Cette affirmation suscita quelques sifflements dans le foyer, d’où Calcifer observait la scène avec intérêt.

– Non, vraiment pas méchant du tout ! insista Sophie, autant pour Calcifer que pour Fanny. Depuis tout le temps que je suis ici, je ne l’ai jamais vu fabriquer un seul sortilège maléfique !

Cela aussi était la pure vérité.

– Je suis bien obligée de te croire, concéda Fanny un peu calmée, mais je suis sûre que c'est grâce à toi qu'il s'est amendé. Tu as toujours eu la manière, Sophie. Tu savais arrêter les crises de rage de Martha alors que j'étais complètement dépassée. Et c'était grâce à toi si Lettie n'en faisait qu'à sa tête que la moitié du temps, et non tout le temps ! Mais tu aurais dû me dire où tu étais, chérie.

Oui, elle aurait dû donner des nouvelles, elle le savait. Sophie avait adopté le point de vue de Martha sur Fanny, sans nuances, sans chercher à mieux la comprendre. Elle en avait honte maintenant.

Mais Fanny mourait d'impatience de raconter ses aventures à Sophie. Elle se lança dans le long récit enthousiaste de sa rencontre avec M. Martin la semaine même du départ de Sophie, puis de son mariage dans la foulée. Sophie l'observait avec attention. Sa vieillesse lui faisait voir Fanny sous un jour complètement différent. Cette personne encore jeune et belle avait dû trouver la boutique de chapeaux aussi sinistre que Sophie, mais elle avait tenu bon. La jeune femme avait fait de son mieux, aussi bien avec la boutique qu'avec les trois fillettes – jusqu'à la mort de M. Chapelier. Et soudain, elle avait pris peur. Elle ne voulait pas être ce qu'était justement devenue Sophie : vieille sans raison, et sans en avoir tiré aucun avantage.

– Et alors, poursuivit Fanny, comme tu n'étais plus là pour prendre ma suite, il n'y avait aucune justification de ne pas vendre la boutique, tu comprends.

Un bruit de pas résonna bruyamment dans le placard à balais et Michael fit irruption en claironnant :

– Nous avons fermé la boutique. Et regarde qui est là !

Il tenait Martha par la main.

Martha était plus mince et plus blonde, elle avait presque retrouvé son apparence habituelle. Elle lâcha la main de Michael pour s'élancer vers Sophie et se jeter à son cou en criant :

– Sophie ! Tu aurais dû me le dire !

Puis elle sauta au cou de Fanny, exactement comme si elle n'avait jamais dit le moindre mal d'elle.

Mais ce n'était pas tout. Un peu après Martha, Lettie et Mme Bonnafé apparurent à la porte du placard. Elles transportaient un grand panier d'osier. Derrière elles venait Percival, plus vif que Sophie ne l'avait jamais vu.

– Nous avons pris une voiture tôt ce matin, dit Mme Bonnafé, et nous avons apporté... Dieu me bénisse ! C'est Fanny !

Elle lâcha son anse du panier et courut serrer Fanny dans ses bras. Lettie lâcha l'autre anse et se jeta au cou de Sophie.

Ce fut alors une embrassade générale accompagnée d'une belle cacophonie de cris et d'exclamations. Sophie se dit que c'était un

miracle qu'Hurle ronflât encore, malgré le vacarme. « Il faut que je parte ce soir », songea-t-elle. Elle était trop heureuse de revoir tout ce monde pour l'envisager plus tôt.

Manifestement, Lettie aimait bien Percival. Elle laissa à Michael le soin de porter le panier jusqu'à l'établi et de déballer son contenu – poulets froids, bouteilles de vin et gâteaux au miel. Et, pendue au bras de Percival avec une familiarité que Sophie n'approuvait pas totalement, elle lui fit raconter tout ce dont il se souvenait. Percival ne parut pas s'en plaindre, et Lettie était si jolie que Sophie n'avait pas le cœur de blâmer le jeune homme.

– À peine arrivé, il s'est transformé en homme puis en différents chiens et ainsi de suite, expliqua Lettie à Sophie. Il affirmait qu'il me connaissait, et moi je savais que je ne l'avais jamais vu, mais peu importait.

Elle tapotait l'épaule de Percival comme s'il était toujours un chien.

– Mais tu as rencontré le prince Justin ? demanda Sophie.

– Oh ! oui, dit spontanément Lettie. Remarque, il était déguisé avec un uniforme vert, mais c'était évidemment lui, tellement raffiné malgré ses ennuis avec les sortilèges de découverte. J'ai dû recommencer plusieurs fois parce qu'ils s'obstinaient à montrer que l'enchanteur Suliman se trouvait quelque part entre Halle-Neuve et nous, tandis que lui soutenait que c'était impossible. Et pendant tout ce temps il ne cessait de me distraire, il m'appelait « gente dame » par manière de plaisanterie et me pressait de questions sur moi, mon âge et l'endroit où vivait ma famille. Je trouvais qu'il ne manquait pas de toupet !

L'ambiance était joyeuse, tout le monde se restaurait de poulet avec un verre de vin. Calcifer avait un accès de timidité. Il avait régressé au stade des flammèches vertes et personne ne semblait lui prêter attention. Sophie voulut lui présenter Lettie, et tenta en vain de le faire sortir de sa réserve.

– C'est ça, le démon qui est responsable de la vie de Hurle ? s'étonna Lettie en examinant d'un œil incrédule les flammèches vertes.

Sophie allait lui assurer que c'était bien le cas quand elle vit Mlle Angorienne à la porte, intimidée, hésitante.

– Oh ! Veuillez m'excuser... Je n'ai pas choisi le bon moment, dit-elle. Je voulais seulement parler à Hubert.

Sophie se leva, indécise elle aussi. Elle n'était pas fière de la façon dont elle avait éconduit Mlle Angorienne l'autre fois. Cela uniquement parce que Hurle courtisait l'institutrice. Certes, elle avait mal agi, mais ce n'était pas une raison suffisante pour se sentir obligée de l'apprécier.

Michael la tira d'embarras en allant cordialement accueillir Mlle Angorienne, avec son sourire le plus rayonnant.

– Hurle se repose pour le moment, expliqua-t-il. Entrez donc prendre un verre de vin en l'attendant.

– C'est aimable à vous, dit Mlle Angorienne.

Mais il était évident qu'elle n'était pas très à l'aise. Elle refusa le vin et erra dans la salle en grignotant une cuisse de poulet. Elle était l'étrangère dans cette pièce où tout le monde se connaissait très bien. Fanny tendit un peu l'atmosphère en s'extrayant de sa conversation nourrie avec Mme Bonnafé pour commenter :

– Quel curieux accoutrement elle porte !

Martha n'arrangea rien non plus. Elle avait remarqué l'admiration avec laquelle Michael avait salué la jeune femme. Elle manœuvra donc de façon à le coincer entre elle-même et Sophie. Quant à Lettie, elle ignore tout bonnement Mlle Angorienne pour aller s'asseoir sur l'escalier avec Percival.

Mlle Angorienne ne tarda pas à décider qu'elle en avait assez. En la voyant tenter d'ouvrir la porte pour s'en aller, Sophie fut envahie de culpabilité et se précipita vers elle. Pour être venue jusqu'ici, l'institutrice devait éprouver des sentiments très forts envers Hurle.

– Ne partez pas tout de suite, lui dit Sophie, je vais aller réveiller Hurle.

– Oh ! non, n'en faites rien, implora Mlle Angorienne, le sourire crispé. C'est mon jour de congé, cela ne me dérange pas d'attendre. Je vais aller faire un petit tour dehors. On étouffe un peu ici, avec ce drôle de feu qui brûle vert.

Sophie estima que c'était le moyen idéal d'être débarrassée de l'institutrice sans l'avoir voulu à proprement parler. Elle lui ouvrit obligeamment la porte. Pour une raison qu'elle ignorait peut-être du fait des défenses que Hurle avait demandé à Michael de maintenir, le bouton s'était mis sur le repère violet. La porte s'ouvrit sur le soleil voilé de brume et le paysage mouvant d'une profusion de fleurs mauves et rouges.

– Quels magnifiques rhododendrons ! s'exclama Mlle Angorienne de sa voix de violoncelle. Il faut absolument que je les voie de plus près !

Et elle s'élança dans l'herbe spongieuse.

– N'allez pas vers le sud-est, la héra Sophie.

Le château glissait de côté. Mlle Angorienne enfouit son beau visage dans un bouquet de fleurs blanches.

– Je ne vais pas m'éloigner, assura-t-elle.

– Bonté divine ! s'écria Fanny, venue regarder derrière Sophie. Qu'est-il arrivé à ma voiture ?

Sophie le lui expliqua aussi succinctement qu'elle le put. Mais devant l'inquiétude de Fanny, elle dut rouvrir la porte sur le repère orange pour lui montrer l'allée du manoir dans le jour bien plus gris,

son cocher et son valet de pied installés sur le toit de la voiture, occupés à jouer aux cartes en mangeant de la saucisse froide. Seule cette image réussit à convaincre Fanny que son équipage ne s'était pas mystérieusement volatilisé. Sophie tenta d'expliquer, sans le savoir réellement elle-même, par quel mécanisme une porte unique pouvait ouvrir sur différents endroits, quand Calcifer se dressa soudain très haut sur ses bûches.

– Hurle ! rugit-il, remplissant la cheminée de sa flamme bleue, Hurle ! Hubert Berlu, la sorcière a trouvé la famille de ta sœur !

Deux grands coups sourds ébranlèrent le plancher au-dessus des têtes. La porte de Hurle s'ouvrit à la volée et il dévala l'escalier en trombe, bousculant Lettie et Percival sur son passage. Fanny poussa un petit cri en voyant le magicien.

Hurle avait les cheveux en bataille, les yeux rouges et gonflés.

– Me prend par mon point faible, la maudite ! tonna-t-il en traversant la pièce comme une flèche, dans un envol de manches noires. C'est ce que je craignais ! Merci, Calcifer !

Il poussa Fanny de côté et ouvrit violemment la porte. Le battant claqua derrière lui.

Sophie grimpaît déjà l'escalier, clopin-clopant. Elle savait que c'était indiscret, mais elle devait voir ce qui se passait. Dans la chambre de Hurle, elle entendit quelqu'un qui la suivait.

– Elle est dégoûtante, cette chambre ! s'exclama Fanny.

Sophie regarda à la fenêtre. Un fin crachin s'abattait sur le jardin bien tenu. La balançoire pleurait des gouttes de pluie. La crinière rousse de la sorcière en était tout humide. Dans ses grands jupons rouges, elle faisait des signes impérieux à quelqu'un. La nièce de Hurle, la petite Marie, avançait vers elle en traînant les pieds dans l'herbe mouillée. Elle paraissait le faire contrainte et forcée, mais apparemment elle n'avait pas le choix. Son frère, Neil, se traînait vers la sorcière encore plus lentement en roulant des regards féroces sous ses gros sourcils. Enfin Mégane, la sœur de Hurle, venait derrière les deux enfants. Ses bras gesticulaient, sa bouche protestait avec véhémence. Elle devait agonir la sorcière d'injures, mais elle était aussi en son pouvoir.

Hurle fit alors irruption sur la pelouse. Il ne s'était pas soucié de changer ses vêtements. Il ne s'embarrassa pas plus de magie, il fonça simplement droit sur la sorcière. Celle-ci tenta de s'emparer de Marie, mais la petite était encore trop loin, et Hurle l'atteignit en premier. Il repoussa l'enfant derrière lui et chargea la sorcière, qui s'enfuit en courant. Elle détalait comme un chat qui a un chien à ses trousses, traversa la pelouse en direction de la barrière dans une effervescence de chiffons flamboyants ; Hurle, sur ses talons, gagnait du terrain. La sorcière disparut au-dessus de la barrière dans un éclair rouge. Hurle

la suivit dans un éclair noir et un envol de manches. Puis la barrière les dissimula tous les deux à la vue.

– J'espère qu'il la rattrapera, dit Martha. La petite fille pleure.

En bas, Mégane prenait Marie dans ses bras et faisait rentrer les deux enfants dans la maison. Il n'y avait aucun moyen de savoir ce qui était arrivé à Hurler ni à la sorcière. Lettie et Percival, Martha et Michael redescendirent dans la salle. Fanny et Mme Bonnafé restaient pétrifiées d'horreur devant la saleté de la chambre.

– Regarde un peu ces araignées ! grimaça Mme Bonnafé.

– Et la poussière de ces rideaux ! s'écria Fanny. Annabel, j'ai aperçu des balais dans le passage par où tu es arrivée.

– Allons les chercher, décida Mme Bonnafé. Je vais relever ta jupe avec des épingles, Fanny, et au travail ! Je ne peux pas supporter de voir une pièce dans un état pareil !

Pauvre Hurler ! songea Sophie. Lui qui aimait tant ces araignées ! Elle redescendait l'escalier en se demandant comment arrêter les deux ménagères, quand Michael appela d'en bas :

– Sophie ! Nous allons visiter le manoir. Tu veux venir ?

C'était le prétexte idéal pour arrêter la frénésie de nettoyage des deux dames. Sophie appela Fanny avant de descendre en hâte. Lettie et Percival s'apprêtaient à ouvrir la porte. Lettie n'avait pas écouté les explications de Sophie au sujet des différentes sorties, et manifestement Percival n'y avait rien compris. Le bouton était sur le violet. Quand Sophie arriva pour rectifier, la porte était déjà ouverte. Et l'épouvantail se dressait sur le seuil.

– Refermez ! hurla Sophie.

Elle comprenait ce qui s'était passé. La veille, elle avait ordonné à l'épouvantail d'aller dix fois plus vite. Le résultat était là. Il avait tout simplement filé jusqu'à l'entrée du château pour essayer d'entrer par cette porte. Mais Mlle Angorianne était dans les parages. Peut-être gisait-elle évanouie dans les buissons ?

– Non, ne le laissez pas entrer, protesta faiblement Sophie.

Personne ne lui prêta attention. Lettie, le visage de la même couleur que la robe de Fanny, se serrait contre Martha. Percival restait cloué sur place, les yeux ronds. Michael essayait d'attraper le crâne qui était sur le point de tomber de la table en entraînant une bouteille de vin, tant il claquait des dents. La guitare aussi semblait prise de folie. Ses cordes se mirent à émettre toutes seules des sons prolongés, insistants.

Calcifer se redressa dans la cheminée.

– La guitare parle, glissa-t-il à Sophie. Elle dit qu'il n'y a pas de danger. Je pense que c'est la vérité. La chose attend que tu l'autorises à entrer.

En effet, l'épouvantail se tenait sur le seuil sans essayer de forcer

l'entrée, comme précédemment. Calcifer devait lui faire confiance, puisqu'il avait arrêté le château. Sophie considéra la face de navet et les haillons qui flottaient. Finalement, il n'était pas si effrayant. Elle avait même éprouvé de la sympathie pour lui un jour. Et puis, ne lui avait-il pas servi de prétexte pour rester au château qu'elle n'avait, en fait, aucune envie de quitter ? Mais peu importait désormais. Pourquoi se poser la question, puisqu'elle devait partir ? Hurle préférait Mlle Angorienne.

– Entrez, dit-elle de mauvaise grâce.

– Ahmmnng ! résonna la guitare.

L'épouvantail s'élança dans la pièce d'un grand bond de côté. Il y resta planté au milieu, oscillant sur sa jambe unique, comme s'il cherchait quelque chose. Les senteurs fleuries qu'il apportait avec lui ne pouvaient masquer sa propre odeur de poussière et de légume pourrissant.

Le crâne échappa encore aux doigts de Michael. L'épouvantail se retourna, l'air ravi, et vint tomber à côté de l'objet. Michael fit mine de récupérer le crâne mais s'écarta vivement : il y eut un choc accompagné d'un éclair magique, et le crâne pénétra dans la tête de navet de l'épouvantail, l'occupa tout entière, se fondit dans cette tête. On y devinait maintenant les traits accusés d'un visage peu banal. Le problème, c'est que la face se trouvait dans le dos de l'épouvantail. Celui-ci se livra à une gymnastique étrange pour se redresser tant bien que mal puis faire pivoter son corps de façon à ce que la face de navet aux traits accusés soit dans le bon sens. Il fit lentement retomber de chaque côté ses bras en croix.

– Maintenant je peux parler, articula-t-il, d'une voix quelque peu brouillée.

– Je crois que je vais m'évanouir, annonça Fanny dans l'escalier.

– Ne dis pas de sottises, lui glissa Mme Bonnafé. Ce n'est qu'un inoffensif golem de magicien. Il doit faire ce qu'on l'a envoyé faire, c'est tout.

Lettie aussi paraissait sur le point de défaillir. Mais la seule personne qui s'évanouit pour de bon fut Percival. Il s'effondra sans bruit sur le sol et y resta allongé en boule comme s'il dormait. Malgré sa terreur, Lettie courut vers lui, mais fut arrêtée net dans son élan par le bond de l'épouvantail qui se posta devant Percival.

– Voilà l'une des parties que j'étais chargé de retrouver, dit-il de sa voix pâteuse, manœuvrant de façon à se placer face à Sophie. Je dois vous remercier, lui dit-il. Mon crâne était trop loin, je me serais épuisé en vain à vouloir l'atteindre. Et d'abord, je serais resté indéfiniment dans cette haie sans vous. En me parlant vous m'avez insufflé la vie. Je vous remercie également toutes les deux, ajouta-t-il à l'intention de Lettie et de Mme Bonnafé.

– Qui vous a envoyé ? Qu’êtes-vous censé faire ? questionna Sophie.

L’épouvantail oscilla, l’air indécis.

– Je n’ai pas terminé. Il y a encore des parties qui manquent.

Il se tournait de tous côtés, paraissant réfléchir. Tout le monde attendit en silence. Tous ou presque étaient d’ailleurs trop bouleversés pour parler.

– Percival est une partie de quoi ? demanda enfin Sophie.

– Laisse-le faire sa besogne, lui conseilla Calcifer. Personne ne lui a demandé de s’expliquer avant que...

Il s’interrompit soudain et régressa jusqu’à ne plus montrer qu’une petite flamme verte. Michael et Sophie échangèrent un regard inquiet.

Alors une autre voix s’éleva de nulle part. Elle était amplifiée et un peu étouffée, comme si elle émanait d’une boîte, mais très reconnaissable : la voix de la sorcière.

– Michael Marin, proclama-t-elle, informez votre maître, le magicien Hurle, qu’il est tombé dans le piège que je lui tendais. La femme du nom de Lily Angorianne est entre mes mains, prisonnière de ma forteresse du Désert. Dites-lui que je ne la libérerai que s’il vient lui-même la chercher. Est-ce clair, Michael Marin ?

L’épouvantail virevolta et partit à grands bonds par la porte ouverte.

– Oh non ! cria Michael. Arrêtez-le ! La sorcière doit l’avoir envoyé pour pouvoir entrer ici à son tour !

21. Où un contrat est conclu devant témoins

Tous se ruèrent à la poursuite de l'épouvantail. Sauf Sophie, qui s'élança au pas de course dans l'autre sens, par le placard et la boutique, attrapant son bâton au passage.

– C'est ma faute ! marmonnait-elle. J'ai le génie de faire ce qu'il ne faut pas ! J'aurais dû garder Mlle Angorianne dans la salle. La pauvre, il suffisait de lui parler avec un brin de politesse. Hurle m'a sans doute pardonné beaucoup de choses, mais ça, il ne me le pardonnera pas de sitôt !

Dans la boutique elle ôta les bottes de sept lieues de la vitrine et vida sur le sol les hibiscus, les roses et l'eau qu'elles contenaient. Elle déverrouilla la porte de la rue et y remorqua les bottes mouillées, au milieu des chaussures très diverses de la foule. Elle chercha le soleil, pas très facile à distinguer dans le ciel nuageux.

– Voyons. Le sud-est. Pardon, pardon, s'excusa-t-elle en dégageant un petit espace pour les bottes entre les fêtards.

Elle les orienta dans la bonne direction. Puis elle les chaussa et fit une enjambée.

Et hop hop, hop hop, hop hop ! La vitesse lui coupa le souffle, c'était encore plus vertigineux avec deux bottes qu'avec une seule. Entre deux enjambées le coup d'œil était très bref : le manoir au fond de la vallée, miroitant entre les arbres, avec la voiture de Fanny à sa porte ; une colline tapissée de fougères ; un ruisseau courant dans une verte prairie, puis glissant dans une vallée beaucoup plus large ; la même vallée infiniment vaste, et, à ses confins bleus, très loin, une concentration de tours qui pouvait être Magnecour ; la plaine plus étroite au pied des montagnes ; un sommet si escarpé que Sophie trébucha malgré son bâton, dégringola jusqu'au bord d'une gorge brumeuse, sans doute très profonde puisque les cimes de ses arbres apparaissaient loin au-dessous. Il fallait l'enjamber ou tomber dans le précipice.

Elle atterrit dans un sable jaune très friable. Elle y planta son bâton et examina ce qui l'entourait. À quelques milles derrière elle, une brume blanchâtre dissimulait la base des montagnes qu'elle venait de franchir. Sous la brume, une bande de terre vert sombre. Bien. Elle ne distinguait pas le château d'aussi loin, mais elle était sûre que la brume marquait l'emplacement des jardins. Elle avança encore d'une enjambée, prudemment. Il régnait une chaleur torride, qui faisait miroiter à l'horizon le sable couleur d'argile irrégulièrement parsemé

de rochers. La seule végétation consistait en une rare broussaille grise, assez sinistre. Les montagnes avaient l'air de nuages amoncelés au loin.

– Ma foi, haleta Sophie, dont la sueur ruisselait, si c'est cela le Désert, je plains la sorcière de devoir vivre dans un tel endroit.

Elle fit une autre enjambée. Le vent qu'elle déplaça ne la rafraîchit pas du tout. Mêmes rochers, même végétation, mais le sable était plus gris et les montagnes semblaient s'être affaissées dans le ciel. Sophie scruta l'étendue grise, tremblante sous la lumière implacable. Elle croyait distinguer au loin une silhouette plus haute que celles des rochers. Elle fit encore un pas.

Il régnait une chaleur torride. Mais un curieux édifice se dessinait à quelque distance, sur une petite butte cernée de rochers. Un décor fantastique de tourelles contournées, qui s'amoncelaient autour d'un donjon dressé légèrement de guingois, comme le doigt noueux d'un vieillard. Sophie se débarrassa de ses bottes. Il faisait beaucoup trop chaud pour transporter des choses aussi lourdes ; elle partit donc en exploration, vaille que vaille, avec la seule aide de son bâton.

La construction semblait modelée dans le sable gris jaunâtre du Désert. De là où elle se trouvait, Sophie crut que c'était une étrange fourmilière géante. Mais en s'approchant elle s'aperçut que c'était un assemblage de milliers de pots de terre jaune granuleuse qui formait cette structure effilée vers le haut. Cette découverte la fit sourire. Le château de Hurle lui avait toujours paru ressembler étonnamment à l'intérieur d'une cheminée. Le présent édifice était une véritable collection de chapeaux de cheminée. Ce devait être l'œuvre d'un démon du feu.

Comme elle peinait dans la montée, il devint soudain évident qu'il s'agissait bien de la forteresse de la sorcière. Deux petites silhouettes orange sorties d'un espace sombre au bas de la bâtisse guettaient la visiteuse. Elle reconnut les deux jeunes pages de la sorcière. Essoufflée, écrasée de chaleur, Sophie leur souhaita néanmoins le bonjour avec toute la politesse requise, pour leur montrer qu'elle n'avait rien contre eux.

Ils ne répondirent pas et gardèrent leur mine renfrognée. L'un des deux s'inclina en désignant de la main le sombre passage à la voûte déformée entre deux colonnes courbes de chapeaux de cheminée. Avec un haussement d'épaules, Sophie le suivit. Le second page marchait derrière elle. Et bien sûr l'entrée disparut dès qu'elle l'eut franchie. Sophie haussa encore les épaules. Il lui faudrait régler ce problème pour ressortir.

Elle rajusta son châle de dentelle, secoua ses jupes poussiéreuses et avança résolument. C'était comme de sortir du château de Hurle par le repère noir. On traversait un moment de vide, puis une lueur trouble,

provenant de flammes d'un jaune verdâtre qui brûlaient partout sans dispenser de chaleur ni de véritable lumière. Quand on y portait les yeux, on ne pouvait les voir en face, mais toujours de côté. C'était le fait de la magie. Sophie haussa les épaules une fois de plus et suivit le page parmi les maigres piliers de terre cuite.

Ils arrivèrent enfin à une sorte de grotte centrale. Ou peut-être était-ce un simple espace ménagé entre les colonnes. Sophie ne savait plus trop que penser. La forteresse semblait immense, mais elle soupçonnait que c'était une illusion, de même que pour le château. Debout, la sorcière les attendait. Cette fois encore, Sophie n'aurait su dire à quoi elle la reconnut. Mais ce ne pouvait être personne d'autre. Elle était maintenant extrêmement grande et maigre, les cheveux blonds tirés en une natte qui retombait sur son épaule. Elle portait une robe blanche. Sophie marcha droit sur elle en brandissant son bâton. La sorcière recula.

– Je n'admets pas qu'on me menace, dit-elle, la voix lasse et fragile.

– Alors rendez-moi Mlle Angorienne, répliqua Sophie. Je ne partirai pas sans elle.

La sorcière recula encore avec un geste des deux mains. Les deux pages devinrent des bulles gluantes de couleur orange qui flottèrent dans les airs en direction de Sophie.

– Pouah ! Fichez le camp ! cria Sophie qui se mit à les battre avec son bâton.

Les bulles orange ne semblaient pas s'inquiéter des coups de bâton. Elles les évitèrent, zigzagèrent puis fondirent sur Sophie par derrière.

Elle se croyait tirée d'affaire quand elle se retrouva engluée sur une colonne. Elle essaya de se dégager ; la matière orange se noua entre ses chevilles, se prit dans ses cheveux qu'elle tira sans pitié.

– J'aurais presque préféré la vase verte ! s'écria Sophie. J'espère au moins que ce ne sont pas de vrais garçons.

– Des hologrammes seulement, lâcha la sorcière.

– Laissez-moi partir, supplia Sophie.

– Non, dit la sorcière.

Et, se détournant, elle sembla se désintéresser complètement de sa prisonnière.

Sophie en vint à redouter d'avoir fait un beau gâchis, selon son habitude. La matière collante durcissait tout en devenant plus élastique. Dès que Sophie esquissait un geste, elle se retrouvait plaquée contre la colonne de poterie.

– Où est Mlle Angorienne ? demanda Sophie.

– Vous ne la trouverez pas. Nous attendrons l'arrivée de Hurle.

– Il ne viendra pas, s'écria Sophie, il n'est pas si fou. D'ailleurs votre malédiction ne s'est réalisée que partiellement.

– Patience, gloussa la sorcière, un demi-sourire aux lèvres. Vous

vous êtes laissée prendre à notre supercherie en venant ici. Hurle va devoir se montrer honnête, pour une fois.

Elle fit un autre geste en direction des flammes et une sorte de trône s'avança pesamment entre deux piliers pour s'arrêter en face d'elle. Un homme y était assis, vêtu d'un uniforme vert et de hautes bottes luisantes. Sophie crut d'abord qu'il dormait, la tête abandonnée sur le côté, invisible. Mais, sur un signe de la sorcière, l'homme se redressa. Sur ses épaules, il n'y avait pas la moindre tête. Ce qu'elle voyait là, Sophie le comprit, était tout ce qui restait du prince Justin.

– Si j'étais Fanny, dit-elle, je menacerais de m'évanouir. Rendez-lui sa tête tout de suite ! C'est affreux de voir ça !

– Je me suis débarrassée de deux têtes il y a quelques mois, raconta la sorcière. J'ai vendu le crâne de l'enchanteur Suliman en même temps que sa guitare. La tête du prince Justin se promène quelque part avec d'autres parties restantes. Le corps que vous voyez est un mélange parfait du prince Justin et de l'enchanteur Suliman. Il ne manque plus qu'un élément pour composer un homme idéal. Avec la tête de Hurle, nous aurons le nouveau roi d'Ingary, dont je serai la reine.

– Vous êtes folle ! s'indigna Sophie. Vous n'avez aucun droit de faire un puzzle avec des êtres humains ! Et je doute fortement que la tête de Hurle vous obéisse en quoi que ce soit. Elle trouvera le moyen de se dérober.

– Hurle se conformera exactement à ma volonté, rétorqua la sorcière avec un sourire rusé, diabolique. Je vais neutraliser son démon du feu.

Sophie s'aperçut qu'elle mourait de peur. Elle avait fait un beau gâchis, c'était certain.

– Où est Mlle Angorianne ? cria-t-elle en agitant son bâton.

La sorcière n'aimait pas que Sophie agite son bâton. Elle recula d'un pas.

– Je suis très fatiguée, dit-elle, avec tous ces gens qui ne cessent de contrarier mes plans. Pour commencer, l'enchanteur Suliman refusait de s'approcher du Désert, si bien que j'ai dû menacer la princesse Valeria pour que le roi de lui ordonne. Il a fini par venir, mais pour planter des arbres. Ensuite le roi s'est opposé pendant des mois à ce que le prince Justin parte à la recherche de Suliman ; et quand il est venu, cet imbécile a filé quelque part au nord pour je ne sais quelle raison, et il a fallu que je déploie tout mon art pour l'attirer ici. Quant à Hurle, il m'a causé encore plus d'ennuis. Il s'est échappé, j'ai dû user d'une malédiction pour le ramener ; au moment où j'en découvre assez sur son compte pour lancer ma malédiction, voilà que vous vous emparez des vestiges de l'esprit de Suliman, aggravant encore mes soucis. Et maintenant que je vous capture, vous agitez votre bâton,

vous discutez ! Je me suis donné beaucoup de peine pour aboutir, et je n'admettrai aucune discussion.

Elle se détourna et s'enfonça dans la pénombre.

Sophie suivit des yeux la haute silhouette blanche.

« Elle est complètement folle ! se dit-elle. Je crois que son âge l'a rattrapée. Il faut que j'arrive à me libérer pour tirer Mlle Angorianne de ses griffes, d'une façon ou d'une autre ! »

La matière orange avait évité son bâton, tout comme la sorcière. Forte de ce souvenir, Sophie promena son bâton par-dessus ses épaules, partout où la substance collante la clouait au pilier.

– Lâchez-moi ! Laissez-moi partir !

Son cuir chevelu malmené la faisait souffrir, mais la matière orange commençait à lâcher prise. Sophie redoubla d'énergie.

Elle avait libéré sa tête et ses épaules quand éclata une sourde déflagration. Les flammes anémiques vacillèrent, la colonne trembla dans le dos de Sophie. Puis, dans un fracas évoquant celui de mille services à thé dégringolant un escalier, l'enceinte de la forteresse explosa en partie. La lumière afflua, aveuglante, par la longue brèche déchiquetée béante dans le mur. Quelqu'un sauta par l'ouverture. Sophie attendait fiévreusement, priant que ce soit Hurle. Mais la silhouette noire n'avait qu'une jambe. C'était l'épouvantail.

La sorcière poussa un hurlement de rage. Natte blonde en bataille, elle se précipita vers lui en étendant ses bras squelettiques. L'épouvantail bondit. Il y eut une deuxième déflagration et les deux adversaires furent enveloppés d'un nuage magique, comme lors du combat de la sorcière avec Hurle au-dessus des Havres. Le nuage était agité de puissants soubresauts qui le ballottaient çà et là. L'air poussiéreux s'emplissait de grondements et de cris. Les cheveux de Sophie sentaient le roussi. À quelques pas seulement, le nuage naviguait entre les colonnes de poterie. Et la brèche dans le mur était toute proche aussi. Son intuition n'avait pas trompé Sophie, la forteresse était en réalité de dimensions assez modestes. Chaque fois que le nuage passait devant la lumière aveuglante de la brèche, elle voyait au travers les deux maigres silhouettes qui se battaient. Elle contemplait la scène, fascinée, sans oublier d'agiter le bâton dans son dos.

Elle n'avait plus que ses jambes à libérer. Au moment où le nuage passa une fois de plus devant la lumière, elle vit une autre personne sauter derrière lui par la brèche. Celle-ci avait de longues manches noires flottantes. C'était Hurle. Sophie voyait sa silhouette se dessiner en contre-jour, les bras croisés, observant le combat. Elle crut un moment qu'il allait le laisser se prolonger ; mais il leva les deux bras, ses longues manches claquant dans le courant d'air. Par-dessus les grondements et les glapissements, la voix tonitruante de Hurle

psalmodia un long mot aux consonances étranges, qui s'accompagna d'un roulement de tonnerre prolongé. L'épouvantail et la sorcière furent secoués l'un et l'autre. Le son se réverbéra successivement autour de chacun des piliers. À chaque écho, le nuage magique se décomposait un peu plus. Il s'effilochait en volutes, se désintégraît par remous faiblissants. Quand il ne fut plus qu'une impalpable brume blanche, la haute silhouette portant natte se mit à vaciller. Elle parut s'amenuiser, de plus en plus blanche, de plus en plus mince. Finalement, comme la brume achevait de se dissiper, elle s'affaissa en un petit tas, dans un faible cliquetis. Tandis que s'éteignaient les myriades d'échos, Hurle et l'épouvantail se trouvèrent face à face, pensifs, devant un monticule d'ossements.

Parfait ! songea Sophie. Elle libéra ses jambes à grands coups de bâton et alla droit au personnage sans tête assis sur le trône. Il lui portait sur les nerfs.

– Non, mon ami, dit Hurle à l'épouvantail qui avait sauté au milieu des ossements et faisait mine de les fouiller, non, tu n'y trouveras pas son cœur. Son démon du feu a dû s'en charger. J'ai idée qu'elle était en son pouvoir depuis fort longtemps. Triste fin, vraiment.

Sophie ôta son châle et en drapa les épaules sans tête du prince Justin, afin de le rendre plus convenable.

– Le reste de ce que tu cherchais se trouve ici, je pense, dit Hurle en s'approchant du trône, suivi de l'épouvantail. Ça alors, Sophie, c'est le coup classique ! J'accours ici au péril de ma vie, et je vous trouve occupée à mettre de l'ordre, comme si de rien n'était !

Sophie le regarda. La lumière crue provenant de la brèche du mur lui montra que Hurle ne s'était pas soucié de se raser ni de peigner ses cheveux. Ses yeux étaient cernés de rouge et ses manches noires étaient déchirées en maints endroits. À tout prendre, il n'était pas si différent de l'épouvantail. C'était ce qu'elle craignait. Miséricorde ! pensa-t-elle. Il doit l'aimer vraiment, cette Mlle Angorienne.

– Je suis venue chercher Mlle Angorienne, expliqua Sophie.

– Et moi qui pensais que vous resteriez tranquille, pour une fois, si je m'arrangeais pour que votre famille vienne vous rendre visite ! lâcha Hurle, dépité. Mais non, pensez-vous...

L'épouvantail vint alors se planter face à Sophie.

– C'est l'enchanteur Suliman qui m'a envoyé, dit-il de sa voix pâteuse. Je montais la garde contre les oiseaux devant ses arbustes, dans le Désert, quand la sorcière l'a capturé. Il m'a investi de tout le pouvoir magique qu'il pouvait et m'a ordonné de venir le délivrer. Mais la sorcière l'a mis en pièces et les morceaux se trouvaient en plusieurs endroits. La tâche était rude. Si vous ne m'aviez pas ramené à la vie en me parlant, j'aurais échoué.

Il répondait ainsi aux questions que lui avait posées Sophie juste

avant leur départ précipité à tous les deux.

– Et c'était vous que visaient les sortilèges de découverte commandés par le prince Justin, compléta Sophie.

– Moi ou son crâne, répondit l'épouvantail. Entre nous soit dit, nous sommes le meilleur de l'enchanteur Suliman.

– Mais Percival est un mélange de l'enchanteur Suliman et du prince Justin, n'est-ce pas ?

Sophie n'était pas sûre que Lettie en serait enchantée.

L'épouvantail acquiesça de sa tête de navet aux traits marqués.

– Les deux parties m'ont confié que la sorcière et son démon du feu n'étaient plus ensemble. Seule, la sorcière était vulnérable. Je vous remercie d'avoir décuplé ma vitesse initiale.

Hurle écarta l'épouvantail d'un geste.

– Emporte ce corps au château, s'impatientait-il. Je réglerai le problème là-bas. Sophie et moi nous devons rentrer avant que ce démon du feu trouve le moyen de forcer mes défenses. Allons-y. Où sont les bottes de sept lieues ?

Il avait saisi le maigre poignet de Sophie, qui résista.

– Mais... et Mlle Angorienne ?

– Vous n'avez pas compris ? Mlle Angorienne est le démon du feu. Si elle pénètre dans le château, malheur à Calcifer sans parler de moi !

Sophie mit ses deux mains devant sa bouche.

– Aïe aïe aïe ! Je savais bien que j'avais fait un beau gâchis ! Elle est venue deux fois au château. Mais elle... elle n'est pas restée.

– Par tous les diables ! gémit Hurle. Elle a touché à quelque chose ?

– Oui, à la guitare, reconnut Sophie.

– Alors le démon y est resté, conclut Hurle, qui entraîna Sophie vers la brèche du mur. Bon, on y va ! Suis-nous, mais fais attention ! cria-t-il à l'épouvantail. Je vais devoir faire lever le vent ! Pas le temps de rechercher ces bottes, Sophie. Il faudra simplement courir. Et ne pas s'arrêter, sinon je ne pourrai plus vous remettre en mouvement.

Ils franchirent la brèche aux bords déchiquetés et retrouvèrent le soleil torride. Sophie, avec l'aide de son bâton, réussit à prendre un pas de course assez cahotant, non sans trébucher sur les pierres. Hurle courait à ses côtés et l'entraînait. Un vent chaud se leva, sifflant et hululant, une tempête de sable plutôt, qui les enveloppait de son crépitement et faisait vaciller la forteresse de terre cuite. Ils ne couraient plus vraiment, mais frôlaient le sol en une sorte de course au ralenti. Le terrain pierreux s'enfuyait à toute vitesse sous leurs pas, la poussière et le sable les accompagnaient dans un grondement de tonnerre, très haut et très loin. Ce n'était pas d'un confort idéal, mais le Désert défilait comme une flèche.

– Ce n'est pas la faute de Calcifer ! s'époumona Sophie. Je lui avais interdit de parler.

– Il n'aurait rien dit de toute façon ! répondit Hurle sur le même ton. Jamais il n'aurait trahi un autre démon de feu ! Il a toujours été mon point faible.

– Je croyais que c'était le pays de Galles ! s'égosilla Sophie.

– Non ! Je ne l'ai pas quitté par hasard ! brama Hurle. Mais je savais que, si la sorcière sentait quelque chose de ce côté, la colère me saisisrait et j'irais l'arrêter ! Il fallait que je lui laisse une piste, vous comprenez ? Ma seule chance d'atteindre le prince Justin était de me servir de la malédiction qu'elle m'avait lancée pour l'obliger à s'approcher.

– Vous cherchiez donc à délivrer le prince, en fait ! glapit Sophie. Et pourquoi faisiez-vous semblant de fuir ? Pour tromper la sorcière ?

– Pas tellement ! mugit Hurle. Je suis un poltron. Je n'arrive à faire des choses aussi effrayantes qu'en me jurant que je ne vais pas les faire !

« Ciel, voilà qu'il devient honnête ! songea Sophie dans les tourbillons de sable. Et ceci, c'est un vrai vent, non ? La dernière partie de la malédiction s'est réalisée ! »

La tempête qui faisait rage lui devenait très pénible, et la poigne de Hurle lui meurtrissait le bras.

– Continuez à courir ! brailla Hurle. Vous risquez de vous blesser à cette vitesse !

Hors d'haleine, Sophie actionna de nouveau ses jambes. Elle voyait nettement les montagnes et la végétation bien verte à sa base. Même à travers la tempête de sable, les montagnes grandissaient à vue d'œil, la bande verdoyante approchait à grande vitesse, à présent haute comme une haie.

– Dans cette histoire, je n'avais que des points faibles ! vociféra Hurle. Je pariais sur le fait que Suliman était en vie, mais quand j'ai vu qu'il ne restait de lui que Percival, j'ai paniqué au point de m'enivrer. Après quoi vous partez chez la sorcière, vous jeter dans la gueule du loup !

– Je suis l'aînée ! hurla Sophie. Je rate absolument tout !

– Des blagues ! tonna Hurle. Vous ne prenez jamais le temps de réfléchir, c'est ça le problème !

Il ralentissait. D'épais nuages de poussière les cernaient. La proximité du jardin ne se laissait deviner qu'au froissement du vent dans les feuillages. Ils plongèrent brutalement au cœur de la végétation, si vite que Hurle dut faire une embardée et entraîna Sophie dans une longue course à la surface d'un lac.

– Et puis vous êtes bien trop gentille, ajouta-t-il par-dessus le clapotis de l'eau et le crépitement du sable sur les feuilles des nénuphars. Je comptais que vous seriez trop jalouse pour laisser le démon approcher du château.

Ils abordèrent en douceur la rive embrumée. De chaque côté de l'allée verdoyante, les arbustes malmenés soulevaient à leur passage des nuées d'oiseaux et de pétales. Le château descendait rapidement l'allée dans leur direction, laissant derrière lui un panache de fumée. Hurle ralentit suffisamment pour ouvrir la porte d'un seul coup, et entra en trombe avec Sophie.

– Michael ! rugit-il.

– Ce n'est pas moi qui ai laissé entrer l'épouvantail ! avoua piteusement Michael.

Tout paraissait normal. Sophie fut surprise de découvrir qu'elle s'était absentée très peu de temps. Quelqu'un avait tiré son lit de dessous l'escalier pour y allonger Percival, toujours inconscient. Lettie, Martha et Michael l'entouraient. À l'étage, on entendait les voix de Fanny et Mme Bonnafé au milieu de bruits sourds de grand nettoyage donnant à penser que les araignées de Hurle vivaient un moment difficile.

Hurle lâcha Sophie pour plonger sur la guitare. Avant même qu'il l'ait touchée, elle explosa en un accord prolongé. Les cordes battirent l'air, des éclats de bois sautèrent en tous sens. Il dut battre en retraite en se protégeant le visage d'une manche en lambeaux.

Mlle Angorienne apparut soudain près du foyer, sourire aux lèvres. Hurle avait vu juste, elle avait dû passer tout ce temps dans la guitare, à attendre son heure.

– Votre sorcière est morte, lui jeta Hurle.

– Eh bien, ce n'est pas malheureux ! répliqua-t-elle, nullement affectée. Maintenant je peux me fabriquer un nouvel être humain bien plus satisfaisant. La malédiction est accomplie. Je vais pouvoir m'emparer de votre cœur.

Elle se pencha sur la grille du foyer et en extirpa Calcifer. Il tremblait dans son poing fermé, l'air terrifié.

– Que personne ne bouge, menaça Mlle Angorienne.

Personne n'osa remuer un doigt. Hurle n'était pas le moins pétrifié du groupe.

– À l'aide ! appela faiblement Calcifer.

– Personne ne peut vous aider, ricana Mlle Angorienne. C'est vous qui allez m'aider à achever mon projet. Regardez, il me suffit de serrer un peu plus fort.

Son poing qui tenait Calcifer se contracta en effet jusqu'à ce que ses jointures blanchissent.

D'une seule voix, Hurle et Calcifer poussèrent un grand cri. Le démon était agité de mouvements convulsifs. Le magicien, le teint bleuâtre, s'abattit sur le sol tel un arbre qui tombe, et y demeura inconscient, comme Percival. Sophie eut l'impression qu'il ne respirait plus.

Mlle Angorienne le considéra avec stupéfaction.

– Il fait semblant, grinça-t-elle.

– Non, pas du tout ! cria Calcifer qui se convulsait, dans les affres de l'agonie. Il ne fait pas semblant, son cœur est réellement très tendre ! Lâchez-moi !

Sophie leva lentement son bâton. Cette fois-ci, elle s'accorda un instant de réflexion avant d'agir.

– Bâton, tu vas battre Mlle Angorienne, mais ne blesser personne d'autre.

Et, de toutes ses forces, elle asséna un coup de son bâton sur la main droite de Mlle Angorienne.

Mlle Angorienne poussa un sifflement aigu de bûche humide qui brûle et laissa échapper le malheureux Calcifer, qui roula sur le sol, léchant les dalles de ses flammèches. Il poussait des cris rauques de terreur. Mlle Angorienne souleva le pied pour l'écraser. Sophie dut lâcher son bâton pour s'élancer au secours de Calcifer. Alors – ô surprise –, le bâton continua de sa propre initiative à frapper Mlle Angorienne, à coups redoublés. Bien sûr ! songea Sophie. Ses paroles avaient donné vie à ce bâton. Cela n'avait pas échappé à Mme Tarasque.

Mlle Angorienne titubait sous la raclée, avec de grands sifflements. Le bâton commençait à fumer sous l'effet de la chaleur qu'elle dégageait. Sophie se releva avec Calcifer dans les mains. Il était bleu pâle, à cause du choc, et pas si brûlant qu'on aurait pu l'imaginer. Cette masse sombre, palpitante, qui battait faiblement entre ses doigts, ce devait être le cœur de Hurlé. Il l'avait abandonné à Calcifer pour le maintenir en vie, c'était sa part du contrat. Certes, la détresse de Calcifer avait dû l'émouvoir mais, tout de même, ce n'était pas une chose à faire !

Fanny et Mme Bonnafé descendaient l'escalier en hâte, armées de balais. La vision des deux dames parut convaincre Mlle Angorienne qu'elle avait perdu. Elle se rua vers la porte, sous une grêle de coups de bâton.

– Arrêtez-la ! tonna Sophie. Ne la laissez pas sortir ! gardez toutes les portes !

Tout le monde se précipita. Mme Bonnafé se posta devant la porte du placard, balai brandi. Fanny se campa dans les escaliers. Lettie courut bloquer la porte de la cour, Martha celle de la salle de bains. Michael bondit vers la porte du château. Mais Percival jaillit de son lit et courut aussi vers la porte. Le visage livide, les yeux clos, il courait plus vite que Michael. Arrivé le premier à la porte, il l'ouvrit.

Vu l'état actuel de Calcifer, le château s'était arrêté. Mlle Angorienne vit les feuillages immobiles dans la brume et fila vers la porte à une vitesse surhumaine. Mais quelqu'un lui barra le

passage : l'épouvantail, portant le corps du prince Justin dont les épaules étaient toujours drapées dans le châle de Sophie. Il mit ses bras en travers de la porte pour en bloquer l'accès. Mlle Angorianne recula.

Le bâton qui la rossait était maintenant en feu. Son bout de métal rougeoyait. Sophie vit qu'il ne durerait plus très longtemps. Mais Mlle Angorianne, qui n'en pouvait plus, empoigna Michael et l'entraîna avec elle. Ayant reçu l'instruction de ne s'en prendre qu'à l'institutrice, le bâton en flammes resta suspendu, dans l'expectative. Martha bondit au secours de Michael, qu'elle essaya de tirer en arrière. Le bâton avait pour consigne de l'éviter aussi. Sophie avait fait ce qu'il ne fallait pas, comme d'habitude.

Il n'y avait pas une seconde à perdre.

– Calcifer, dit Sophie, il faut que je rompe ce contrat. Est-ce que cela va te tuer ?

– Cela me tuerait si c'était quelqu'un d'autre que toi, dit Calcifer, la voix rauque. C'est pourquoi je te l'ai demandé à toi. J'avais vu que ta parole pouvait donner vie aux choses : regarde ce que tu as fait pour le crâne et l'épouvantail.

– Alors, que tu vives mille ans encore ! proclama Sophie.

Elle mit tout ce qu'elle avait de volonté dans ces paroles, pour le cas où il ne suffirait pas de les prononcer. Cette idée l'inquiétait beaucoup. Très concentrée, elle s'appliqua à séparer Calcifer de la masse noire, aussi délicatement qu'on détache un bouton desséché de sa tige. Calcifer s'éleva en tournoyant et vint planer sur l'épaule de Sophie. Il avait la forme d'une larme bleue.

– Je me sens si léger ! soupira-t-il, et il mesura alors tout à coup ce qui s'était passé. Je suis libre ! cria-t-il.

Il voltigea jusqu'à la cheminée et plongea dans le conduit.

– Je suis libre ! l'entendit-on encore crier de plus loin.

Il était tout en haut de la cheminée de la chapellerie et s'envola.

Sophie revint à Hurle. Elle tenait entre ses mains la chose noire à demi-morte. Malgré l'urgence, le doute la tenaillait. L'opération risquait d'être délicate, et elle n'était pas sûre de savoir comment s'y prendre.

– Bon, allons-y, dit-elle.

Agenouillée près de Hurle, elle posa délicatement la chose noire sur sa poitrine, un peu à gauche, là où elle avait mal quand son cœur faisait des siennes, et elle poussa.

– Rentre là-dedans, ordonna-t-elle. Rentre, et mets-toi au travail !

Et de pousser et de pousser encore. Le cœur commença à s'enfoncer, ses battements devinrent plus affirmés. Sophie essaya d'ignorer les flammes et les bruits de lutte aux abords de la porte pour maintenir une pression ferme et continue. Ses cheveux malmenés en

prenaient à leur aise, par grandes mèches blond cuivré sur sa figure, mais elle tentait de les ignorer aussi. Pousser, pousser toujours.

Et le cœur finit par disparaître dans la poitrine. Aussitôt, Hurle remua. Il émit un grognement sonore en roulant sur lui-même, face contre terre.

– Sacrebleu ! J'ai la gueule de bois !

– Non, bredouilla Sophie, vous vous êtes cogné la tête sur le sol, c'est tout.

Il se mit à quatre pattes, tant bien que mal.

– Je ne peux pas rester là, souffla-t-il, il faut que j'aille secourir cette folle de Sophie.

– Hé, je suis là ! l'apostropha Sophie en lui secouant l'épaule. Mais Mlle Angorienne est là aussi, levez-vous, faites quelque chose ! Vite !

Le bâton n'était plus que flammes à présent. Les cheveux de Martha grésillaient. Mlle Angorienne s'était avisée que l'épouvantail était inflammable. Elle manœuvrait de façon à amener le bâton sur le seuil. « Comme d'habitude, songea Sophie, je n'ai pas suffisamment réfléchi ! »

Hurle jugea la situation en un clin d'œil. Il se releva d'un bond, étendit une main et prononça quelques mots étranges qui se perdirent dans les coups de tonnerre. Tout trembla, des morceaux de plâtre tombèrent du plafond. Mais le bâton disparut et Hurle s'écarta avec un petit objet noir et sec dans sa main. Un bout de charbon de bois peut-être, mais de forme identique à la chose que Sophie venait de forcer dans sa poitrine. Geignant comme un feu qu'on mouille, Mlle Angorienne tendit les bras en un geste de supplication.

– Non, je regrette, lui lança Hurle. Vous avez eu votre temps. Et quelque chose me dit que vous tentiez de capturer un nouveau cœur. Vous vouliez prendre le mien et laisser mourir Calcifer, si je ne me trompe ?

Il prit la chose noire entre ses paumes et pressa. Le vieux cœur desséché de la sorcière s'émietta ; il n'en resta d'abord plus qu'un petit tas de sable noir, une pincée de suie, puis il disparut tout à fait. Mlle Angorienne s'effaçait à mesure. Quand Hurle ouvrit ses mains, qui étaient vides, le seuil de la porte était désert aussi. Mlle Angorienne avait disparu.

Il ne restait plus trace de l'épouvantail non plus. Si Sophie avait eu loisir de regarder la scène, elle aurait vu à sa place deux jeunes hommes de haute taille sur le seuil, qui se souriaient. L'un avait un visage aux traits accusés et les cheveux roux. L'autre, en uniforme vert, avait une physionomie plus impersonnelle. Un châle de dentelle était drapé sur les épaules de sa veste. Mais elle ne les vit pas, car Hurle venait à cet instant de se tourner vers elle.

– Le gris ne te va pas si bien, finalement, sourit-il. C'est ce que j'ai

pensé la première fois que je t'ai vue.

– Calcifer est parti, haleta Sophie. J'ai dû rompre le contrat qui vous liait.

La nouvelle parut attrister Hurle, mais il répondit :

– Nous espérions tous les deux que tu le ferais. Ni lui ni moi ne voulions finir comme la sorcière et Mlle Angorienne. Dis-moi, est-ce que tu as les cheveux roux ?

– Blond cuivré, corrigea Sophie.

Elle ne voyait pas de changements notables chez lui, maintenant qu'il avait retrouvé son cœur. Ses yeux, peut-être : d'un bleu plus profond, ils n'avaient plus la froideur transparente du verre.

– À la différence de beaucoup de gens, ajouta-t-elle, ma teinte de cheveux est naturelle.

– Je n'ai jamais compris pourquoi les gens attachent tant de valeur au naturel, commenta Hurle, ce qui laissa penser à Sophie qu'il n'avait pas changé tant que cela.

Si Sophie y avait prêté un tant soit peu d'attention, elle aurait vu le prince Justin et l'enchanteur Suliman échanger des poignées de main et de grandes tapes ravies dans le dos.

– Je ferais bien d'aller retrouver mon frère, le roi, déclara le prince.

Il alla vers Fanny, qui lui parut correspondre le mieux au rôle qu'il lui supposait, et lui fit un profond salut d'une grande distinction.

– Madame, ai-je l'honneur de m'adresser à la maîtresse de maison ?

– Eh bien non, à vrai dire, répondit Fanny qui tentait de cacher son balai derrière son dos. La maîtresse de maison, c'est Sophie...

–... Ou elle le sera très bientôt, précisa Mme Bonnafé, rayonnante.

Hurle se tourna vers Sophie.

– Tout le temps, je me demandais si tu redeviendrais cette délicieuse jeune fille que j'ai rencontrée à la Fête de Mai. Mais pourquoi avais-tu l'air si épouvantée ce jour-là ?

Si Sophie y avait prêté attention, elle aurait vu l'enchanteur Suliman aborder Lettie. Maintenant qu'il était redevenu lui-même, il était évident que l'enchanteur Suliman avait le caractère aussi fortement trempé que Lettie. Celle-ci semblait assez nerveuse sous le regard intense qui l'enveloppait.

– C'était apparemment le souvenir du prince que je gardais de vous, et non le mien, dit-il.

– La vérité est donc rétablie, conclut bravement Lettie. C'était une erreur.

– Mais pas du tout ! protesta l'enchanteur. Accepteriez-vous que je vous prenne pour élève, mademoiselle ?

Prise de court, Lettie devint rouge pivoine et ne sut que répondre.

Sophie eut le sentiment que c'était le problème de Lettie. Elle-même avait les siens.

– Je sens que nous allons vivre heureux toi et moi, lui déclara Hurle, j'en suis même sûr.

Il était sincère, songea-t-elle. Une vie heureuse avec Hurle promettait d'être infiniment plus mouvementée que dans n'importe quelle histoire du genre. Et Sophie était bien décidée à essayer.

– Ce sera terriblement palpitant, on ne va pas s'ennuyer, ajouta Hurle.

– Et tu m'exploiteras, sourit Sophie.

– Et tu découperas tous mes costumes pour me donner une leçon, répliqua Hurle.

Si Sophie ou Hurle y avaient prêté une miette d'attention, ils auraient peut-être remarqué que le prince Justin, l'enchanteur Suliman et Mme Bonnafé essayaient tous de parler à Hurle, que Fanny, Martha et Lettie trituraient à qui mieux mieux les manches de Sophie et que Michael tirait sur la jaquette du magicien.

– C'est la formule magique la plus puissante et la plus efficace que j'aie jamais entendue prononcer, s'écria Mme Bonnafé. Pour ma part je n'aurais su que faire avec cette créature. Comme je dis toujours...

– Sophie, appela Lettie, j'ai besoin de ton avis.

– Magicien Hurle, déclara l'enchanteur Suliman, je dois vous faire mes excuses pour avoir essayé si souvent de vous mordre. Dans mon état normal, je n'aurais jamais cherché à croquer un confrère qui, de surcroît, est du même pays que moi.

– Sophie, je pense que ce monsieur est un prince, glissa Fanny.

– Monsieur, dit le prince Justin, je vous dois mille remerciements pour m'avoir sauvé des griffes de la sorcière.

– Sophie, s'exclama Martha, tu n'es plus envoûtée ! Le charme est rompu ! Tu m'entends ?

Mais Sophie et Hurle n'entendaient rien. Ils s'étaient pris les mains et se souriaient, perdus dans leur contemplation, absorbés l'un par l'autre.

– Ne m'ennuyez pas en ce moment ! grogna Hurle. Si j'ai fait tout ça, ce n'était que pour l'argent.

– menteur ! accusa Sophie.

– Hurle ! s'époumona Michael. Je disais que Calcifer est revenu !

Cette nouvelle-là réussit à attirer l'attention de Hurle, et aussi celle de Sophie. Ils tournèrent la tête vers la cheminée. Là, sur la grille du foyer, à n'en pas douter, la face bleue qu'ils connaissaient bien dansait parmi les bûches.

– Rien ne t'obligeait à revenir, vieux frère, dit Hurle.

– Cela me plaît de revenir, pourvu que je sois libre de mes mouvements, sourit Calcifer. Et d'ailleurs il pleut à Halle-Neuve.

1962, pour les deux strophes. (*N. d. T.*)